

Brigade Mondaine [273] – Vénus bottée

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

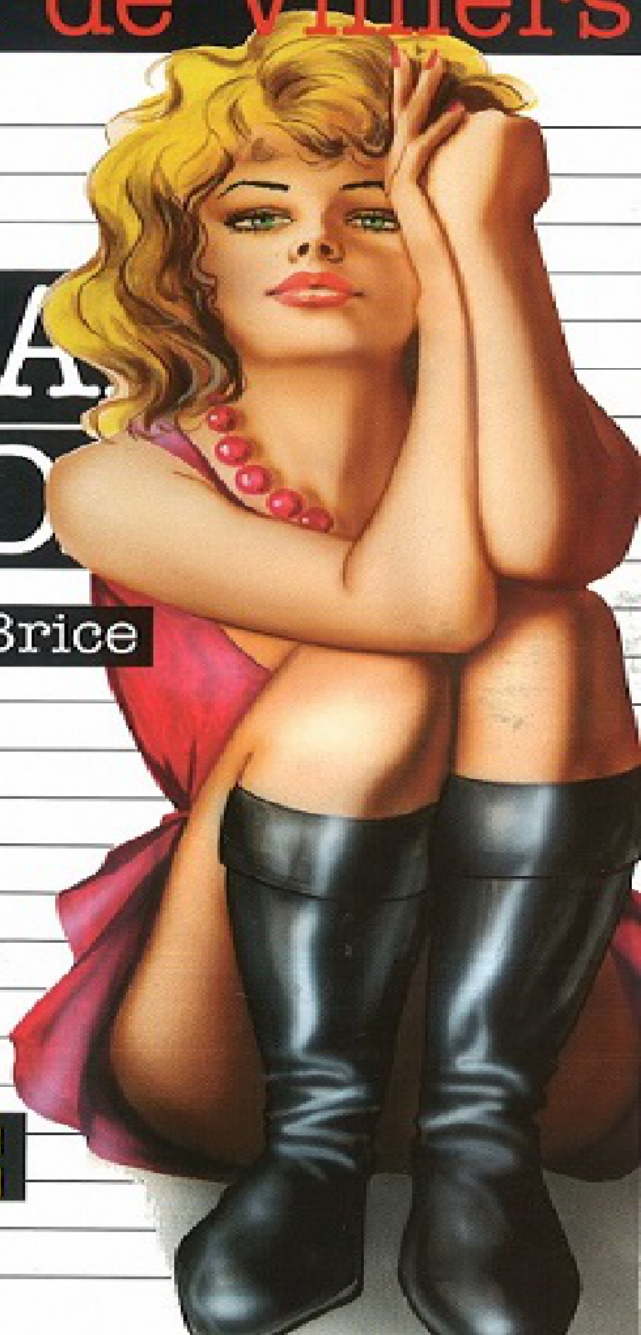
PRÉSENTE

BRIGADA MOND

Par Michel Brice

VÉNUS BOTTÉE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°273)

VÉNUS BOTTÉE

CHAPITRE PREMIER



Le doigt fin et incroyablement long parcourut lentement toute la cambrure arrière de la botte, jusqu'au talon, à peine renflé. L'ongle rouge vif, d'une taille démesurée qui le faisait ressembler à une griffe, sanglante, produisit un crissement feutré sur le cuir souple et noir.

Élisabeth du Plieux en ressentit un petit frisson agréable, le long de la colonne vertébrale. Ses grands yeux noisette balayèrent rapidement l'immense armoire de chêne sculpté devant laquelle elle se tenait, une main sur la hanche, son corps souple et pulpeux légèrement déjeté sur la droite.

Une armoire dont les rayonnages étaient entièrement couverts par des paires de bottes, alignées les unes contre les autres, pointes tournées vers l'extérieur.

Cette armoire-là, c'était celle des raretés, des modèles très fantaisie, des réalisations de luxe, la plupart en édition limitée, plus quelques modèles véritablement uniques, qu'Élisabeth du Plieux avait payés au prix fort. Ce dont elle se fichait royalement, d'ailleurs.

Les bottes étaient sa passion, depuis l'adolescence et même un peu avant. Elles étaient intimement liées, dans son esprit, à l'idée même d'érotisme, à ce que la sexualité avait de plus sauvage, de plus animal.

Élisabeth avait treize ans depuis deux semaines, lorsque s'était produite la

scène qui avait déclenché sa passion. À cet âge, elle avait déjà une taille élancée et un corps aux formes harmonieusement développées.

Il n'y avait pas que son corps, du reste, pour avoir fait preuve d'une indubitable précocité : son esprit avait suivi. Et, depuis déjà plusieurs mois, elle s'arrangeait aussi souvent que possible pour se trouver, comme par hasard, sur le chemin de Gabriel, le jardinier – homme à tout faire de la propriété de ses parents, située dans le Gers, pas très loin de Lectoure.

C'était un homme d'une trentaine d'années, très brun, le teint naturellement hâlé par sa vie au grand air, le visage à la fois énergique et doux, le corps musclé.

Et toujours chaussé de grosses bottes de cuir fauve, qu'il entretenait avec un soin frisant la maniaquerie.

Bien sûr, du haut de ses treize ans, Élisabeth le trouvait vieux. Mais, en même temps, incroyablement séduisant. Lorsqu'elle le croisait, en s'efforçant de garder un air indifférent, et qu'il braquait sur elle ses grands yeux d'un bleu très clair, elle sentait ses jambes devenir toutes molles et se mettre à trembler. Et aussi une étrange boule de chaleur se former au creux de son ventre...

Et puis, en cette fin d'après-midi de juillet, ça s'était finalement produit. Toute la journée il avait fait une chaleur lourde, électrique, comme avant un orage qui n'arrive jamais. Les nerfs à fleur de peau, Élisabeth avait passé plus d'une heure à errer dans l'immense parc, à la recherche d'un peu de fraîcheur, sous les grands arbres.

Elle était parvenue jusqu'au long mur de pierre qui encerclait toute la propriété, et s'appêtait à revenir vers le château, lorsqu'elle était tombée sur Gabriel. À l'abri du gros noisetier qui l'empêchait d'être vue du jardinier, ses yeux s'étaient écarquillés de stupeur. Juste avant de se mettre à pétiller d'une excitation encore inconnue.

Gabriel, au milieu d'une minuscule clairière naturelle, le jean largement ouvert, finissait d'uriner, en sifflotant un petit air vif et gai. Dissimulée à moins de cinq mètres de lui, l'adolescente avait une vue imprenable sur le superbe engin à la peau très brune, mais plus clair à son extrémité, qu'il agitait négligemment dans sa main droite. Dessous, elle pouvait aussi distinguer l'espèce de gros sac de peau plissée, envahi de poils aussi noirs que ses cheveux.

Bien entendu, il portait ses éternelles bottes très hautes, dont le cuir impeccablement ciré, luisait faiblement sous les rayons de soleil filtrant à travers les grands arbres.

Ensuite, tout s'était enchaîné presque malgré elle. Élisabeth avait fait un pas de côté, de façon à ce que Gabriel s'aperçoive de sa présence. Tout en se demandant quelle allait être sa réaction. En fait, elle s'attendait à le voir se rajuster précipitamment et se sauver, sans doute horriblement gêné d'avoir été vu par la fille unique de ses patrons en une situation pareille.

Elle fut donc assez surprise de voir un sourire tranquille éclairer le visage viril du jardinier. Qui, loin de se reboutonner, se tourna franchement face à elle.

Et les mouvements de sa main enserrant sa verge changèrent aussitôt de nature et de rythme.

Comme hypnotisée par le spectacle, l'adolescente vit la verge grossir et durcir à une vitesse et dans des proportions qui lui parurent prodigieuses.

Soudain, comme si elles avaient pris le contrôle de son esprit, ses jambes se mirent à avancer toutes seules en direction du jardinier, qui continuait de lui adresser le même drôle de petit sourire sûr de soi.

Lorsqu'elle fut juste devant lui, avec une tranquille autorité virile, Gabriel lui saisit doucement le poignet et posa sa petite main douce sur son membre palpitant et très gros – du moins d'après Élisabeth qui, évidemment, manquait cruellement de point de comparaison.

— Vas-y, branle-moi un peu, petite fille... puisque tu en meurs d'envie ! avait-il soufflé, d'une voix tranquille, assurée d'être dans le vrai.

De fait, l'adolescente, avec une sorte d'instinct femelle qui la surprit elle-même, se mit à caresser la virilité qui palpitait entre ses doigts. Tandis qu'une brusque chaleur s'installait tout en bas de son ventre.

Rapidement, Gabriel interrompit le mouvement régulier, mais encore un peu maladroit, de son poignet.

— Ta bouche... souffla-t-il seulement, la voix moins assurée et le regard comme flottant.

Le même instinct poussa Élisabeth à se laisser tomber à genoux devant le jardinier. Puis, après un ultime instant d'hésitation, elle ferma les yeux, écarquilla ses lèvres roses et engloutit lentement, presque timidement, la hampe majestueuse et chaude qui pointait vers sa bouche.

En même temps, ses deux bras enserrèrent les bottes de son partenaire, ses doigts en pétrissant le cuir souple de plus en plus fiévreusement, à mesure que l'excitation la gagnait.

Elle reçut le jet brûlant et crémeux avec une sorte de gratitude éperdue pour l'homme qui jouissait entre ses lèvres, avec l'impression exaltante d'être brusquement devenue une femme à part entière.

Et sans cesser de pétrir avec délices, à pleines mains, le cuir de ses bottes...

Elisabeth s'ébroua mentalement, pour sortir de sa rêverie érotique, et reporta son attention sur les dizaines de paires de bottes qui emplissaient l'armoire.

Juste à sa droite, il y avait encore d'autres rayonnages, fixés à même le mur, ceux-là, qui soutenaient les modèles plus courants, moins coûteux aussi.

Et, dans son dos, contre l'autre mur de l'espèce de boudoir où elle se trouvait, était rangée sa collection de bottines.

Durant plus de deux ans, après son initiation à la fellation, Élisabeth n'avait jamais perdu une occasion de rejoindre Gabriel, à l'abri des grands arbres du parc. À chaque fois, elle le suçait avec avidité, et aussi de plus en plus de science ; à chaque fois il jouissait dans sa bouche, ce qu'elle adorait ; à chaque fois, elle caressait avec frénésie le cuir souple de ses bottes.

Parfois, le jardinier glissait sa main dans sa petite culotte et lui donnait du plaisir, à elle aussi. Mais il n'avait jamais cherché à la posséder vraiment. Élisabeth s'était toujours demandé pourquoi. Peut-être était-il tout de même impressionné parce qu'elle était la fille d'Alexandre du Plieux, connu, respecté et craint dans toute la région. En tout cas, elle restait certaine d'une chose : si, un jour, dans le parc, il avait tenté de la prendre, elle n'aurait probablement pas résisté...

Tout s'était brutalement terminé un matin de novembre. Lorsque Gabriel et Élisabeth avaient été surpris en pleine frénésie sexuelle par Anne-Charlotte du Plieux, la mère de l'adolescente. Qui avait poussé une sorte de cri de désespoir pitoyable, en découvrant sa fille unique, agenouillée devant le jardinier et occupée à engloutir sa verge tendue entre ses lèvres incarnat.

La réaction de son père, en apprenant la chose le soir même, avait été aussi simple que brutale : Gabriel avait été renvoyé séance tenante, avec obligation de quitter la région pour ne plus jamais y revenir. Et on lui avait fait comprendre qu'il avait encore bien de la chance qu'on ne porte pas plainte contre lui pour détournement de mineure. En réalité, monsieur et madame du Plieux avaient bien trop peur du scandale pour porter l'affaire sur la place publique...

Quant à Élisabeth, elle s'était retrouvée bouclée dans un internat religieux de Bordeaux, ultra sévère, où elle était restée jusqu'au jour de ses dix-huit ans, sans même en sortir durant les périodes de vacances scolaires. Après avoir ruminé sa haine et son désir de vengeance, chaque jour et chaque nuit, durant trois interminables années.

Lorsqu'elle était enfin revenue au château familial, ç'avait été pour prendre quelques affaires personnelles et annoncer calmement à ses parents qu'elle partait vivre à Paris et qu'ils ne la reverraient plus jamais.

Son père avait tenté de le prendre de haut et avait voulu ironiser sur le fait qu'elle n'avait aucune formation, aucun moyen de gagner sa vie, et qu'elle reviendrait très vite les supplier de réintégrer le giron familial. Ce à quoi Élisabeth avait répondu, toujours aussi calme, en le regardant droit dans les yeux :

— Comme vous avez eu l'occasion de vous en apercevoir, j'ai quelques petits talents dans le domaine sexuel. J'ai donc décidé que je gagnerais ma vie avec mon cul... en faisant la pute !

Elle avait quitté le grand salon sinistre en laissant sa mère en pleurs et son père livide. Comme elle l'avait promis, elle n'était jamais revenue.

Élisabeth avait tenu parole. À Paris, elle s'était inscrite à l'université, cumulant des études de lettres et de philo, qu'elle ne mena pas plus loin que la licence. Et qu'elle finança en se livrant à la prostitution régulière, mais uniquement par le biais d'internet, pour plus de discrétion.

C'est à l'âge de 23 ans, grâce à un client fétichiste des bottes, recruté par hasard sur le Net, qu'elle avait enfin trouvé sa vraie voie, la manière de combiner le « travail » avec sa passion grandissante pour les bottes. Pratiquement du jour au lendemain, en se montrant extrêmement exigeante et sévère sur la sélection de ses clients – qu'elle appelait avec humour ses « patients » –, elle s'était mise à gagner des sommes considérables, bien que, pour ne pas devenir « aliénée », comme elle disait, elle se contraignait à ne jamais accepter plus de deux patients par jour, et aucun le week-end.

Mais, malgré ses nombreuses tentatives pour retrouver sa trace, elle n'avait jamais revu son beau Gabriel...

Après avoir longuement hésité devant l'armoire, Élisabeth se décida brusquement pour une paire de bottes Givenchy, en cuir noir – un modèle à huit cents euros. Elles faisaient près de soixante centimètres de haut, dont douze de talons, donnaient à la jambe une cambrure superbe. Leur petit « plus », c'était les guêtres amovibles qu'on pouvait leur ajouter et qui leur donnaient une allure encore plus folle.

Renaud allait apprécier...

Son « patient » de ce début d'après-midi l'attendait depuis déjà plus de dix minutes, dans la chambre voisine. Élisabeth aimait bien les faire attendre, tous ces hommes : ça les mettait en condition pour la suite.

En plus, quand il s'agissait de Renaud Le Cauchois, elle avait une raison supplémentaire de le faire « poireauter », dans la mesure où il ne prenait jamais rendez-vous à l'avance. À chaque fois, c'était la même chose : il téléphonait à n'importe quel moment et il annonçait qu'il serait là dans un quart d'heure. Élisabeth n'avait plus qu'à se débrouiller pour expédier son client, si elle en avait un à ce moment-là, ou pour annuler celui qui devait arriver...

Bien sûr, elle aurait pu aussi déclarer à Renaud Le Cauchois qu'elle n'était pas à son entière disposition et qu'elle n'aimait pas qu'on la traite comme une bonniche. Mais on ne fait pas des choses comme ça à un homme qui vient vous visiter environ deux fois par mois et vous laisse une enveloppe de trois mille euros à chaque passage...

Avant de quitter le salon aux bottes, comme elle nommait son boudoir, elle se jeta un coup d'œil rapide dans la grande glace murale. Un petit sourire de satisfaction étira fugitivement ses lèvres pulpeuses et brillantes : pas à dire,

à 28 ans, elle était ce que les hommes appelaient un « canon ».

Ses longs cheveux blonds et lisses retombaient sur ses épaules dorées, partiellement dénudées. Sa poitrine de taille moyenne, mais ferme et supérieurement galbée, était parfaitement mise en valeur par la petite robe très « années soixante », ultra-courte et moulante, qu'elle avait choisie pour son « patient » de début d'après-midi. Elle était comme coupée verticalement par le milieu : une moitié noire, à gauche, une moitié blanche, à droite. Elle moulait sa croupe parfaitement ronde et saillante juste ce qu'il fallait, ne couvrant qu'à peine le bas de sa petite culotte blanche, laissant à nu la totalité de ses cuisses soyeuses.

Puis, sous le genou, c'était le domaine du cuir, le domaine des bottes, le fantasme majeur de tous ses clients... et aussi de ses quelques clientes.

Sur internet, Élisabeth du Plieux s'était choisi un pseudo très explicite, histoire d'éviter les malentendus et les pertes de temps – donc d'argent.

Elle s'appelait « Vénus bottée », en un petit clin d'œil au film *Vénus beauté (institut)*, qui « cartonnait » sur les écrans, à peu près à l'époque où elle avait décidé de se lancer à fond dans sa nouvelle spécialisation.

Pour ses clients, ou plutôt ses patients, elle devenait Nancy. Par référence à Nancy Sinatra et à son principal tube des années soixante : *These boots are made for walkin*[1], qu'elle faisait passer en boucle, mais en sourdine, lorsqu'elle se trouvait « en séance » avec un patient.

Bon, c'était bien beau de faire « mariner » Renaud Le Cauchois, mais il ne fallait tout de même pas exagérer : il était temps d'y aller...

Au moment de quitter le salon aux bottes, Élisabeth se mordit la lèvre inférieure et revint précipitamment vers le petit guéridon se trouvant sous la fenêtre, aveuglée par une lourde tenture de velours mauve.

Elle avait failli oublier le plus important... Il n'aurait plus manqué que ça !

Elle décrocha le combiné du téléphone qui s'y trouvait et appuya sur la touche « bis ». À la troisième sonnerie, on décrocha à l'autre bout. Une voix de femme, nette et froide, qui fit frissonner Élisabeth.

— C'est maintenant... murmura simplement cette dernière.

Sa correspondante raccrocha aussitôt, sans même lui avoir adressé la parole, ce qui provoqua un léger rictus de déception chez la jeune femme.

Elle haussa les épaules et se dirigea vers la porte qui séparait le salon aux bottes de sa chambre. Avant d'ouvrir, elle se recomposa rapidement un sourire sensuel, ce qu'elle appelait son « sourire commercial ».

Puis, elle pénétra dans la chambre, entièrement composée dans les teintes crème et noir, et dont les murs s'ornaient de gravures et d'estampes du XVIII^e siècle. Toutes représentant des personnages chaussés de bottes.

Son patient l'attendait, agenouillé sur le moelleux tapis qui couvrait tout le

centre de la chambre. Entièrement nu, les mains croisées devant son bas-ventre.

Renaud Le Cauchois était un homme de 48 ans, paraissant plutôt plus en raison de son importante calvitie frontale, petit, malingre, légèrement voûté, la peau blême, le corps complètement glabre. Au-dessus de son cou décharné, à la pomme d'Adam proéminente et très mobile, son visage étroit semblait se ramasser, se tasser autour de son nez formidable, en bec d'aigle et troué de deux narines énormes.

En bref, au premier abord, il faisait plutôt l'effet d'un insignifiant petit bonhomme, du genre caissier de banque ou sous-chef de service à la SNCF. Mais, dès qu'on découvrait ses yeux, petits, trop enfoncés dans les orbites, on comprenait tout de suite que Renaud Le Cauchois *ne pouvait pas* être ce petit bonhomme-là.

Parce que les éclairs aigus qui, par intermittence, fusaient de ces deux billes d'un bleu profond trahissaient une volonté hors du commun, une autorité naturelle irrésistible, un dévorant appétit de puissance.

Élisabeth du Plieux, depuis environ deux ans qu'elle le « pratiquait » régulièrement, continuait à être impressionnée par ce regard-là ; et même vaguement effrayée des zones d'ombre qu'elle croyait y deviner.

Mais, dans le cadre de leurs petites séances érotiques, elle devait reconnaître que Renaud Le Cauchois était d'une docilité parfaite...

— J'ai cru que vous n'arriveriez jamais... soupira ce dernier, sur un ton de timide reproche.

— Je n'ai pas que toi à m'occuper, mon petit loup ! répondit sèchement Élisabeth, ou plutôt Nancy, puisqu'elle était désormais « en service ».

Sans accorder le moindre regard à son patient, elle se dirigea vers le petit meuble de bois peint, à l'intérieur duquel se trouvait la chaîne laser. Elle enregistra, d'un coup d'œil, sur la commode, la présence de l'enveloppe blanche contenant son « petit cadeau », les trois mille euros habituels.

Pour mettre l'appareil en marche, Élisabeth dut se pencher en avant, ce qui eut pour effet de dévoiler le bas de sa petite culotte de soie blanche. Les yeux de son patient lancèrent deux brefs éclairs de convoitise.

Presque aussitôt, après les premiers accords graves de la guitare et de la basse, s'éleva la voix acidulée et sensuelle de Nancy Sinatra :

*You keep saying you got something for me
Something you call love but confess
You've been a'messin'
where you shouldn't 've been a'messin'
And now someone else is getting all you best...[2]*

Durant le premier couplet, Élisabeth était revenue se planter juste devant le petit homme agenouillé, les jambes légèrement écartées, les mains sur les hanches. À cause de leurs positions respectives, il devait avoir une superbe vue en contre-plongée sur la soie de sa petite culotte. Mais ce n'était pas sur sa lingerie intime que se portaient les regards de son patient.

C'était sur ses bottes, cerclées par les guêtres de cuir noir à huit boucles.

Comme ses mains avaient glissé le long de ses cuisses maigres, Élisabeth pouvait constater que son sexe – de taille très moyenne – était encore au repos complet. Ainsi qu'elle s'y attendait, il ne commença à s'ériger que lorsque la voix insinuante de Nancy Sinatra attaqua le refrain de sa chanson, de loin la partie la plus fortement « suggestive :

These boots are made for walkin'

And that's just what they'll do

One of these days these boots

Are gonna walk all over you ![3]

Au moment où la voix de la chanteuse descendait dans les graves sur « *walk all over you* », la virilité de Renaud Le Cauchois était pointée vers le haut, raide comme la justice. Tandis que son regard restait obstinément fixé sur la paire de bottes noires qui enserrait les mollets finement galbés d'Élisabeth.

La jeune femme avança le pied droit vers ce membre pointé dans sa direction et en effleura l'extrémité gonflée de la pointe de sa botte, déclenchant un spasme de plaisir chez son patient toujours agenouillé.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle, d'une voix hautaine. Tu te crois où, ici ? Chez l'une ou l'autre de tes putains ? Je vais te faire passer l'envie de bander, moi, fais-moi confiance !

Levant la jambe, Élisabeth appuya son talon sur le sternum de Renaud et détendit la jambe avec force. En poussant un petit cri pitoyable, son patient s'écroula en arrière, les jambes à moitié tordues sous lui, le bassin proéminent, la verge comiquement dressée vers le plafond.

Nancy – car, depuis quelques minutes, elle n'était plus Élisabeth – le contempla avec un petit sourire méprisant, qui contraignit son patient à détourner légèrement ses yeux, incapable qu'il était de soutenir plus longtemps le regard de sa « Vénus bottée ».

Ce faisant, ce fut la botte gauche de la prostituée qui entra dans son champ visuel, augmentant encore son érection, accélérant notablement sa respiration, déjà courte, presque haletante.

Il poussa un petit gémissement de douleur lorsque la semelle de l'autre

botte vint se poser sur son sexe gonflé de désir et se mit à appuyer dessus progressivement, dans un léger mouvement tournant. Comme si Nancy écrasait négligemment un misérable ver...

— Vous me... Vous me faites mal... maîtresse ! gémit-il, d'une voix implorante et misérable.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? répliqua-t-elle d'un ton cinglant, hautain. Tu te permets de bander devant moi, comme un dégoûtant pervers, et tu t'étonnes que je veuille te piétiner ? T'écraser comme une larve que tu es ?

Dans un timing parfait, au moment où Nancy disait ça, l'autre Nancy – Sinatra – en était de nouveau au refrain de sa chanson, à forts relents sadomasochistes :

These boots are made for walkin'

And that's just what they'll do

One of these days these boots

Are gonna walk all over You !

Puis, après un court passage de musique seule, la chanteuse parvint aux derniers vers du morceau :

Are you ready boots ?

Start walkin' ![4]

De fait, comme si la Nancy de chair obéissait à la voix de l'autre, Élisabeth grimpa carrément sur le ventre maigre de son patient. Il eut un cri étouffé et une grimace de douleur déforma brièvement son visage maigre : les talons s'enfonçaient impitoyablement dans sa peau blême, la marquant de vilains demi-cercles rouge vif.

Nancy ne fit pas durer ce petit jeu très longtemps : en bonne professionnelle, elle savait que si la souffrance excédait un certain laps de temps, l'excitation de son patient risquait de retomber. Ce qui n'était pas dans son intérêt.

Elle redescendit du corps marqué de demi-lunes écarlates depuis les épaules jusqu'au bas-ventre. Puis, elle se plaça juste au-dessus du visage de Renaud, un pied de chaque côté de ses épaules, lui offrant une vue imprenable sur le renflement de sa croupe et le mince triangle de soie translucide qui enveloppait le triangle blond de son intimité.

Se tenant en équilibre sur le pied droit, elle éleva le gauche et le plaça juste au-dessus du visage extatique de son patient, la semelle à moins d'un centimètre de sa bouche entrouverte, aux lèvres trop minces.

— Lèche, vermine ! ordonna-t-elle simplement, d'une voix pleine d'un mépris parfaitement joué.

En réalité, elle ne ressentait aucun sentiment de ce genre, pour ses différents patients. Au contraire, avec le temps, elle s'était aperçue que c'était plutôt une certaine tendresse qu'elle éprouvait pour eux.

Après tout, ils étaient peut-être bizarres, leur sexualité était probablement « hors normes », mais au moins ils ne faisaient de mal à personne.

Et, en plus, en s'adressant à elle pour la satisfaire, ils la nourrissaient plus que largement...

Au bout d'une minute ou deux, durant lesquelles Renaud Le Cauchois lécha consciencieusement la semelle de sa botte Givenchy, en poussant de petits grognements de volupté, Nancy décida qu'il était temps de brusquer un peu la conclusion de leur « petite affaire ». Conclusion, ou apogée, comme on voudra, qui, avec ce patient-là, se déroulait toujours de la même façon, le même rite immuable.

Nancy allait d'abord se débarrasser de sa petite culotte de soie.

Puis, elle allait s'accroupir juste devant le visage de Renaud, ses bottes lui enserrant le cou. En écartant bien les genoux, afin de lui offrir l'affolante vision du mystère doré de sa fine toison, ainsi que des pétales nacrés de la douce fleur carnivore se cachant dessous.

En geignant de plus en plus fort, son patient allait embrasser et lécher fougueusement le cuir de ses bottes, tantôt la droite, tantôt la gauche, en alternant de plus en plus vite.

Dans le même temps, il se masturberait jusqu'à s'amener lui-même au bord de la jouissance.

Là, il ferait un petit signe de tête à sa partenaire. Nancy se redresserait alors très vite et, de la semelle de sa botte, frotterait très vite la verge tuméfiée.

Le contact du cuir suffirait à déclencher l'orgasme de Renaud, qui se répandrait alors en émettant un long cri rauque, envoyant de longs filaments de plaisir sur le cuir noir, impeccablement verni.

Ensuite, il ne lui resterait plus qu'à nettoyer de la langue, les souillures répandues par lui sur l'objet de tous ses désirs, de tous ses fantasmes, de tous ses émois les plus secrets.

Les bottes de sa Vénus...

*

* *

Nancy entra dans le salon aux bottes, avec un plateau d'argent dans les mains. Lequel supportait deux verres en cristal de Bohème, un carafon lui

aussi en cristal, contenant de l'eau très fraîche, et une bouteille de whisky Macallan, 15 ans d'âge, la boisson préférée de Renaud Le Cauchois.

Quelques instants plus tôt, sur le tapis de la chambre, le rituel s'était déroulé exactement comme les autres fois, pour la plus grande satisfaction des deux parties. Et, comme l'habitude le voulait également, Nancy était allée préparer son plateau, pendant que son patient se rhabillait et passait dans le salon aux bottes.

C'était aussi ça qu'ils appréciaient, les patients d'Élisabeth-Nancy. De ne pas se faire virer comme des malpropres, ou au moins comme des gêneurs, à peine leur plaisir consommé. Cette petite demi-heure qu'ils passaient ensuite avec elle, autour d'un verre, dans les profonds fauteuils de cuir du salon aux bottes, à parler de tous les sujets qu'ils voulaient, ça faisait en quelque sorte partie de leur « traitement »... C'était l'atterrissage en douceur...

Lorsque Nancy pénétra dans le salon, Renaud Le Cauchois était planté devant l'armoire contenant les modèles de luxe, occupé à caresser distraitemment du bout de ses doigts maigres les talons d'une paire de bottes. Pas de n'importe laquelle : celle qu'Élisabeth considérait comme le clou de sa collection, son plus beau joyau. Et Le Cauchois le savait, c'était devenu une sorte de jeu, entre eux.

— Pourquoi n'avez-vous pas mis celles-ci, chère amie ? demanda Renaud, d'un ton un peu plaintif. J'en aurais eu tellement de plaisir !

— Parce que vous ne les méritez pas encore, vous le savez bien, répondit Élisabeth, d'une voix à la fois grondeuse et patiente, comme une institutrice s'adressant à un très jeune enfant récalcitrant. Vous n'êtes pas encore assez docile, assez soumis à mon bon plaisir. Mais un de ces jours, peut-être... Qui sait ?

Elle déposa le plateau d'argent sur la petite table de marqueterie qui séparait les deux fauteuils, non loin de la fenêtre donnant sur le parc municipal puis, juste après, sur la forêt de Saint-Germain-en-Laye.

Au même moment, sur ses deux notes habituelles, le carillon de la porte d'entrée retentit, partiellement étouffé par la porte fermée. Un pli de contrariété rapprocha l'un de l'autre les sourcils blonds et fins d'Élisabeth.

— Vous attendez quelqu'un ? demanda Renaud Le Cauchois, subitement plus tendu.

— Mais non... répondit la jeune femme. Enfin, pas avant une heure, normalement...

Elle jeta un coup d'œil rapide à la pendulette trônant sur une petite commode à tiroirs incrustés de nacre. Il était trois heures cinq et elle n'attendait son deuxième patient de la journée qu'à quatre heures...

Contrariée, elle se dirigea vers la porte, à grandes enjambées nerveuses.

— Servez-nous un verre, vous voulez bien ? proposa-t-elle avant de

quitter le salon. J'expédie ce gêneur quel qu'il soit et je reviens tout de suite...

Lorsqu'il fut seul, Le Cauchois saisit la bouteille de whisky, afin de s'acquitter de la tâche qui venait de lui être confiée. Mais il la reposa aussitôt, cependant qu'une lueur d'excitation malicieuse se mettait à briller dans ses petits yeux extraordinairement vifs et mobiles.

Sa Vénus refusait de céder à ses suppliques, à propos de la paire de bottes qu'il convoitait depuis des mois ? Eh bien ! il venait de trouver le moyen de se venger d'elle... Ça lui apprendrait à le frustrer !

*

* *

— On est d'accord, donc, pour quatre heures ? Et tâchez de ne pas me faire attendre, vous savez que j'ai horreur de ça...

— Soyez sans crainte, je serai scrupuleusement à l'heure, cette fois ! bafouilla le gros homme, avec une moue contrite. Je ne sais vraiment pas comment j'ai pu me mélanger les crayons à ce point. La hâte de vous voir, probablement...

Élisabeth referma la porte de l'appartement et poussa un soupir de soulagement. Ça n'était encore jamais arrivé que deux de ses patients se croisent chez elle, et elle tenait à ce que ça continue. Qu'est-ce qui lui avait pris, à Monsieur Albert, d'arriver avec une heure d'avance ? Ce n'était quand même pas un début d'Alzheimer, à son âge ?

Elle retraversa l'appartement silencieux, en direction du salon aux bottes. Lorsqu'elle ouvrit la porte, Renaud Le Cauchois se trouvait de nouveau près de l'armoire aux merveilles, et il sursauta violemment, avec le sourire contrit et un peu niais d'un gamin pris en faute.

— Eh bien ? Vous ne nous avez pas servi à boire ? s'étonna Élisabeth.

— No... on, je... je crois que je ne suis pas si en avance que ça... il vaut mieux que je file tout de suite... répondit Le Cauchois, d'un ton embarrassé. Je vous téléphone comme d'habitude, la prochaine fois ?

— Mais... comme vous voudrez, bien sûr, répondit la jeune femme, un peu étonnée de le voir la quitter aussi rapidement. D'ici une dizaine de jours ?

— Oui, probablement, répondit très vite Le Cauchois, en se dirigeant vers la porte, une main frottant nerveusement sa joue, tandis que l'autre restait obstinément fermée.

Il quitta l'appartement à grandes enjambées et dévala l'escalier presque en courant.

À la fois ravi et un peu honteux du larcin dont il venait de se rendre coupable. Ce n'est qu'une fois hors de l'immeuble en pierre de taille qu'il

retrouva son calme. Et qu'un mince sourire éclaira sa face maigre.

Lorsque Nancy se rendrait compte de la disparition, elle allait être vraiment furieuse, bien fait pour elle, ça lui apprendrait à le contrarier !

N'empêche qu'elle avait bien failli le prendre en flagrant délit de vol. Il aurait eu l'air malin, tiens ! Il avait juste eu le temps de serrer le deuxième objet dans sa main, après avoir glissé le premier dans la poche de son imperméable. Ça s'était joué à une seconde...

Une fois sur le trottoir de la petite rue cossue et tranquille, qui longeait le parc en direction de la forêt, Renaud Le Cauchois constata que la pluie s'était remise à tomber. Une petite pluie fine et monotone de fin d'octobre. Il remonta le col de son imper d'une main : dans l'autre, il conservait son « trésor », jouissant de son contact sur sa paume légèrement moite.

De l'autre côté de la grille, les grands arbres majestueux du parc commençaient à prendre les teintes splendides de l'automne, du mordoré à l'écarlate, en passant par le vieil or et la pourpre.

À cause de la pluie, tout ce coin de Saint-Germain, ainsi que le parc, était désert. Le dos voûté et les épaules rentrées, pour se protéger des rafales de pluie, Renaud Le Cauchois entreprit de remonter la petite rue rectiligne, jusqu'au coin de l'avenue où il avait laissé sa voiture.

D'abord, il ne prêta pas la moindre attention au bruit de moteur, loin derrière lui. Lorsque celui-ci s'amplifia, il se fit machinalement la réflexion qu'il devait s'agir d'une moto de grosse cylindrée.

Ce n'est que lorsque l'engin ralentit, parvenu presque à sa hauteur, qu'une petite lumière rouge s'alluma dans son cerveau, toujours plus ou moins en alerte.

Renaud Le Cauchois eut le temps de pivoter d'un quart de tour vers la chaussée.

Juste ce qu'il fallait pour voir le passager de la moto, invisible derrière son casque intégral, braquer un gros revolver gris foncé dans sa direction.

Dont le canon était prolongé par un silencieux de la même couleur.

Renaud Le Cauchois n'eut même pas le temps d'avoir peur. La première balle lui traversa la gorge, déchirant sa trachée artère ; la seconde se logea dans son poumon gauche ; la troisième lui fit exploser le cœur.

Il était déjà mort lorsque son corps s'abattit sur le trottoir trempé de pluie.

— Jette un coup d'œil, voir s'il est bien crevé, ce salopard ! dit le pilote, tandis que l'autre, plus grand et plus massif, descendait rapidement de la moto.

Lorsqu'il vit la gorge déchiquetée de sa victime, il n'eut pas besoin de pousser ses investigations plus avant. Il allait se relever et renfourcher la moto, lorsqu'un objet attira son regard, dépassant de la main entrouverte du mort.

Il fut très surpris d'y trouver une petite tour Eiffel en métal, un peu semblable à celles que l'on vend aux touristes, un peu partout dans Paris.

Mais pas exactement semblable tout de même. Elle avait quelque chose de curieux.

Du coup, l'homme au casque intégral la prit et la fourra dans la poche de son blouson de cuir.

— Bon, qu'est-ce que tu fous, merde ? s'impatienta le pilote, dont la nervosité était facilement compréhensible.

Son complice enfourcha la partie arrière du siège de cuir noir, et l'engin démarra dans le hurlement des gaz poussés à fond, pour aller disparaître au bout de la rue.

Le silence retomba dans la petite artère déserte, qui reprit aussitôt son aspect habituel.

À l'exception toutefois de la présence incongrue, sur le trottoir, tassé contre la grille du parc, de ce qui avait été Renaud Le Cauchois.

CHAPITRE II



La porte s'ouvrit du bureau des Affaires recommandées, la section reine de la BRP, la Brigade de répression du proxénétisme, autrement dit la fameuse Brigade mondaine. Pour laisser entrer le capitaine Aimé Brichot, dégoulinant de pluie et bataillant ferme avec un parapluie récalcitrant.

Assez invraisemblable, le parapluie, jugea aussitôt le commandant Boris Corentin, arrivé depuis une petite dizaine de minutes. Passe encore pour les bandes jaunes et bleues qui alternaient sur sa toile. Mais les grosses têtes de Mickey hilare imprimées sur chacune des bandes jaunes, c'était quand même un peu *too much*, comme auraient dit Rose et Colette, les jumelles Brichot.

— Tu nous ferais comme un petit coup de jeunisme, Mémé ? demanda Corentin, en désignant le pébroque avec un petit sourire ironique. Ou bien si le modèle avec les Schtroumpfs n'était plus disponible ?

— Ah ! c'est malin ! grommela Aimé Brichot, en se débarrassant de son imperméable Burberry's qu'il accrocha à la patère derrière la porte. Il y a des jours, je me demande pourquoi je n'ai pas encore exigé ma mutation, moi !

— Parce que tu ne peux pas te passer de moi, tu le sais bien... répondit Boris sans s'émouvoir.

Et, dans un sens, c'était l'exacte vérité. Depuis des années qu'ils faisaient équipe, Corentin et Brichot étaient devenus bien plus que des collègues, l'un

pour l'autre : des amis, de véritables amis. Soudés par tous les coups durs affrontés ensemble, par d'innombrables chasses aux malades sexuels, aux détraqués en tous genres.

— Figure-toi que, ce matin, au moment de partir de la maison, plus moyen de mettre la main sur *mon* parapluie, crut bon d'expliquer Aimé Brichot, en prenant place derrière son bureau. Après plusieurs minutes d'âpres négociations, les jumelles ont consenti à me prêter l'un des leurs.

— Évidemment, face à une telle générosité, une telle abnégation filiale, tu pouvais difficilement faire le délicat, quant à la décoration du dit parapluie ! conclut Corentin. Mais, dis-moi : elles ne sont pas un peu grandes pour avoir encore des parapluies à tête de Mickey, Rose et Colette ?

— Elles les ont depuis longtemps. C'est de l'attachement sentimental, si tu veux...

— Ah bon, comme ça d'accord ! J'espère juste, pour ta dignité personnelle, que tu ne seras jamais amené à leur emprunter leurs fringues, à tes filles...

Aimé Brichot allait produire une réplique bien sentie à cette nouvelle pique de Boris, lorsque le téléphone de ce dernier se mit à sonner.

Corentin attendit la deuxième sonnerie pour décrocher. Son tympan fut sauvagement agressé par une quinte de toux rocailleuse, signature impossible à falsifier du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la Brigade mondaine et fumeur aussi compulsif qu'incorrigible. À la suite de quoi, Corentin fut un peu étonné de l'entendre demander pardon avec une politesse exquise. Ce qui lui laissa supposer que le patron avait actuellement un visiteur dans son bureau. Et même, à en juger par son ton melliflu, une visiteuse.

— Boris, c'est vous ? demanda Charlie Badolini, de sa voix éraillée, dès qu'il en eut retrouvé l'usage.

— Oui, Monsieur le divisionnaire...

— Si Brichot est avec vous, j'aimerais vous voir dans mon bureau, je vous prie. *Et pas dans trois heures !*

— C'était Baba[5] ? demanda étourdiment Aimé, lorsque Boris eut raccroché.

— Pas du tout, répondit très sérieusement ce dernier, c'était Ségolène Royal, Laurent Fabius et Dominique Strauss-Kahn qui voulaient savoir si j'accepterais de les départager en étant candidat à la présidence à leur place à tous les trois[6]...

— C'est d'un drôle, mais d'un drôle ! soupira Aimé Brichot. Et tellement fin, en plus...

— Bon, tu viens ou quoi ? le rabroua gentiment Corentin, déjà à la porte du bureau. Sinon, avec sa bonne foi coutumière, Baba va encore dire qu'on traîne les pieds...

Comme Boris Corentin l'avait subodoré, le commissaire divisionnaire n'était pas seul, dans son grand bureau donnant sur la Seine et entièrement meublé en style Empire – ce qui était bien le moins pour un Corse pur sucre comme lui.

Et, ainsi qu'il l'avait également deviné, il s'agissait bien d'une femme.

Lorsqu'il fut à moins de deux mètres d'elle, il constata qu'elle était jeune – trente ans, au maximum –, pas très grande, nantie d'un corps menu mais supérieurement « roulé », et d'un visage absolument superbe : bouche sensuelle et très rouge, immenses yeux d'un vert profond et lumineux, pommettes bien marquées ; le tout surmonté par des cheveux d'un roux tirant sur l'acajou, coupés très courts.

Par association d'idées, Corentin eut une pensée fugitive pour leur jeune collègue, Géraldine Hébert, également rousse aux yeux verts. Mais, immédiatement après, il se dit que la ressemblance entre les deux femmes s'arrêtait là. Car autant Géraldine avait un caractère facile, naturellement enjoué et rieur, autant la visiteuse du patron dégageait, malgré sa réelle beauté, quelque chose de froid, de dur même.

Elle était vêtue d'un tailleur gris très strict, austère même, qui devait, dans son esprit, avoir pour mission de la vieillir mais n'y parvenait pas vraiment.

— Mademoiselle, permettez-moi de vous présenter mes deux meilleurs éléments, fit alors Charlie Badolini d'une voix excessivement courtoise, presque mondaine : le commandant Boris Corentin et le capitaine Aimé Brichot...

Puis, se tournant vers ses hommes :

— Messieurs, voici le commandant Ghislaine Delval, qui va avoir besoin de nos compétences...

Boris Corentin enregistra plusieurs choses en même temps. D'abord que le nom de la jeune rouquine ressemblait étrangement à celui de sa maîtresse en titre, Ghislaine Duval-Cochet. Sauf que, là, Charlie Badolini avait donné au prénom sa prononciation ancienne, « noble » de *Guilaine*, et non de *Gisslaine*, ainsi qu'il était devenu en étant récupéré par la petite-bourgeoisie, quelques décennies auparavant.

La deuxième chose qu'il nota, c'est que Ghislaine Delval faisait partie de la Grande Maison, de la « Maison Poulaga », comme aurait dit le regretté Frédéric Dard, et qu'elle avait déjà le même grade que lui, en dépit de son jeune âge.

La troisième chose s'imposa à son esprit sous forme de question : pourquoi Charlie Badolini, commissaire divisionnaire, traitait-il avec tant d'égards, tant de cérémonies, un simple commandant de police ? Il devait y avoir autre chose que de la simple galanterie là-dessous...

Ghislaine Delval ne fit seulement pas mine de tendre la main à ses deux collègues masculins. Le visage impassible, elle adressa un imperceptible signe de tête à Aimé Brichot. Il sembla à Boris que le regard dont elle l'enveloppait brièvement était un petit peu plus chaleureux, mais à peine...

— Messieurs, veuillez prendre place, je vous prie... leur intima Charlie Badolini, en sortant machinalement une nouvelle brune sans filtre de son paquet.

Mais, devant la moue réprobatrice et vaguement dégoûtée de la jeune femme, il l'y remit aussitôt. Non sans avoir poussé un discret soupir...

Comme Ghislaine Delval occupait l'un des deux fauteuils faisant face au bureau directorial, Aimé Brichot alla se chercher une simple chaise de bois, contre le mur latéral.

Juste avant de s'asseoir à côté de Corentin, voulant sans doute faire l'aimable, il se pencha en direction de la visiteuse avec un sourire cordial :

— Ainsi donc, nous sommes collègues, Mademoiselle... Vous faites partie de quelle brigade au juste ?

— Je crains qu'il s'agisse là d'un renseignement qui ne puisse pas vous être communiqué, répondit la jeune femme du tac au tac, d'une belle voix veloutée, mais parfaitement catégorique, pour ne pas dire tranchante.

— Mademoiselle Delval fait partie d'un groupe d'élite au statut particulier, rattaché directement à la place Beauvau[7]... fit rapidement Charlie Badolini, inquiet de l'air mi-stupéfait, mi-indigné qu'il voyait se peindre sur les traits de ses deux subordonnés.

« Nous y voilà ! songea aussitôt Corentin, en se calmant instantanément. *Nous* faisons partie d'une bonne petite cellule secrète, probablement sans existence officielle, et rattachée directement à notre cher ministre de tutelle ! Ce qui explique les ronds-de-jambe de Baba depuis tout à l'heure... »

Pour la première fois depuis leur entrée dans le bureau, un sourire étira les lèvres sensuelles de Ghislaine Delval. Ce qui la rendit encore plus séduisante.

— Je sais ce que vous devez penser, Messieurs, dit-elle en regardant plus particulièrement Boris : que vous avez affaire à une radasse de ministère qui se la joue grave, à une pétasse d'anthologie ! Je suppose que j'aurais la même réaction à votre place, pour tout dire. Mais, croyez-le ou non, j'ai *vraiment* pour instructions formelles de *ne pas* vous révéler à quel groupe j'appartiens. À vous ni à personne, du reste. À la limite, le plus simple serait de considérer que je ne fais pas partie de la Maison, que je n'ai aucune existence légale...

— Si vous voulez, on peut même se persuader que vous êtes totalement invisible en ce moment-même, proposa Corentin avec un large sourire. Même si, en ce qui me concerne, ça risque d'être particulièrement difficile...

Il lui sembla que, sous le compliment, les pommettes de la jeune femme se coloraient légèrement. Mais il n'aurait pas pu en jurer.

— J'accepte d'être invisible, mais je tiens à rester *audible*, répliqua Ghislaine Delval, en rendant son sourire à Boris. Est-ce que le nom de Renaud Le Cauchois vous dit quelque chose, commandant ? Ou à vous, capitaine ?

Corentin et Brichot durent avouer leur complète ignorance de l'individu en question.

— C'est parfaitement normal, assura Ghislaine. Et même, c'est le contraire qui m'aurait plutôt inquiétée. Renaud Le Cauchois était le directeur de la succursale de la Banque des Ardennes, dont le siège se trouve à Luxembourg.

— Jamais entendu parler... murmura Corentin, tout en fouillant dans son étonnante mémoire.

— Normal, là encore, le rassura la jeune femme, avec un sourire déjà plus cordial : c'est un établissement privé de peu d'importance et qui ne fait quasiment aucune affaire avec la France.

— Vous venez de dire que ce Renaud Le Cauchois *était* le directeur de la succursale parisienne... intervint doucement Aimé Brichot.

— Exact, capitaine, fit Ghislaine Delval, en se tournant vers lui. On a retrouvé son corps hier après-midi, dans une rue résidentielle de Saint-Germain-en-Laye, transpercé de trois balles : une dans le cœur, une autre dans le poumon gauche, une troisième dans la gorge. Du travail de précision.

— Vous vous doutez, Mademoiselle Delval, de la question que j'ai envie de vous poser... fit alors Boris Corentin. Ou, plutôt, de la double question...

— Évidemment, approuva la jeune femme, de sa belle voix un peu grave : pourquoi a-t-on assassiné cet homme apparemment sans intérêt, et pourquoi mes supérieurs s'intéressent-ils à lui ? C'est bien ça, commandant ?

— C'est ça, oui... mais si vous pouviez m'appeler Boris plutôt que commandant, franchement...

— On verra ça plus tard, répondit Ghislaine d'une voix plus métallique, cependant que son sourire disparaissait brusquement de son visage.

Elle se rasséréna presque aussitôt, faisant preuve d'une parfaite maîtrise de soi, et poursuivit, sur un ton redevenu courtois, presque chaleureux :

— Officiellement, Renaud Le Cauchois, qui était âgé de 48 ans, menait une petite vie paisible, presque étriquée, en tout cas sans histoire, entre ses bureaux de l'avenue de l'Opéra et son appartement de la place des Vosges, où il vit avec sa femme, Marie-Odile d'Armoncourt – excellente famille, entre parenthèses –, plus jeune que lui. Pas de vie mondaine, pas de sorties, quasiment jamais de vacances, pratiquement pas d'amis. Un type parfaitement ennuyeux.

— Mais... fit Boris, avec un petit sourire.

— Tout ça, c'est une façade, vous l'avez déjà deviné. En réalité, Renaud Le Cauchois est – était – l'un des principaux intermédiaires européens entre

divers trafiquants d'armes et les pays qui leur servent de clientèle attirée, principalement au Moyen-Orient.

— Nous y voilà... murmura Aimé Brichot, en lissant sa moustache. Vous le pistez depuis longtemps, ce citoyen au-dessus de tout soupçon ?

— Assez, oui. Je dois préciser que la banque luxembourgeoise dont il était l'employé « modèle » (Ghislaine Delval dessina dans l'air les guillemets, au moyen de ses index et majeurs groupés) est sortie absolument indemne de toutes les enquêtes que nous avons pu faire pour tenter d'établir un lien quelconque entre elle et les trafics de Le Cauchois.

La jeune femme croisa les jambes, ce qui permit à Boris d'apercevoir fugitivement un morceau de cuisse nue, à la peau délicieusement dorée.

— En réalité, sous ses dehors effacés, presque bonasses, Renaud Le Cauchois était un type redoutable. Nous sommes certains qu'il a plusieurs meurtres de concurrents à son actif, même si nous n'avons jamais rien pu prouver contre lui. Car le bonhomme est d'une prudence de Sioux. Il emprunte sans cesse des itinéraires différents pour ses déplacements, n'a aucun horaire régulier, et ses deux gardes du corps ne le quittent jamais d'une semelle. Sa femme a également un « baby sitter » à domicile pour assurer sa protection, qui est censé être maître d'hôtel...

— Bien, fit Boris Corentin, en se redressant dans son fauteuil. C'est très joli, tout ça, mais ça ne nous dit pas pourquoi vous avez besoin de nous...

— J'y arrive, commandant. Ces derniers temps, nous avons acquis la quasi-certitude que Renaud Le Cauchois avait une maîtresse. Ou peut-être un amant...

— En effet, c'est précis ! se permit d'ironiser discrètement Aimé Brichot.

— Nous n'avons jamais réussi à « loger » la personne en question, mais nous sommes presque sûrs de ne pas nous tromper, répondit Ghislaine Delval sans se vexer de l'intervention. Vous savez ce qui nous a mis la puce à l'oreille ? Le fait qu'environ deux ou trois fois par mois, il prend sa voiture *sans ses gardes du corps*.

— Et vous n'avez pas eu l'idée d'organiser une filature ? s'étonna Corentin.

Pour la première fois, la jeune femme parut se démonter quelque peu, et c'est le nez baissé qu'elle répondit, dans un souffle :

— Il a toujours réussi à nous échapper...

Les deux policiers, par charité et par galanterie, s'abstinrent de toute remarque déplacée...

Boris Corentin reprit la parole :

— Si je comprends bien, et ce serait la raison de votre présence ici, vous pensez que, peut-être, Renaud Le Cauchois a été assassiné en se rendant chez sa supposée maîtresse, ou au contraire en en sortant. Et vous comptez sur nous

pour essayer de l'identifier. C'est bien ça ?

— Oui, exactement ! fit Ghislaine avec un soulagement perceptible dans la voix. C'est un travail que nous ne pouvons pas nous permettre de faire nous-mêmes, du fait de...

— De votre état de « fantômes », compléta Aimé Brichot, avec une ombre de sourire.

— Ce que je ne comprends pas, reprit Corentin, c'est d'abord ce qui vous fait croire que cette éventuelle maîtresse habite en effet à Saint-Germain-en-Laye ou dans les environs, et ensuite à quoi elle pourra vous être utile, si tant est que nous réussissions à la localiser.

— Pour répondre à votre première question, commandant, je vous dirai simplement que, lorsqu'il sortait avec ses gardes du corps, Le Cauchois ne se rendait *jamais* à Saint-Germain. Pas une seule fois. Donc...

Le visage de la jeune femme redevint plus dur, plus fermé, et elle ajouta :

— Pour ce qui est de son utilité, permettez-moi de...

— De nous dire que ça ne nous regarde pas et que vous n'êtes pas habilitée à nous le dire, c'est bon, on a compris ! trancha Boris, mais avec un grand sourire pour atténuer la rudesse de son propos. Je suppose que vous nous avez concocté un petit dossier contenant tout ce qui pourra, éventuellement, nous être utile ?

— J'ai tout ici, fit avec empressement Charlie Badolini, en tapotant la chemise cartonnée posée sur son sous-main en cuir de Cordoue. Étudiez ça soigneusement, Messieurs ! Je suis sûr que notre coopération avec mademoiselle Delval va être fructueuse, je le sens !

Le moins que l'on pouvait dire, c'est que l'enthousiasme du patron ne sonnait pas très juste...

Profitant de ce que Ghislaine Delval était déjà à la porte du bureau, Charlie Badolini se rapprocha de Corentin et Brichot, avec des mines de conspirateurs :

— Je compte sur vous pour ne pas vous laisser « balader » par cette fille... qui m'a l'air d'une sacrée emmerdeuse, si vous me passez l'expression !

— On vous la passe, patron... répondit Boris, avec un petit sourire. On vous la passe d'autant plus qu'elle nous a fait à peu près le même effet ! Pas vrai, Mémé ?

— C'est le moins qu'on puisse dire... grommela ce dernier, en remontant machinalement ses lunettes.

Quelques secondes plus tard, les trois inspecteurs quittaient le bureau du commissaire divisionnaire. Lorsqu'ils furent dans le couloir, Ghislaine Delval tendit sa carte à Boris Corentin :

— Tenez, avec ça, vous pouvez me joindre à tout moment. N'hésitez pas à le faire, à n'importe quelle heure, si vous jugez que ça en vaut la peine.

— Est-ce que vous considérez qu'une invitation à dîner fait partie des choses qui « valent la peine » ? demanda Boris, en plongeant son regard dans le sien, profitant de ce que Brichot avait pris un peu d'avance sur eux.

— Pour le moment, non, répondit-elle nettement, mais une enquête peut évoluer tellement vite qu'on ne sait jamais. À bientôt, commandant...

En la regardant s'éloigner en direction de l'escalier, Boris Corentin eut l'impression que la jeune femme avait imperceptiblement accéléré le balancement de ses hanches pleines.

Et que le dernier sourire qu'elle lui avait accordé n'était pas entièrement dénué de promesses...

CHAPITRE III



— Prends-le dans ta bouche, petite chienne ! Suce-le comme s’il s’agissait de la queue de ton amant !

Élisabeth du Plieux se tenait debout au-dessus du corps allongé d’une fille d’à peine vingt ans, uniquement vêtue de bas fumés et d’un porte-jarretelles noir.

Et, la jambe légèrement repliée, pointait le talon de sa botte en direction de son visage.

Docilement, la fille étendue entrouvrit sa bouche, aux lèvres pleines et lourdement fardées, à la moue boudeuse qui la faisait paraître encore plus jeune que son âge réel.

C’était une brune longiligne, presque maigre, à la poitrine à peine renflée, mais nantie d’un très joli petit cul pommé. Entre ses cuisses fines s’épanouissait un épais buisson noir et bouclé. Elle avait été présentée à Élisabeth comme s’appelant Corinne, mais ça ne voulait rien dire, évidemment : ce pouvait être un simple pseudo pour la circonstance...

Ses longs cheveux bruns s’épalaient en corolle autour de son visage juvénile, et une lourde mèche retombait sur son front, masquant à demi son œil gauche.

Lentement, avec précautions, Élisabeth fit coulisser le talon de sa botte entre les lèvres écarlates. Aussitôt, Corinne se mit à le téter avec une sorte de fébrilité gloutonne, comme on venait de le lui ordonner, cependant que son corps se tordait lascivement sur le tapis épais et moelleux.

— Applique-toi mieux que ça, sinon tu seras sévèrement punie, tu le sais ! avertit alors une voix masculine, très grave, dans le dos d'Élisabeth.

Bertrand Ravnac, avocat d'affaires d'une cinquantaine d'années, était l'un des « patients » d'Élisabeth-Nancy depuis plus de trois ans, presque quatre. Sauf que, lui, ne venait pas pour se faire dominer, contrairement à presque tous les autres. À l'inverse, même.

Dominateur de nature, il venait rarement seul, lors de ses rendez-vous avec Élisabeth. La plupart du temps, comme aujourd'hui, c'était avec une fille qu'il venait, toujours très jeune, et de tempérament soumis.

Et il demandait à Élisabeth de l'aider à la dresser, en lui inculquant notamment la passion des bottes, pour lesquelles lui-même éprouvait une fascination sans mélange.

En dehors de l'aspect financier des choses, qui avait bien sûr son importance, Élisabeth se prêtait d'autant plus volontiers à ces petites combinaisons à trois que Bertrand Ravnac, en dépit de son âge « mûr », ou peut-être grâce à lui, était un homme superbe, à la fois rassurant et viril dans sa prestance un peu massive, d'une élégance, d'une éducation et d'un raffinement jamais pris en défaut.

Au point que, parfois, lorsqu'il repartait de chez elle, Élisabeth se disait qu'il n'aurait pas fallu qu'il insiste beaucoup pour qu'elle lui fasse don de sa personne – et qu'elle le fasse gratuitement. La seule chose qui la retenait de le faire, au fond, c'était que, avec les hommes, elle n'avait aucun goût pour la soumission.

Bertrand Ravnac se leva du fauteuil où il s'était installé, au pied du grand lit, et se rapprocha des deux jeunes femmes. Instinctivement, il laissa son regard descendre le long du corps d'Élisabeth, depuis ses épaules jusqu'à la limite supérieure de ses bottes. Qu'elle portait à l'exception de tout autre vêtement, comme il le lui avait demandé.

Assez étonnantes, les bottes qu'elle avait choisies pour cette petite séance de « dressage ». Il s'agissait d'un modèle bordeaux, en tissu matelassé, cuir et résille, qui se fermait à mi-mollet par une fine lanière de cuir. Mais la partie la plus intéressante, c'était le talon : entièrement moulé en métal chromé et forgé, il était agrémenté, dans le haut, d'une double rangée de perles très fines – et bien entendu naturelles.

Et c'est cette tige précieuse et fine, brillante, que Corinne était occupée à téter goulûment, en émettant régulièrement de petits gémissements étouffés.

Bertrand Ravnac posa sa main au creux des reins d'Élisabeth, et fut satisfait d'enregistrer le léger frissonnement de sa peau satinée, à son contact.

Et de voir que les pointes roses de ses seins s'érigeaient aussitôt.

Il savait très bien qu'il n'était pas indifférent à la jeune femme ; et il lui arrivait parfois, lors d'une séance à trois, de profiter de cette attirance qu'elle ressentait pour lui. Mais, dans son esprit, ce ne pouvait être qu'un intermède, une parenthèse : Élisabeth du Plieux était trop de la même race que lui, celle des dominants, pour qu'ils puissent envisager de nouer des liens plus intimes et plus durables.

Il laissa sa main descendre encore, sur la croupe rebondie et ferme. Comme Élisabeth avait la jambe légèrement levée, il ne lui fut pas difficile de glisser ses doigts entre ses cuisses, pour venir les introduire avec douceur dans le puits féminin, à peine ombré par la fine toison d'or.

Il ne fut pas surpris de la trouver déjà prête, humide et ouverte. Comme pour le confirmer dans cette impression, Élisabeth envoya au jugé sa main dans son dos. Ses doigts se refermèrent sur la virilité de Bertrand, qui s'érigait et durcissait très vite.

D'une seule main, avec une habileté consommée, elle parvint à défaire les quatre boutons du pantalon de lin et à en extraire la virilité épaisse et dure de son partenaire occasionnel.

Tandis qu'elle le caressait doucement, langoureusement, Bertrand s'empara de l'un de ses seins, afin d'en pincer délicatement le mamelon entre le pouce et l'index, ce qui arracha un profond soupir à Élisabeth.

Le feu aux tempes, Ravignac enjamba le corps allongé de Corinne – qui ne s'était rendu compte de rien et continuait de sucer avidement le talon métallique qui pénétrait sa bouche –, afin de se trouver tout contre le dos nu d'Élisabeth.

Saisissant son membre lourd à pleine main, il le guida au milieu de la petite forêt dorée et pénétra sans à-coup dans l'intimité brûlante de sa partenaire.

Les sens fouettés par cette affolante intrusion virile, Élisabeth se mit à gémir plus fort, d'une voix de gorge plus rauque. Pour le coup, Corinne ouvrit les yeux et, après une seconde ou deux, réalisa ce qui était en train de se passer : son amant, son maître était en train de posséder une autre femme, sous ses yeux, juste au-dessus de son propre corps !

Elle repoussa le talon chromé qui envahissait sa bouche et protesta d'une voix geignarde :

— Non... Vous n'avez pas le droit... C'est trop dur, ce que vous me faites !

En voyant le visage de la femme blonde se fermer brusquement, elle comprit qu'elle avait eu tort de protester, mais il était trop tard.

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, cher ami, dit Élisabeth, tout en continuant de s'empaler sur la verge qui labourait son ventre, mais je trouve

que cette petite putain effrontée, qui ose contester votre volonté, mérite une punition exemplaire...

— Entièrement d'accord avec vous, très chère, répondit Ravignac, les deux mains agrippées aux seins fermes de sa partenaire. Que suggérez-vous ?

— D'abord, que vous vous retiriez de moi, même si ce que vous me faites subir en ce moment est réellement délicieux... Voilà ! Et maintenant, je propose que ce superbe instrument de plaisir (disant cela, elle caressait amoureusement la virilité dressée et luisante) se transforme pour cette petite salope en un engin de douleur. Est-elle habituée à la sodomie ?

— Elle est encore vierge de ce côté, répondit tranquillement Bertrand Ravignac, en maniant fiévreusement les fesses rondes d'Élisabeth. Je gardais cette épreuve pour une grande occasion. Mais, vous avez entièrement raison : ce va être un châtiment dont elle se souviendra longtemps !

Toujours allongée sur le tapis, Corinne ne semblait pas comprendre exactement ce qui l'attendait. À voir ses yeux égarés, on pouvait même se demander si elle avait compris qu'on parlait d'elle.

Du reste, dès que Bertrand et elle avaient pénétré dans l'appartement, Élisabeth avait tout de suite jaugé Corinne : une gamine pas très maligne, assez « bêtasse », même, pas réellement vicieuse, et dont Bertrand se laisserait probablement très vite, comme souvent.

— Relève-toi, mets-toi à genoux et présente ton petit cul à ton maître ! ordonna-t-elle, d'une voix volontairement sèche, presque brutale.

À ce moment, quand ses yeux se posèrent sur la virilité pointée vers elle, et qui lui parut soudain énorme, Corinne comprit d'un coup quel sort lui était réservé.

Elle se mit effectivement à genoux, mais ce fut pour se traîner jusqu'à Ravignac et lui enserrer les jambes, dans une attitude implorante.

— Non, par pitié, pas ça ! le supplia-t-elle, des larmes plein les yeux. Je vais avoir trop mal, je... je ne pourrai pas le supporter, je vous en prie !

— Tu dois le supporter ! répliqua froidement Bertrand, en la repoussant sans douceur sur le tapis. Sinon, tu sortiras de ma vie définitivement : à toi de choisir ! Tu as cinq secondes...

Alors, ravalant ses sanglots, Corinne prit la pose que l'on exigeait d'elle, la tête posée sur les avant-bras, les reins creusés et la croupe en l'air, exhibant le fouillis noir et bouclé de sa toison intime.

Son corps maigre frissonnait d'appréhension et ses épaules étaient secouées par de gros sanglots silencieux.

Elle émit un petit cri plaintif et pitoyable lorsque les mains de Ravignac empoignèrent ses hanches.

— Ne la ménagez pas, il faut qu'elle le sente passer, cette petite pute ! recommanda méchamment Élisabeth qui, joignant le geste à la parole, saisit

elle-même la virilité arrogante pour la diriger vers le petit œillet brun et plissé, niché entre les fesses menues de Corinne.

En réalité, la jeune femme ne ressentait pas une once d'animosité ni de sadisme, à l'égard de la malheureuse petite brune. Mais elle était payée, et très bien payée, pour jouer ce rôle-là, elle s'en acquittait donc avec le maximum de conscience professionnelle.

Et puis, après tout, se disait-elle, on était entre adultes consentants...

Corinne poussa un hurlement, vite étouffé par la main ferme d'Élisabeth, lorsque le membre raide et noueux viola le puits fragile de ses reins. Mais, malgré la douleur qui la transperçait, elle ne fit pas un mouvement pour se soustraire à la verge terrible qui outrageait ses chairs.

Son maître avait décidé qu'elle méritait d'être punie, elle acceptait le châtement.

— Chère amie, fit alors Ravignac, le souffle un peu court, si vous voulez profiter des talents de cette misérable, je vous y encourage vivement : d'après certaine de mes amies, elle est très habile de sa langue...

Élisabeth, que le début de pénétration opéré sur elle par Bertrand avait tout de même bien excitée, se dit qu'après tout, elle avait en effet le droit, de temps en temps, de joindre l'agréable au lucratif.

Elle se laissa tomber sur le tapis de laine, juste devant Corinne, dont le visage était sillonné de larmes, et plaça ses cuisses de chaque côté de ses épaules, de façon à ce que son intimité se retrouve juste devant sa bouche.

Puis, comme à une jument que l'on éperonne, elle lui donna deux coups de talons dans les flancs, sans douceur, mais pas trop brutalement tout de même.

— Allez, petite cochonne, lèche-moi la chatte ! ordonna-t-elle, en soulevant légèrement son bassin. Puisqu'il paraît que tu fais ça très bien...

Docilement, le corps secoué par les furieux coups de boutoir que son maître infligeait à ses reins meurtris, Corinne releva un peu la tête et, durant une seconde ou deux, plongea ses yeux sombres dans ceux d'Élisabeth.

Qui comprit, à la lueur trouble qu'elle y découvrit, que la petite commençait à jouir de la sodomie infligée par son maître, malgré la douleur que ça lui occasionnait.

Ou plutôt, sans doute, *en raison même* de cette douleur.

Puis, après avoir passé un petit bout de langue rose sur ses lèvres afin de les humidifier, Corinne plongea sans hésitation sa bouche au cœur du mystère doré qui s'épanouissait entre les cuisses rondes d'Élisabeth.

Tout en cambrant encore plus ses reins, afin de permettre à son maître de la violer toujours plus profondément...

Élisabeth du Plieux referma doucement la porte blindée de l'appartement, après un dernier sourire accordé à Bertrand Ravignac.

Elle resta un moment immobile dans le vestibule, écoutant décroître dans l'escalier les pas de son patient et de sa jeune esclave. Laquelle avait finalement joui comme une folle de sa « punition ». Encore une qui, désormais, allait faire exprès de se livrer à de petites désobéissances, juste pour le plaisir d'être fouettée et sodomisée...

Lorsqu'elle eut entendu le claquement métallique de la porte de l'immeuble se refermant, Élisabeth, toujours entièrement nue, décida d'en profiter pour prendre un long bain chaud, avec beaucoup de mousse.

Sur le chemin de la salle de bain, constatant qu'elle était toujours chaussée, elle se ravisa et obliqua en direction du salon aux bottes, afin de ranger à leur place celles qu'elle portait aux pieds.

Pas question de les garder jusqu'à la salle de bain où elles risquaient d'être éclaboussées ! Sur le chapitre des bottes, Élisabeth du Plieux était d'une méticulosité qui confinait à la maniaquerie...

Dans le salon, elle se dirigea vers l'armoire destinée à recevoir les pièces de collection. Toutes les paires qu'elle contenait étaient toujours rangées au même endroit. Celle qu'elle portait en ce moment, par exemple, avait sa place juste à côté de celles qui...

Élisabeth se figea brusquement, tandis que ses yeux se posaient machinalement sur la paire de bottes en question, à peu près au milieu de l'armoire.

Elle sentit son sang refluer de son cœur en constatant l'espèce de mutilation qu'elles avaient subies.

C'était horrible...

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Qui avait pu se livrer à un tel carnage ? Et sur l'un des modèles qu'elle préférait, en plus ! Comme si...

Les sourcils d'Élisabeth se froncèrent, tandis qu'elle examinait les bottes en question. Et un nom jaillit aussitôt dans son esprit.

Renaud. Renaud Le Cauchois.

Renaud qui était venu deux jours plus tôt, et qui, justement, lui avait une fois de plus reproché de ne pas vouloir utiliser avec lui *ces bottes-là*.

Est-ce qu'il aurait décidé de se venger d'elle ? D'une façon aussi mesquine et odieuse ?

Refermant l'armoire un peu trop brusquement, Élisabeth du Plieux se promit de lui arracher la vérité, la prochaine fois qu'il lui rendrait visite...

CHAPITRE IV



La Peugeot 307 SW de service, gris métallisé, pilotée par Boris Corentin, pénétra dans la cour arrière de l'IML, l'institut médico-légal, autrement dit la morgue, dont les murs de petites briques rouges paraissaient encore plus sinistres que d'habitude, probablement à cause de la petite pluie fine et persistante qui les maculait de haut en bas et semblait ne plus jamais devoir cesser.

Boris Corentin et Aimé Brichot s'engouffrèrent à l'intérieur du bâtiment, situé au bord de la Seine d'un côté, et de la ligne de métro Bobigny – Place d'Italie de l'autre.

Ils remontèrent la galerie agrémentée de bustes en marbre un peu rébarbatifs, passèrent devant le bureau du directeur de l'Institut, puis devant la salle dite « des reconnaissances » : c'est là que l'on demandait aux familles, ou aux proches, de venir mettre un nom sur les cadavres à l'identité encore incertaine. Une épreuve qui laissait peu de gens indemnes...

Enfin, les deux policiers obliquèrent à gauche et pénétrèrent dans la salle des autopsies, entièrement carrelée de blanc, où l'odeur d'éther se mêlait à une autre, plus fade, plus insidieuse, mais aussi beaucoup plus difficile à supporter.

L'odeur de la mort elle-même.

Comme ils s'y attendaient plus ou moins, ils furent accueillis par le quasi inamovible docteur Flutiaux, médecin légiste de son état, petit homme tout en rondeurs joviales, qui ne se départait jamais de son sourire, pas plus que de son éternel nœud papillon à gros pois.

— Tiens ! tiens ! mais qui voilà ? s'exclama-t-il, en levant ses petits bras courtauds en V, à la façon d'un général de Gaulle qui aurait rétréci au lavage. Mais non, je ne rêve pas : ce sont mes joyeux duettistes préférés ! Quel bon vent vous amène ? Une enquête capitale pour le sort de la V^e République, comme d'habitude ? Ou si c'est juste l'odeur des macchabées qui commençait à vous manquer ? C'est qu'on y prend goût, à ces petits raffinements, croyez-moi ! J'en connais même que ça a fini par faire bander, dites-donc !

— Toubib, vous aviez déjà un humour navrant, soupira Corentin, mais voilà que vous devenez vulgaire, sur vos vieux jours. On se demande jusqu'où vous allez dégringoler, vraiment...

Le docteur Flutiaux ne se formalisa pas de la remarque. Il savait bien que c'était un jeu, entre Boris Corentin et lui. Au fond, il éprouvait une solide admiration pour ses exceptionnelles capacités « flicardes ». Et il savait que, de son côté, Corentin le prenait pour ce qu'il était : l'un des meilleurs médecins légistes de la place de Paris...

— Je viens tout juste de terminer, leur annonça-t-il, en se dirigeant vers une table de métal, au milieu de la pièce carrelée, sur laquelle était étendu un corps recouvert d'un drap blanc. Car je suppose que c'est le refroidi de Saint-Germain-en-Laye qui vous amène, c'est bien ça ?

— On ne peut rien vous cacher... soupira Aimé Brichot, qui n'avait jamais réussi à s'habituer vraiment à l'ambiance ni à l'odeur de l'IML.

Le docteur Flutiaux rabattit le drap mortuaire d'un coup sec, jusqu'à mi-cuisses du cadavre. Les deux policiers découvrirent un homme d'environ cinquante ans, petit, maigre, fortement dégarni, le visage en lame de couteau et partagé en deux par un nez disproportionné.

Quelque chose attira tout de suite l'attention de Boris Corentin : des petites traces rouges, vaguement en forme de demi-lune, un peu partout sur le torse, le ventre et le haut des cuisses du mort.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il, en les désignant du bout de l'index.

— Bravo ! je vois qu'on a l'œil ! s'exclama le docteur Flutiaux avec un sourire réjoui. Ce sont de légères ecchymoses, comme vous l'avez sûrement deviné, malins comme je vous sais, tous les deux. En revanche, pour vous dire *avec quoi* elles ont été produites, c'est autre chose...

— Il aurait été frappé ? s'enquit Aimé Brichot.

Le médecin légiste secoua la tête :

— Je ne pense pas, dans la mesure où toutes les marques ont été

imprimées dans la peau avec la même intensité. Ou alors, il faudrait que le type qui a tabassé votre petit protégé sache doser sa force avec une précision *milligrammique*, si je puis me permettre ce néologisme...

— Autre chose, toubib ? soupira Boris Corentin, en continuant d'examiner les marques en question.

— Pas grand-chose, non. Dans la mesure où l'une des trois balles qu'il a prises lui a explosé le cœur, les deux autres devenaient assez superflues. Ah ! si : notre bonhomme avait un assez joli ulcère au duodénum. À part ça...

— Je suppose que les collègues qui sont passés avant nous ont embarqués ce qu'il avait sur lui ? fit Corentin, avec une petite grimace.

— Tout juste, Auguste ! Pas grand-chose, d'ailleurs : un portefeuille et un téléphone portable, qu'ils ont gardés, je suppose. Et puis, ce truc, qui m'a été rapporté hier soir, dit le docteur Flutieux en sortant de la poche de sa blouse un étui de plastique transparent. Je suppose qu'ils ne savaient pas quoi en faire et qu'ils ont voulu vous faire un petit cadeau de bienvenue sur l'enquête... À propos de ça : comment ça fait que vous débarquez en doublette, alors qu'il y a déjà des collègues à vous sur le coup ?

— Si on vous le demande... commença Aimé Brichot, en lissant sa moustache.

— Ça va, ça va ! Si vous vous sentez plus importants en ayant vos petits secrets, moi, ça ne me gêne pas !

Boris Corentin venait de prendre la pochette en plastique des mains du docteur Flutiaux, l'avait ouverte et observait son contenu avec des yeux un peu étonnés.

— C'est quoi ? s'enquit Aimé Brichot.

Boris Corentin lui mit le sachet ouvert sous le nez.

— Une tour Eiffel ? s'ébahit son coéquipier. Et il se trimballait avec ça dans sa poche ?

— C'était peut-être pour offrir... suggéra mollement Flutiaux, que le contenu des poches de ses « clients » intéressait nettement moins que l'exploration de leurs divers organes. Ça se fait, les petits cadeaux, entre personnes civilisées. Vous, évidemment, vous ne pouvez pas vous rendre compte, mais je vous assure que...

— C'est bon, toubib, on a pigé ! l'interrompit Corentin. Le problème c'est que, entre personnes civilisées, comme vous dites, on s'offre assez rarement des tour Eiffel *usagées*, voyez-vous !

— C'est vrai qu'elle n'a pas l'air de première fraîcheur, nota Aimé Brichot, en examinant le petit objet métallique, qui faisait une dizaine de centimètres de hauteur. On dirait qu'elle était comme fixée sur un support dont on l'aurait arrachée...

— J'embarque le petit souvenir, décréta Boris Corentin, en glissant le sac

en plastique dans la poche extérieure de son blouson de toile imperméable. Et j'attends votre rapport avant ce soir, toubib !

— Vous l'aurez, Monseigneur, vous l'aurez, se rebiffa Flutiaux : je ne glandouille pas, *moi* !

Les deux policiers quittèrent l'IML, avec un net soulagement dans le cas d'Aimé Brichot, qui fut presque content de retrouver la petite pluie fine et serrée du dehors. Il ne faisait pas particulièrement froid, mais le vent en rafales leur projetait des paquets de flotte à travers la figure, c'était rien moins qu'agréable...

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? interrogea-t-il, une fois installé dans la 307 de service, à la place du passager.

— Je te dépose au 36[8], pour commencer. Tu files au labo pour qu'ils essaient de faire « parler » cette fameuse tour Eiffel, répondit Boris, en démarrant. De ton côté, tu tâches de déterminer d'où elle peut bien provenir : marchands de souvenirs, fabricants de jouets, etc.

— Et toi ?

Corentin fit la grimace :

— Moi, je me tape une corvée dont je me passerais volontiers : je vais essayer de voir la veuve de Renaud Le Cauchois pour essayer de la faire parler de son défunt mari... à propos de sa supposée maîtresse !

— En effet, c'est un boulot que je te laisse de grand cœur, fit Aimé Brichot, tandis qu'ils remontaient les quais en direction du Châtelet. Pour une fois que ce n'est pas moi le puni, je ne vais pas venir chialer, hein !

— Manquerait plus que ça... grommela Boris Corentin. Ah ! autre chose : comme l'appartement des Le Cauchois se trouve place des Vosges, c'est-à-dire à un jet de pierre de chez moi, je ne repasserai pas au bureau. Donc, à moins que j'apprenne de la veuve des trucs vraiment bouleversants, on se retrouve demain matin. Ça joue ?

*

* *

L'escalier sentait bon l'encaustique frais, et les marches gémissaient délicatement sous les pas de Boris Corentin. « Avec une certaine distinction, même », songeait-il, en atteignant le palier du premier étage.

Comme il n'y avait qu'une porte, à double battant, il n'eut pas à hésiter. Après une ultime seconde de concentration, il enfonça résolument, du bout de l'index, le bouton de cuivre de la sonnette.

Jointe par téléphone une heure et demie plus tôt, Marie-Odile Le Cauchois n'avait consenti qu'avec difficulté à le recevoir. Finalement, elle s'était laissé

fléchir, mais avait demandé ce délai d'une heure et demie à Corentin, « afin que j'aie le temps de reprendre figure humaine, si c'est encore possible », avait-elle précisé, d'une voix ténébreuse.

Lorsque la porte s'ouvrit, Boris se dit qu'en fait de « figure humaine », celle de Marie-Odile Le Cauchois était sûrement une des plus séduisantes qu'il lui ait été donné de contempler depuis un bon bout de temps.

Grande, un port de tête empreint d'une sorte de majesté naturelle, vêtue d'un simple robe noire, serrée à la taille, dont la sobriété était le sommet de l'élégance, elle avait l'air d'une princesse de sang royal qui ignorerait elle-même son rang, ou feindrait de l'ignorer.

D'après le dossier remis par Ghislaine Delval, Corentin savait qu'elle avait 42 ans, mais il lui en aurait sans problème donné sept ou huit de moins. Son visage était un ovale parfait, son teint assez pâle, la bouche finement dessinée, le nez droit et les yeux d'une merveilleuse nuance de gris, pailleté de vert. Gris aussi les cheveux retenus par un bandeau, mais d'un magnifique gris cendré qui ne parvenait pas à la vieillir. Quant à son corps, subtilement mis en valeur par la robe noire aux reflets soyeux, il semblait à la fois élancé et intensément charnel, admirablement proportionné. Mais Corentin, vu les circonstances, n'osa pas trop le détailler...

— Vous êtes le commandant Corentin, je suppose ? demanda-t-elle, d'une voix douce et lasse, avant que Boris ait le temps de dire quoi que ce soit. Entrez, je vous en prie...

Boris pénétra dans un appartement assez sombre, silencieux, dont la hauteur des plafonds augmentait encore le côté sépulcral. Appartement luxueux mais sans vie, jugea-t-il. Appartement habité par des gens sans gaieté...

Négligeant le grand salon, dont Corentin aperçut l'intérieur au passage, Marie-Odile Le Cauchois le fit entrer dans une sorte de petite bibliothèque, dont les murs tendus de rouge disparaissaient presque entièrement derrière les rayonnages de livres. La pièce était dépourvue de fenêtre, ce qui lui donnait un petit côté boudoir, ou alcôve. Un petit canapé deux places et deux bergères occupaient une bonne moitié de l'espace disponible, installés autour d'une table basse ovale, en bois sombre et verni.

— Installez-vous, commandant, pendant que je vais nous chercher quelque chose à boire, lui dit-elle.

— Oh ! ce ne sera pas nécessaire, vous savez ! s'empressa Boris Corentin.

Elle se retourna vers lui, avec un petit sourire infiniment triste :

— À moi, ce m'est nécessaire... dit-elle simplement, avant de quitter la pièce.

En attendant son retour, Corentin se mit à examiner les livres alignés sur les rayonnages ; il y avait beaucoup d'éditions anciennes d'auteurs classiques, notamment Chateaubriand et Bossuet qui occupaient chacun une étagère

complète. Mais aussi des œuvres plus modernes, voire très contemporaines. Boris repéra ainsi deux romans de Michel Houellebecq, des essais de René Girard, les quatre volumes des *Exorcismes spirituels* du regretté Philippe Muray, ainsi que plusieurs volumes du considérable *Journal* de Renaud Camus.

— Vous vous intéressez à la littérature, commandant ? demanda Marie-Odile, poussant devant elle un petit chariot à roulettes rempli de bouteilles d'alcools divers et de verres en cristal taillé.

Boris Corentin crut déceler une sorte d'étonnement ironique dans sa voix et il répondit un peu plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu :

— Ça peut m'arriver, en effet. Mais, en tant que policier, je préfère évidemment les livres avec des images dedans...

Marie-Odile comprit sa bétise et le sourire disparut de son beau visage.

— Pardon si je vous ai froissé, commandant, dit-elle d'une voix redevenue lasse. Je suis idiote ! Mais, vous savez, depuis deux jours...

— Ne vous excusez pas, je comprends parfaitement ce que vous êtes en train de vivre, répondit Boris, en mettant le maximum de douceur dans sa voix.

Puis, afin de détendre l'atmosphère, brusquement alourdie, il ajouta, avec un petit sourire en coin :

— Et, de toute façon, c'est vrai que beaucoup de mes collègues ont tendance à préférer la bande dessinée aux *Oraisons funèbres* de l'Aigle de Meaux [9] !

Marie-Odile Le Cauchois lui rendit son sourire et lui offrit un magnifique regard, teinté de gratitude.

— Installez-vous, Madame, je vais faire le service, si vous me le permettez, proposa Corentin, en s'approchant du chariot.

— Je vous le permets, à condition que vous remerciez Madame par Marie-Odile...

— D'accord... si vous oubliez le commandant au profit de Boris ! Que puis-je vous servir ?

— Donnez-moi une vodka polonaise, je viens juste de la sortir du congélateur. Et dosée comme pour un homme ! ajouta-t-elle, avec une pointe de défi dans la voix.

Corentin saisit un verre ballon, sur la tablette inférieure, et l'emplit à moitié du liquide transparent et presque huileux à force d'être froid.

— Ça, ce serait plutôt dosé comme pour deux hommes... remarqua Marie-Odile tranquillement, en saisissant le verre qu'on lui tendait.

— Ou comme pour un Polonais ! ajouta Corentin, en se servant exactement la même chose.

Comme Marie-Odile avait pris place dans le petit canapé, à demi allongée et les deux jambes repliées sous ses fesses, Boris s'installa dans l'une des deux bergères qui lui faisaient face. Après avoir trempé ses lèvres magnifiquement ourlées dans l'alcool, la jeune femme se pencha en avant pour attraper le coffret d'argent incrusté de nacre, qui se trouvait sur la table basse.

Dans le mouvement qu'elle fit, elle offrit à son interlocuteur la vision délicieuse d'une poitrine généreuse et apparemment très ferme, emprisonnée dans un soutien-gorge de dentelle noire, très échancré.

Elle sortit une cigarette et poussa le coffret en direction de Boris, qui se leva pour lui offrir du feu. Ce qui lui permit, lui debout et elle assise, d'avoir de nouveau une vue imprenable sur le galbe laiteux de ses seins.

En relevant la tête, un peu gêné tout de même, il réalisa que la jeune femme avait parfaitement suivi son regard. Et qu'elle n'avait rien fait pour masquer l'objet de son attention. Il eut même l'impression, durant une seconde ou deux, qu'une petite flamme nouvelle faisait briller ses yeux magnifiques.

— À quoi pouvons-nous donc boire, comman... pardon : Boris ? demanda Marie-Odile, en laissant échapper d'entre ses lèvres de fines volutes de fumée bleutée, qui allèrent mollement s'enrouler autour des moulures du plafond.

— À la vie qui continue malgré tout ? proposa Corentin, en portant son verre à ses lèvres. Ou encore au succès de mon enquête, qui permettra, j'en suis sûr, de retrouver les assassins de votre mari...

Marie-Odile eut une petite moue dubitative, puis elle laissa tomber dans un soupir :

— Je vais peut-être vous surprendre, et même vous choquer, mais je me moque de savoir qui a tué Renaud. Ce n'est pas ça qui le fera revenir...

Corentin saisit la balle au bond :

— Vous vous entendiez bien, votre mari et vous ?

Elle eut un petit sourire sans joie :

— Aussi bien que peut s'entendre un couple après quinze ans de mariage, lorsque la femme ne peut pas avoir d'enfant et que son mari lui fait presque chaque jour le reproche muet de cette stérilité...

— Je suis désolé...

— Ne le soyez pas ! De toute façon, je n'ai jamais beaucoup aimé les enfants, alors...

De nouveau, il y avait eu cette petite pointe de défi dans la voix de Marie-Odile Le Cauchois. Mais, derrière cette façade un peu bravache, provocatrice, on sentait un profond désarroi. Celui d'une femme qui prend brutalement conscience qu'elle est désormais toute seule...

Le mot « seule » fit penser Corentin à un détail qui lui était sorti de

l'esprit.

— Dites-moi, Marie-Odile, demanda-t-il, en se penchant légèrement au-dessus de la table basse, j'avais cru comprendre que vous viviez en permanence avec un... un « maître d'hôtel ». Il n'est pas ici ?

La jeune femme eut un petit sourire ironique :

— Pourquoi dites-vous « maître d'hôtel », Boris ? Alors que vous devez parfaitement savoir, j'imagine, qu'il s'agissait d'un garde du corps chargé de veiller sur ma sécurité. Je l'ai congédié le lendemain de la mort de Renaud, estimant que je n'en avais plus besoin, désormais...

Ça, c'était un fil qu'il fallait tirer, et tirer tout de suite, se dit Corentin.

— Pourquoi votre mari et vous aviez-vous besoin d'être protégés ? Et protégés de qui ?

Marie-Odile eut un petit geste négligent de la main gauche, ce qui fit tomber la cendre de sa cigarette sur le parquet, à ses pieds :

— Je n'en ai aucune idée, je n'ai jamais cherché à savoir ce que faisait Renaud, de quel genre d'affaires il s'occupait exactement...

Elle braqua ses magnifiques yeux dans ceux de Boris et ajouta :

— Mais je n'étais quand même pas assez idiote, ou naïve, pour penser que l'argent qu'il avait amassé depuis quelques années – et je ne parle que des comptes dont je connais l'existence – pouvait provenir uniquement de son travail de directeur de banque ! Du reste, je suis bien certaine que vous devez en savoir plus long que moi, à ce sujet, n'est-ce pas ?

Un peu ennuyé par le tour que prenait la conversation, Corentin garda le silence. Il lui semblait nettement préférable que Marie-Odile reste dans la saine ignorance où elle disait se trouver des affaires de Renaud Le Cauchois.

— Je comprends bien que vous ne puissiez pas m'en dire davantage ! nota Marie-Odile, avec une pointe d'humour. De toute façon, encore une fois, tout ça ne m'intéresse pas tellement...

Elle avala une nouvelle gorgée de vodka. Son verre était pratiquement vide, et ses joues pâles s'étaient légèrement colorées de rose.

— Ce que je comprends moins bien, finalement, mon cher Boris, c'est la raison pour laquelle vous avez souhaité me rencontrer, dans la mesure où j'ai déjà dit à vos collègues ce que je viens de vous dire : que j'ignore tout des activités de mon mari et que je n'ai jamais rencontré la moindre personne avec laquelle il fût en contact... disons : professionnel. Boris : qu'est-ce que vous attendez de moi, au juste ?

— C'est assez délicat, en fait... murmura Corentin, en soutenant son regard avec certaine difficulté.

Marie-Odile Le Cauchois lui était de plus en plus sympathique, pour ne pas dire plus : il la trouvait à la fois très attirante et infiniment bouleversante. Dans ces conditions, il voyait de plus en plus mal comment « introduire le

thème » de l'éventuelle maîtresse. Sauf à se montrer brutal...

Finalement, c'est la jeune femme elle-même qui le tira d'embarras.

— Si vous me dites que c'est « assez délicat », murmura-t-elle d'une voix calme, c'est qu'il doit s'agir d'une affaire à caractère sexuel, je me trompe ? Vous voulez savoir si Renaud allait « voir ailleurs », comme on disait encore dans la bourgeoisie de ma jeunesse, c'est ça ?

— En gros, oui... soupira Corentin. Je sais que ça peut vous sembler indélicat, mais...

— Ce qui est surtout indélicat, c'est que mon mari soit allé assouvir ses fantasmes ridicules avec des filles qu'il payait, trancha Marie-Odile d'une voix plus dure. Car je suis à peu près persuadé que Renaud n'avait pas de maîtresse, mais qu'il allait voir les putes, pour parler sans détour !

Là, Boris Corentin dressa l'oreille :

— Vous avez dit : des fantasmes ridicules : je peux vous demander ce que vous entendez par là ?

La jeune femme haussa les épaules, ce qui fit frissonner sa lourde poitrine, et un pli méprisant déforma ses lèvres durant un court instant.

— Au point où j'en suis, je ne vois pas pourquoi je vous cacherais ça, soupira-t-elle. Même si un reste de pudeur m'a empêché d'en parler à vos collègues, il y a deux jours...

Elle éteignit son restant de cigarette dans le gros cendrier en onyx veiné de vert, posé sur le guéridon à droite du canapé, avant de poursuivre :

— Figurez-vous que, pour notre sixième anniversaire de mariage, il y a presque neuf ans, donc, Renaud est arrivé à la maison avec une superbe paire de bottes en cuir de chez Dior, avec des talons très hauts et très fins : un cadeau pour moi... Comme il ne m'avait jamais vu porter de bottes, j'ai été un peu surprise, mais bon : la plupart des femmes savent bien que, sauf exception, les hommes sont nuis en cadeaux !

— Ce n'est pas faux... sourit Boris.

— J'ai mieux compris, le soir-même, quand, juste avant d'aller nous coucher, Renaud m'a demandé de chausser les bottes en question et d'entrer dans la chambre avec juste ma culotte et mon soutien-gorge. « Pour me rendre compte de l'effet qu'elles font sur toi », m'a-t-il précisé. J'ai trouvé ça un peu bizarre, mais je l'ai mis sur le compte d'une simple lubie. C'est quand je suis entrée dans la chambre que j'ai compris...

Marie-Odile se leva brusquement et alla se resservir une dose de vodka à assommer un cheval. Ou un Polonais. Elle en avala une généreuse gorgée d'un coup, avant de revenir s'asseoir et de poursuivre :

— J'ai trouvé mon mari entièrement nu, allongé sur la descente de lit... et en pleine érection ! Comme je restais sur le seuil de la chambre, complètement abasourdie, il m'a fait signe de m'approcher. Et vous savez ce

qu'il a eu l'audace de me demander ?

— De piétiner son corps avec vos bottes et, probablement aussi son sexe, répondit sourdement Corentin, qui commençait à relier certains fils entre eux.

— Mais... comment le savez-vous ? s'étonna Marie-Odile, avant de reprendre une rasade de vodka.

Constatant que son visage était de plus en plus rouge et ses yeux brillants, Boris se leva et, contournant la table basse, lui retira doucement son verre des mains, pour le reposer sur le petit chariot à roulettes.

Marie-Odile ne protesta pas.

— Comment le savez-vous ? se contenta-t-elle de répéter, l'air de plus en plus égaré.

— Marie-Odile, dois-je vous rappeler que je fais partie de ce qu'on continue d'appeler la Brigade mondaine ? répondit-il avec douceur, en la prenant par les épaules pour l'inciter à se lever du canapé où elle se recroquevillait de plus en plus. Et que, à ce titre, je suis malheureusement familier de tout ce que l'espèce humaine peut compter de « perversions », dans le domaine de la sexualité. Je dois d'ailleurs dire que celle de votre mari me semble plutôt innocente...

— C'est... c'est possible, balbutia Marie-Odile, en se laissant involontairement aller contre Boris. Pour vous, sans doute ! Mais, moi, ça m'a fait un effet horrible. J'ai eu l'impression, d'un coup, de découvrir que j'avais épousé un vrai dégénéré ! Une sorte de monstre...

— Et qu'avez-vous fait ? demanda Boris, un peu embarrassé de sentir le corps de Marie-Odile épouser de plus en plus étroitement le sien... au risque de provoquer chez lui des réactions physico-chimiques assez intempestives.

— Je ne sais plus trop... soupira-t-elle. Je crois que je l'ai couvert d'injures et que je suis allée balancer les bottes directement à la poubelle. À partir de ce jour-là, Renaud a commencé à me faire l'amour de moins en moins souvent, et puis plus du tout. C'est ce qui me fait dire qu'il fréquentait des prostituées : pour assouvir avec elles son fantasme grotesque et avilissant.

Sans s'en rendre vraiment compte, Boris Corentin s'était mis à caresser doucement les épaules et le cou de la jeune femme, dont le corps frissonnait et tanguait, sans qu'il soit capable de dire si c'était sous l'effet de ses caresses... ou de l'alcool qu'elle avait ingurgité.

En même temps, il réfléchissait à plein régime. Et notamment à un détail précis : aux marques rouges en forme de demi-lune qui marquaient la peau du cadavre de Renaud Le Cauchois.

Des marques qui pouvaient fort bien avoir été provoquées par *des talons de bottes*.

CHAPITRE V



— J’ai pas envie de la revoir, d’abord, cette pute ! Et puis, ça sert plus à rien, maintenant...

Constantin Vassilievitch Dolenko se sentit soudain des fourmillements dans la main droite. Et il dut vraiment prendre sur lui pour ne pas jaillir du canapé et flanquer une mandale d’anthologie dans la tronche de cette petite connasse de Khadija. Plus bornée qu’elle, c’était pas envisageable une seconde, ça dépassait l’entendement.

— Je t’ai déjà expliqué dix fois, répondit-il finalement, en s’exhortant à la patience. Il est absolument nécessaire que tu retournes chez elle au moins deux ou trois fois, et que tu continues de lui jouer le rôle de la gouine amoureuse. Sinon, ça risquerait de sembler louche, comme coïncidence.

— De sembler louche à qui ? se rebiffa la nommée Khadija. Puisqu’on a tout bétonné...

— On ne sait jamais ! gronda Constantin Dolenko. Il faut toujours prendre *plus* de précautions qu’il ne paraît nécessaire à première vue. Si tu savais le nombre de types que j’ai connus et qui pourrissent entre quatre planches pour ne pas avoir respecté ce principe simple...

— N’empêche que j’ai pas envie d’aller me faire brouter le minou chez l’autre goudou, moi !

Fatigué de discourir en pure perte, Constantin passa la main dans ses cheveux blonds très fins et s'enferma dans une sorte de bloc de silence.

Constantin Vassilievitch Dolenko était né 43 ans plus tôt, à Nijni-Novgorod, qui s'appelait encore Gorki à l'époque. Après des études assez brillantes, il était entré directement au KGB, moins d'un an avant l'accession de Gorbatchev au pouvoir suprême soviétique. Au moment de l'écroulement de l'URSS, il ne lui avait fallu que très peu de temps pour comprendre qu'il n'y avait pas trop d'avenir au KGB et qu'il était temps pour lui de bifurquer vers une carrière plus respectable – au moins en apparence.

Il avait opté pour la diplomatie. Tout en gardant des contacts solides et actifs au sein de la police secrète qui, bien entendu, n'avait pas disparu en même temps que l'URSS, mais avait juste subi un ravalement de façade.

Au milieu des années 90, il avait été nommé attaché à l'ambassade russe de Bruxelles. Puis, au début des années 2000, à la même fonction mais à Paris.

Durant ces années, occupant officiellement un poste très subalterne, Constantin Dolenko avait en fait étudié en profondeur et pénétré patiemment, un à un, les principaux réseaux de vente illégale d'armes, puissamment aidé en cela par les liens qu'il cultivait soigneusement à Moscou, aussi bien auprès de l'ex-KGB que dans la nouvelle mafia affairiste qui avait commencé à noyauter le pays.

Finalement, s'estimant prêt, il avait décidé de sauter le pas et de prendre le contrôle de la plupart des réseaux en question. Soit par la persuasion, soit par la violence si ça se révélait indispensable. Tout avait fonctionné à peu près sans heurt, jusqu'à ce qu'il vienne buter, environ dix-huit mois plus tôt, sur le dernier obstacle. Obstacle en apparence insignifiant, mais qui s'était vite révélé le plus coriace, le plus retors.

Un obstacle nommé Renaud Le Cauchois.

Malin comme un renard, celui-là. Impossible à piéger. Très bien protégé. Et capable de réactions foudroyantes, malgré ses airs de rien du tout.

Constantin en était presque à renoncer à ses projets, lorsque le hasard lui avait fait faire la connaissance de Khadija, dans le restaurant libanais où elle faisait la serveuse à mi-temps.

Khadija s'appelait en réalité Christine Joliette.

C'était une Libanaise de 23 ans, issue d'une riche famille chrétienne de Beyrouth. À 21 ans, sous l'influence de son petit ami de l'époque, choisi par une sorte de défi à sa famille, elle s'était convertie à l'Islam. Et, comme beaucoup de convertis, elle avait rapidement basculé dans l'islamisme le plus radical, brûlant d'offrir ses forces et même sa vie à la cause sacrée de ses « frères » palestiniens.

Très vite, elle avait quitté le Liban pour venir militer en Europe, et plus précisément à Paris. C'est de ce moment qu'elle avait commencé à exiger

qu'on ne l'appelle plus que Khadija, comme l'épouse du Prophète.

Khadija était une superbe jeune femme, nantie d'un corps sculptural, voluptueux, et d'un visage à la sensualité lourde, typiquement orientale – lèvres épaisses et grands yeux sombres –, encadré par une épaisse crinière noire. Mais, depuis sa conversion, le fanatisme avait imprimé une dureté nouvelle à ses traits naturellement alanguis.

Lorsque, un soir, elle avait vu entrer dans le restaurant du quartier des Champs-Élysées où elle travaillait, la silhouette athlétique de Constantin Dolenko, elle avait été frappée par le contraste qu'elle offrait avec son visage : très fin, d'une beauté presque féminine. Sans parler de la blondeur presque irréelle de sa chevelure et du bleu translucide de ses yeux.

À l'issue de la première soirée qu'ils avaient passée ensemble, Khadija était déjà raide amoureuse et prête à tout faire pour que Constantin soit fier d'elle. Un amour renforcé par le fait que le Russe l'avait habilement caressée dans le sens du poil, au fil des jours, l'assurant de sa vive sympathie pour la cause palestinienne, se disant décidé à les aider par tous les moyens dès qu'il aurait mené à terme ses projets, etc.

Si bien que, rapidement, Khadija s'était totalement mise au service de son amant, certaine qu'ils partageaient le même idéal sacré.

Lorsqu'il repensait à la manière dont il avait « baladé » cette pauvre Khadija, Constantin Dolenko ne pouvait s'empêcher de se laisser aller à une certaine autosatisfaction.

Car il allait de soi que le Russe se foutait de la cause palestinienne comme de son premier verre de vodka. Tout ce qu'il avait mis sur pied, patiemment, depuis quelques années, afin de faire main basse sur le juteux commerce des armes, il le faisait pour le compte de ses véritables patrons, à Moscou, et pour bâtir sa propre fortune au passage.

Certainement pas pour alimenter le délire d'une bande de tordus, prêts à se faire sauter le caisson au nom d'Allah et de son prophète...

Seulement, au premier coup d'œil, il avait compris tout le parti qu'il pouvait tirer du fanatisme stupide de Khadija. En plus des satisfactions érotiques qu'elle lui procurait, et qui étaient très réelles...

C'est comme ça que, désirant à tout prix trouver un défaut dans la cuirasse de Renaud Le Cauchois, la faille par où s'engouffrer dans son système afin de le pulvériser de l'intérieur, il avait lancé la jeune Libanaise sur sa piste. Avec pour mission impérative de le séduire.

Malgré tous ses efforts, Khadija avait fait chou blanc. Durant des semaines, elle s'était ingéniée à croiser la route du petit homme falot, mais elle n'avait jamais réussi à allumer la moindre lueur d'intérêt dans son regard.

Jusqu'au jour où, par une sorte d'inspiration divine, elle l'avait suivi jusqu'à Saint-Germain-en-Laye, sur sa grosse moto, assez intriguée de le voir partir sans ses sempiternels gardes du corps.

Elle avait poireauté plus d'une heure, au bas de l'immeuble cossu où Le Cauchois était entré. Mais elle n'avait pas regretté. Lorsqu'il était ressorti, elle l'avait vu faire un petit signe discret à une femme blonde qui le regardait partir derrière l'une des fenêtres du deuxième étage.

C'était peut-être elle, le défaut de la cuirasse que Constantin s'obstinait à chercher...

Durant les semaines suivantes, Khadija s'était attachée à tout savoir d'Élisabeth du Plieux, puisque c'est ainsi que s'appelait la blonde en question. Elle n'avait pas été longue à comprendre qu'il s'agissait d'une prostituée. Pas beaucoup plus longue à s'apercevoir, en la suivant de boutique en boutique, qu'Élisabeth nourrissait une véritable passion pour les bottes.

Et c'est là, qu'un après-midi, dans l'une de ces boutiques, estimant la situation propice, Christine-Khadija Joliette avait abordé Élisabeth-Nancy du Plieux. Sans se douter du tour inattendu qu'allaient prendre leurs relations...

Car Khadija avait presque tout de suite été débordée par les sentiments d'Élisabeth. Qui était tombée réellement amoureuse d'elle. Au sens le plus physique du terme.

Bien qu'elle n'ait *a priori* qu'une attirance très faible pour les autres femmes, la Libanaise avait docilement obéi aux ordres formels de Constantin. Et elle était devenue la maîtresse attitrée de la prostituée.

Il s'était encore écoulé des semaines de mise en confiance, avant qu'Élisabeth se mette à lui parler de ses différents clients. Parmi lesquels, naturellement, un seul l'intéressait : Renaud Le Cauchois.

Il n'avait pas été facile non plus d'obtenir d'Élisabeth, sans éveiller sa méfiance, qu'elle accepte de la prévenir par un coup de téléphone, la prochaine fois que Renaud Le Cauchois préviendrait de son arrivée immédiate, suivant sa méthode habituelle. Khadija avait présenté ça comme un jeu, une fantaisie née d'une simple curiosité féminine :

— C'est pas croyable que ce type ne prenne jamais rendez-vous à l'avance : à mon avis il doit avoir une double vie passionnante ! Ce serait marrant, non, de le filer, pour savoir qui il est vraiment ? Il suffirait que tu me préviennes quand il arrive, et moi, avec ma moto...

Élisabeth avait mordu à l'hameçon. Ensuite, une fois prévenue par elle, il avait suffi de venir guetter la sortie de Renaud Le Cauchois et de faire ce qu'il y avait à faire.

C'est Dimitri, l'homme de main de Constantin qui s'était chargé d'infliger l'« extrême préjudice », tandis qu'elle, Khadija, pilotait la moto.

Elle se souvenait que, en revenant vers Paris, la première chose qu'elle avait pensé, c'était qu'elle allait enfin être débarrassée de la corvée Élisabeth. Et voilà que Constantin exigeait d'elle qu'elle continue à la voir ! Si encore il ne s'agissait que de la voir...

— De toute façon, tu n'as pas le choix, reprit le Russe, au bout d'un long moment de silence buté : c'est un ordre que je te donne et il vaudrait mieux pour toi que tu l'exécutes sans discuter. Sinon...

— Sinon, quoi ? sursauta la Libanaise, en se plantant face à son amant, les poings sur les hanches, ses grands yeux noirs lançant des éclairs furieux. Tu me buterais, c'est ça ? Mais dis-le tout de suite, espèce de salaud ! Après tout ce que j'ai fait pour toi... pour nous... pour la Cause !

Constantin Dolenko comprit qu'il avait été un peu trop loin dans la menace. Ce n'était pas le moment de se mettre la Libanaise à dos. Pas encore...

Il l'enveloppa d'un regard nettement radouci. Une fois de plus, il se dit qu'elle était quand même tout à fait bandante, cette petite. Surtout en ce moment même, uniquement vêtue d'un string de dentelle rouge et d'un soutien-gorge à balconnets assorti. L'ensemble mettait parfaitement en valeur sa croupe pleine et dure, profondément fendue, son ventre impeccablement plat, et le volume soyeux de sa poitrine lourde, dont on voyait pointer les mamelons plus sombres, à travers la fine dentelle.

Du coup, tous les problèmes qui occupaient le cerveau de Constantin Dolenko passèrent brusquement à l'arrière-plan. Sous l'effet de l'imposante érection qui était en train de se développer au bas de son ventre musclé.

— Allez, quoi, pas la peine de te mettre en colère pour rien ! dit-il d'une voix très douce, en braquant ses yeux bleus dans les siens, sachant l'effet quasi hypnotique que cela avait sur la Libanaise. Viens plus près de moi, ma belle combattante, viens...

Khadija se sentit frissonner de plaisir : elle adorait lorsque Constantin l'appelait « ma belle combattante ». En général, ça suffisait à embraser le bas de son ventre...

Elle fit un pas en avant, les jambes légèrement tremblantes. Aussitôt, Constantin posa sa main sur le haut de sa cuisse et la fit glisser par-derrière jusqu'au renflement imposant de sa croupe large et ferme.

Khadija gémit et se mordit la lèvre inférieure lorsque les doigts habiles du Russe écartèrent la cordelette du string pour venir explorer le sillon profond et tiède séparant ses fesses charnues.

Profitant de ces bonnes dispositions, et voulant assurer son emprise sur la jeune femme, Dolenko fit rapidement glisser son string jusqu'en bas de ses longues jambes fuselées. Malgré l'habitude et la pratique régulière qu'il en avait, il ressentit tout de même un petit pincement au creux de la poitrine, en découvrant la mince bande de poils noirs, impeccablement taillée en « ticket de métro », qui laissait totalement à nu le fruit moelleux et nacré du sexe. Un fruit qui, mûr pour le plaisir, laissait déjà sourdre les prémisses de son nectar...

Comme Khadija écartait complaisamment les cuisses, Constantin plaqua

sa main sur son intimité, de façon à ce que son pouce entre en contact avec le clitoris incroyablement proéminent de sa maîtresse. Il entreprit de le masser sans trop de douceur, sachant parfaitement que Khadija aimait les sensations fortes.

Il savait aussi qu'elle attendait autre chose de lui, mais il voulait l'entendre la réclamer elle-même. Ce qui ne tarda pas plus de quelques secondes.

Déjà haletante sous la caresse virile qui faisait durcir et gonfler son petit organe, elle se mit en effet à implorer, d'une voix mourante.

— Dans mon cul ! Je t'en supplie, mon chéri, mets-moi un doigt dans le cul, j'en ai tellement envie ! Vas-y fort, n'aie pas peur... Fais-moi mal !

Sans cesser de masser du pouce le clitoris dardé et luisant, Constantin Dolenko, fit glisser son majeur entre les cuisses de Khadija et l'introduisit presque brutalement dans le petit œillet plissé de ses reins, qui céda à cette intrusion après une infime résistance.

Ainsi doublement investie, la Libanaise jouit presque tout de suite, avec un long cri de femelle heureuse, qui mourut en une sorte de sanglot, tandis qu'elle s'abattait sur le corps de son amant, en balbutiant des mots d'amour incompréhensibles, dans sa langue maternelle.

Quelques minutes plus tard, comblée, domptée, elle acceptait tout ce que son amant exigeait d'elle. Et, pour commencer, d'aller retrouver Élisabeth du Plieux chez elle...

Ils quittèrent ensemble le salon où Khadija venait de jouir bruyamment, selon son habitude. Dans l'espèce d'antichambre qui le jouxtait, se tenait Dimitri qui, lorsqu'il ne jouait pas les tueurs, servait de garde du corps à Dolenko. Sans s'émouvoir du fait qu'elle était en très petite tenue, et que l'homme de main avait dû parfaitement entendre son long cri de plaisir, Khadija passa devant lui sans la moindre gêne, sans même lui accorder un regard, en direction de sa chambre.

Elle se retourna tout de même, en entendant les deux hommes échanger quelques brèves phrases en russe. Elle détestait ça, qu'ils parlent entre eux cette langue à laquelle elle ne comprenait rien : elle avait toujours plus ou moins l'impression qu'ils parlaient d'elle...

— Qu'est-ce qui se passe encore ? demanda-t-elle, les sourcils froncés. Pouvez pas parler en français, non ?

— Je disais juste à Dimitri de me foutre ce truc à la poubelle, répondit patiemment Constantin, en désignant le petit objet allongé, une sorte de porte-clefs, à première vue, avec lequel le tueur jouait machinalement. Il a pris ça dans la main de Le Cauchois, et on doit toujours se débarrasser des indices qui peuvent se révéler compromettants...

En regardant mieux, Khadija vit que ce qu'elle avait d'abord pris pour un porte-clefs était en fait tout autre chose.

*

* *

Élisabeth du Plieux sursauta en entendant le carillon de la porte d'entrée. Et, aussitôt, son cœur se mit à battre plus vite, cependant que le sang lui montait aux joues.

C'était elle !

Elle jeta n'importe où le magazine féminin qu'elle était occupée à feuilleter, bondit hors du canapé et se précipita vers le vestibule. En passant devant la grande glace murale, elle vérifia sa tenue d'un coup d'œil critique.

Non, ça allait : coiffure impeccable, maquillage discret mais efficace, teint frais et reposé. Sans parler de la minirobe très échancrée sur la poitrine et assez moulante, sous laquelle il était visible qu'elle ne portait rien.

Les doigts tremblant d'impatience, elle déverrouilla la serrure « trois points » et ouvrit grand la porte. Comme à chaque fois, une bouffée de chaleur envahit son ventre lorsqu'elle découvrit la silhouette affolante et le visage sensuel de Khadija.

Sa maîtresse, dans tous les sens du terme.

Leur histoire d'amour avait beau durer depuis déjà plusieurs mois, Élisabeth ne parvenait pas à se rassasier de la jeune femme. Ni à cesser de s'étonner de l'incroyable chance qu'elle avait eue de la rencontrer, dans cette petite boutique de bottes de luxe, derrière la Madeleine.

— Entre vite, mon amour ! murmura-t-elle, en s'écartant de la porte, qu'elle referma aussitôt sa visiteuse entrée. Je n'en pouvais plus de t'attendre, tu sais...

Avec un emportement d'adolescente à son premier amour, Élisabeth se précipita contre le corps de Khadija, se suspendit à son cou et, les yeux mi-clos, lui offrit ses lèvres.

En réprimant la petite grimace qui lui venait spontanément à chaque fois, la Libanaise prit cette bouche féminine qui s'offrait passionnément, en s'efforçant de mettre le plus de passion possible dans ce baiser qui la laissait totalement froide. Pour faire bonne mesure, elle glissa ses deux mains sous la minirobe et se mit à pétrir les fesses rondes de sa partenaire, avec une ferveur qu'elle était loin de ressentir.

Puis, elle écarta Élisabeth d'elle avec une certaine brutalité, la regarda d'un air sévère et dit d'une voix sèche :

— Va dans la chambre et fous-toi à poil : j'ai envie de t'éclater le cul aujourd'hui !

Élisabeth tressaillit sous la violence obscène de l'ordre, et elle se mordit la lèvre pour ne pas gémir de bonheur. Elle se dépêcha de filer vers sa chambre, afin d'obéir à sa maîtresse. Comme elle le faisait à chaque fois.

Élisabeth ne savait plus trop comment c'était arrivé, tout ça. Bien sûr, depuis son adolescence, elle avait toujours bien aimé les filles. Mais, jusqu'à sa rencontre avec Khadija, elle avait tendance à considérer les rapports saphiques comme un petit jeu sans conséquence. Un soir, on se retrouvait par hasard dans le même lit qu'une bonne copine, on en venait à se caresser, à se lécher mutuellement, on jouissait ensemble un bon coup et on n'en parlait plus.

Avec Khadija, tout s'était passé différemment. D'abord parce que c'était elle, Élisabeth, qui s'était quasiment jetée sur la Libanaise, qui s'était offerte à elle. Alors que, d'habitude, dans ce genre de cas, elle était plutôt du genre à laisser venir...

Ensuite, après le premier orgasme éprouvé sous les doigts et les lèvres de Khadija, Élisabeth avait bien été obligée de constater qu'elle était en train de tomber amoureuse de sa nouvelle partenaire, ce qui l'avait surprise.

Une surprise qui s'était muée en une véritable stupéfaction, quelques jours plus tard, lorsque Khadija avait commencé à prendre avec elle des attitudes de plus en plus dominatrices. Et qu'Élisabeth s'y était soumise, non seulement sans difficulté, mais avec un plaisir immense et une infinie gratitude.

Si bien que, depuis plusieurs mois maintenant, elle se retrouvait dans une situation très paradoxale, à la limite de la schizophrénie.

Avec les hommes qui venaient la visiter, avec ses « patients » elle était la Vénus bottée, la dominatrice qui leur infligeait les humiliations et les sévices qu'ils aimaient.

Puis, dès que Khadija apparaissait, elle se métamorphosait en une sorte d'esclave soumise, docile, humble, prête à tout subir pour conserver l'amour de son idole.

C'était à n'y rien comprendre. Du reste, Élisabeth ne cherchait absolument pas à comprendre : elle voulait juste que ça continue, que Khadija ne la quitte jamais et veuille toujours bien d'elle comme servante de ses plaisirs...

Élisabeth venait tout juste de se débarrasser de sa petite robe, lorsque Khadija surgit dans la chambre, entièrement nue elle aussi.

Élisabeth frissonna de désir et d'appréhension mêlés, en découvrant l'impressionnant godemiché à lanière qui pointait au bas du ventre de la Libanaise, masquant presque complètement le fruit délicieux de son véritable sexe. Ce fruit affolant que sa servante ne se lassait pas d'explorer dans ses moindres replis soyeux et parfumés.

— Tu n'es pas encore prête, petite salope ? gronda Khadija. Qu'est-ce que tu attends pour te mettre en position ? Allez, plus vite que ça, putain !

Le corps frissonnant sous l'insulte, Élisabeth grimpa sur le lit, où elle se plaça à quatre pattes, les genoux bien écartés, les reins cambrés au maximum, pour bien exposer à sa maîtresse le fouillis blond de son intimité.

— Lèche-moi un peu... avant... implora-t-elle, d'une toute petite voix.

— Pas envie ! répliqua durement Khadija, en se disant que cette pauvre fille ne se doutait sûrement pas à quel point c'était vrai. De toute façon, je suis sûre que tu mouilles déjà comme une vraie chienne !

Elle grimpa à son tour sur le lit. Puis, empoignant Élisabeth aux hanches, elle pointa l'énorme sexe de caoutchouc rose en direction de la corolle frémissante et emperlée de rosée amoureuse. Dans laquelle elle fit pénétrer sa verge factice d'un coup de rein impérieux.

Élisabeth se cabra sous l'intrusion brutale, et poussa un petit cri de douleur.

Mais, presque aussitôt, elle se sentit submergée par une sorte de gratitude infinie pour sa maîtresse qui lui infligeait cet humiliant supplice.

— Mon Dieu, songea-t-elle, tandis que son corps tressautait sous les coups de boutoir de Khadija, faites qu'elle ne m'abandonne pas... Que ça continue toujours...

CHAPITRE VI



Par le plus grand des hasards, Boris Corentin et Aimé Brichot arrivèrent exactement en même temps au bas de l'escalier conduisant aux locaux de la Brigade mondaine, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres.

— Si c'est pas du minutage, ça... fit Aimé Brichot avec un petit sourire satisfait. Alors, ça a donné quoi, ta visite à la veuve, hier soir ? Des trucs à glaner ?

— Je crois que oui, répondit Corentin, tandis qu'ils attaquaient l'escalier. Je te raconterai ça quand on sera là-haut. Et toi ? La tour Eiffel a parlé, si je puis dire ?

Aimé Brichot eut une petite moue dépitée :

— Muette comme une carpe, pour l'instant. Mais je ne m'avoue pas battu, tu me connais...

Boris Corentin ouvrit la porte des Affaires recommandées, s'attendant à trouver le bureau désert, puisque Rabert et Tardet[10] bouclaient une enquête du côté de Lille, depuis une bonne semaine.

— Tiens donc ! quelle agréable surprise ! s'exclama-t-il donc, en apercevant la touffe de cheveux roux et bouclés qui émergeait au-dessus d'un des écrans d'ordinateur. Et comment va mon Petit Bonhomme ? Il était passé

où, mon Petit Bonhomme ?

— Tiens ! mais je ne rêve pas : ce sont mes deux flics préférés ! s'exclama joyeusement Géraldine Hébert, en quittant son bureau pour s'avancer vers Corentin et Brichot. Mes deux lions superbes et généreux, comme dirait le père Hugo !

— N'en faites pas trop tout de même... grommela Aimé Brichot, avec un sourire cordial.

Depuis que Géraldine et lui avaient fait équipe dans une enquête particulièrement délicate, en l'absence de Corentin[11], l'espèce de jalousie qui s'était installée entre eux dès le début de leurs relations avait tendance à s'estomper.

— Moi, je ne trouve pas que tu exagères, plaisanta Boris avec un petit sourire en coin : je trouve que Mémé et moi sommes assez « léonins », en effet ! Et même « hugoliens », n'ayons pas peur d'être ambitieux...

— Ça y est : Monsieur le séducteur s'imagine déjà que c'est arrivé ! répliqua Géraldine avec un large sourire, ce qui fit apparaître, comme chaque fois, la petite fossette de sa joue droite. Calme-toi, Grand Chef, Calme-toi ! Sinon, tu vas décoiffer ta crinière de grand fauve ! Ça serait quand même dommage, vous ne trouvez pas, Mémé ?

Le fait que leurs rapports s'étaient nettement réchauffés n'avait pas conduit Aimé et Géraldine à passer du vousoiement au tutoiement. Alors que, dès le début, la jeune lieutenant avait dit « tu » à Boris, et réciproquement, simplement parce que le courant était passé tout de suite entre eux deux. Ce qui n'avait rien de surprenant de la part de Corentin, incorrigible amateur de jolies femmes.

Or, jolie, Géraldine Hébert l'était, et même un peu plus que ça.

Jeune femme de 26 ans, rousse, les cheveux courts, elle avait le teint laiteux, parsemé de quelques taches de rousseur discrètes sur les pommettes et les ailes du nez ; un nez qu'elle avait petit et légèrement retroussé. Avec cela, une bouche rouge et naturellement riieuse, ainsi que deux admirables yeux verts, qui pétillaient de malice derrière ses petites lunettes rondes à monture dorée très fine.

Le physique de Géraldine était à la hauteur de son visage : grande, de longues jambes fines, une croupe ronde et ferme, deux petits seins aigus et haut placés, qui se passaient parfaitement d'un quelconque soutien.

En plus de ça, c'était une jeune femme au caractère naturellement enjoué, facile à vivre, dotée d'un solide sens de l'humour et capable d'être drôle elle-même, à ses heures. Le tout joint à une intelligence acérée et une grande conscience professionnelle.

Bref, aux yeux de Boris, elle avait toutes les qualités de la femme idéale, telle qu'il la concevait, à un détail près : Géraldine Hébert, exactement comme lui-même d'ailleurs, préférait nettement les femmes aux hommes. Ce qui

n'empêchait pas les sentiments entre eux – des sentiments qui, à une ou deux reprises, étaient même devenus assez tendres pour que Boris puisse penser que Géraldine était peut-être moins exclusivement lesbienne qu'elle ne le prétendait et le croyait sans doute elle-même...

Ou plutôt moins exclusivement « féminophile », selon le néologisme que la jeune femme avait forgé pour elle-même, détestant le mot « lesbienne ».

Boris Corentin finit par s'arracher à sa rêverie vaguement érotique, et il sourit à Géraldine, qui l'observait d'un air un peu narquois, mais aussi avec une certaine tendresse.

— Je suis un peu surpris de te trouver là, Petit Bonhomme : tu n'étais pas en congés pour quinze jours ? Tu ne devais pas aller avec je ne sais qui en Franche-Comté ?

— J'y suis allée, répondit Géraldine, mais j'ai préféré abréger d'une semaine : on se gelait vraiment trop les couilles...

— Quelle élégance ! quelle poésie ! quelle délicatesse ! se plaignit Aimé Brichot, mais tout de même avec une petite lueur amusée derrière ses lunettes de myope léger.

— Si ça vous semble plus correct, plus féminin, que je dise qu'on se gelait la touffe, j'y vois pas d'inconvénient majeur ! le taquina gentiment Géraldine.

— De mieux en mieux... soupira Brichot, les yeux levés vers le plafond. Je préfère encore me taire, tiens !

— Et comment vont ton amoureux, Jonathan, et sa nouvelle colocatrice... comment elle s'appelle, déjà ?

— Jamila, répondit Géraldine, Jamila Lakhdar[12]. Écoute, ils ont l'air d'aller très bien. Ils partagent toujours le studio de Jonathan et j'ai l'impression que, sexuellement, ça marche assez fort entre eux ! La preuve : Jonathan parle déjà moins de son projet de m'épouser dès qu'il aura une situation stable et qu'il sera capable de « m'entretenir », comme il dit !

— En gros, la petite Jamila est devenue ton alliée objective pour écarter un soupirant aussi encombrant qu'il est jeune ! plaisanta Boris,

— Il y a de ça, admit Géraldine. Et vous, les garçons, vous êtes sur quoi, en ce moment ?

— On a un sérieux problème avec une tour Eiffel, imagine-toi, répondit très sérieusement Corentin, en prenant place derrière son bureau.

— C'est pas banal, fit Géraldine sans trop s'émouvoir. On peut en savoir un peu plus, ou bien si c'est un secret d'État ?

En deux mots, Boris lui résuma le début de l'affaire, concernant l'assassinat par balles de Renaud Le Cauchois, ainsi que l'intervention un peu mystérieuse de Ghislaine Delval, qui en était à l'origine.

— En somme, si je comprends bien, Grand Chef, résuma Géraldine avec un sourire pétillant, tu te retrouves non seulement avec *deux* rouquines aux

yeux verts, mais en plus avec *deux* Ghislaine ! Tu ne vas plus savoir où donner de la... enfin, bref. Et elle ressemble à quoi, au juste, cette fameuse tour Eiffel ?

— Au grand truc métallique qui se dresse à l'entrée du Champ-de-Mars, répondit spirituellement Aimé Brichot. Mais en beaucoup plus petit !

— Alors, là, Mémé, soupira Géraldine, si vous vous y mettez aussi, c'est vraiment *l'bout d'là marde*, comme disent les Québécois ! Non, sérieux...

Boris Corentin ouvrit le tiroir supérieur de son bureau, en sortit l'objet et le lui tendit :

— Tu vois, ce qui nous a semblé curieux, c'est que le mort se trimballait avec ça dans sa poche. Un truc qui semble avoir été fixé sur un support dont on l'aurait arraché, ou démonté. Ça ne ressemble pas à une tour Eiffel souvenir ordinaire, quoi...

Pendant que sa jeune coéquipière l'examinait attentivement, il se tourna vers Aimé Brichot :

— Je ne t'ai toujours pas dit ce que j'avais appris chez Marie-Odile Le Cauchois, hier soir...

— Non, je commençais d'ailleurs à me languir d'attente ! répondit Brichot, décidément en verve.

Boris commença par lui tracer un rapide portrait de la veuve, avant d'entrer dans le vif de son sujet :

— Il n'est pas impossible que j'aie trouvé l'origine des marques rouges que présentait le cadavre de Le Cauchois, et qui intriguaient notre bon ami Flutiaux, hier. Figure-toi que notre client, d'après sa veuve, avait une vraie passion pour les bottes. Une passion érotique, je veux dire. Et que, d'après elle, il aurait probablement eu recours aux services de prostituées pour assouvir ce fantasme.

— Je ne vois pas bien le rapport... fit Aimé Brichot, sans trop réfléchir.

— Voyons, Mémé ! Tu as du mou dans la corde à nœuds ou quoi ? Les petites marques en forme de demi-lune que Le Cauchois présentait sur le torse, le ventre, les cuisses et les fesses, elles pourraient très bien avoir été produites par *des talons de bottes* !

Géraldine Hébert poussa un petit cri aigu qui fit sursauter les deux hommes :

— Eh ! mais oui, évidemment ! Ça doit être ça !

— On peut savoir ce qui vous arrive ? s'étonna Aimé Brichot, en remettant ses lunettes sur son nez.

— Regardez-la mieux, votre tour Eiffel, répondit la jeune femme, l'objet à la main, en contournant son bureau pour se rapprocher des « garçons ». Je veux dire : regardez-la avec d'autres yeux...

— Vas-y, explique-nous un peu ça... l'encouragea Corentin, qui aimait

bien stimuler sa jeune coéquipière.

— D’abord, vous êtes partis du principe que notre tour avait été fixée *sur* un support, reprit Géraldine, qui, les pommettes écarlates, semblait tout excitée. Et si, au contraire, elle avait été fixée *sous* un support ?

— Admettons, consentit Aimé Brichot du bout des lèvres. Et ça change quoi ?

— Pour l’instant, rien, lui concéda Géraldine. Maintenant, observez-bien la pointe de notre tour Eiffel : qu’est-ce que vous voyez ?

— Qu’elle est abîmée, ou usée, répondit Corentin en jouant le jeu. Comme si on l’avait frottée longuement ou frappée avec quelque chose...

— Pas frappée *avec* quelque chose, Grand Chef : frappée *sur* quelque chose, nuance ! Maintenant, on relie les deux éléments : cette tour Eiffel était fixée *sous* un support et frappait *sur* quelque chose. Alors ?

— Bon sang ! tu as raison, Petit Bonhomme ! s’exclama alors Boris. Alors, là, chapeau pour l’éclair de génie !

Géraldine Hébert rosit de plaisir, tandis qu’Aimé Brichot se renfrognait.

— Je suis ravi de vous voir communier dans la même allégresse, bougonna-t-il, mais moi, je ne pige toujours rien à votre micmac !

— Mémé, lui répondit Boris, aussi excité que leur coéquipière, cette tour Eiffel, ce n’est ni un souvenir pour touriste ni un bibelot décoratif. C’est tout simplement...

— *Un talon de botte fantaisie* ! compléta Géraldine, voulant garder la primeur de sa découverte.

Sans attendre qu’Aimé Brichot soit revenu de sa surprise, Géraldine bondit sur son téléphone :

— J’ai une copine qui bosse à *Elle*, à la mode justement : je l’appelle, histoire de voir si ce genre de truc lui dit quelque chose... En espérant qu’elle ne soit pas en plein *shooting* aux Seychelles ou je ne sais où !

Elle chercha le numéro dans son agenda et le composa avec une certaine fébrilité.

— Allô ? C’est toi, Prune ? C’est Géraldine... Hein ?... Ben oui, *cette* Géraldine-là... Pourquoi, t’en connais beaucoup d’autres ?

— Prune ! glissa Aimé Brichot à l’oreille de Boris. Et pourquoi pas kiwi ou pamplemousse, tant qu’on y est ? Y a vraiment des parents, je te jure...

— Non, non, tout va bien, était en train de dire Géraldine à la fameuse Prune. Ah ben, non, par exemple : côté cul, c’est plutôt calme, en ce moment... De quoi ? Bof ! moi, tu sais, les *sex toys*, hein... ça ressemble un peu trop à des bites pour me faire vibrer, tous ces trucs ! Oui, je sais bien qu’ils vibrent tout seuls, mais même...

Elle s’aperçut que Corentin et Brichot commençaient à donner des signes

d'impatience et elle entra dans le vif du sujet, au sujet des bottes fantaisie. Cinq minutes plus tard, après un assez moment de silence, elle raccrochait, les yeux pétillants d'excitation et se tournait vers ses deux coéquipiers :

— Banco, les garçons ! Il y a effectivement un modèle de bottes dont les talons sont en forme de tour Eiffel ! Et vous savez quoi ? Il n'a été produit qu'à cinq exemplaires, cinq ! Ça se précise, non ? Prune m'a donné l'adresse de la boutique où ils sont exposés et vendus en exclusivité. Elle a dû rechercher dans sa doc, elle ne l'avait plus en tête : c'est pour ça que ça a été un peu longuet. Qu'est-ce que je fais ? J'appelle la boutique tout de suite, ou vous préférez vous en charger ?

— Mais non, vas-y, Petit Bonhomme, l'encouragea Boris. Après tout, sans ton éclair de génie, on serait encore en train d'errer dans les ténèbres...

— Charrie pas, Grand Chef, charrie pas !

Géraldine Hébert composa le numéro de la boutique en question, située sous les arcades de la rue de Rivoli, entre la Concorde et le Palais-Royal.

Mais, là, elle tomba sur un bec. Ou, plus exactement, sur une serveuse butée qui, en l'absence de sa patronne, refusa de dire quoi que ce soit par téléphone.

— Quelle pétasse ! fulmina Géraldine, en reposant rageusement le combiné sur son support. Encore une qui doit se servir plus souvent de sa bouche que ses neurones, dans ses rapports avec les mecs !

— Et c'est reparti pour une grande leçon d'élégance... soupira Aimé Brichot.

— Et de féminisme bien compris ! ajouta malicieusement Boris Corentin.

— Bon, alors, qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit la jeune femme, l'air toujours aussi furieux du « râteau » qu'elle venait de se prendre.

— On y va, à ta boutique, décida Boris Corentin, en quittant son fauteuil. Avec un peu de chance, la patronne sera revenue et il faudra bien qu'elle se montre un peu plus coopérative que sa « pétasse » de vendeuse !

— Allez-y sans moi, on n'a pas besoin d'être trois, proposa Aimé Brichot. Moi, je vais tâcher de joindre ce bon docteur Flutiaux, pour qu'il me dise si le coup des marques de talons lui semble plausible.

— OK, Mémé, on se retrouve ici dans une petite heure. Ou, sinon, on se téléphone...

— Et on se fait une bouffe ! ajouta Géraldine, avant de disparaître sur les talons de Corentin.

*

* *

À peine entrés dans la petite boutique, sous les arcades, Boris et Géraldine échangèrent un regard entendu, en s'efforçant de ne pas se mettre à rire.

— Alors, qu'est-ce que je t'avais dit, Grand Chef ? murmura Géraldine.

La vendeuse, occupée à se limer les ongles derrière son minuscule comptoir, avait en effet la panoplie complète de la pétasse d'anthologie. Ça allait de la mèche décolorée retombant devant son œil aux piercings dans le nez et la langue, en passant par le maquillage à la truelle, le jean ras-la-touffe, le regard faussement blasé, la moue dégoûtée-de-tout et le mâchouillage de chewing-gum.

— Bonjour, Mademoiselle, nous souhaiterions, si la chose est possible, nous entretenir avec la personne responsable de cet établissement, s'enquit Boris Corentin, avec une politesse volontairement exagérée.

— C'est la patronne que vous voulez ? fit la blonde d'une voix traînante, sans même lever les yeux vers eux. L'est pas là...

— Dans ce cas, auriez-vous l'amabilité de nous dire quand nous pouvons espérer la rencontrer ? reprit Boris, en continuant son petit jeu.

— Sais pas... M'a rien dit... D'vrait pas tarder... C'est pour quoi, d'abord ? Parce que, v'savez, on est quand même un peu occupé, ici, et si c'est pour...

Depuis une poignée de secondes, Boris sentait que Géraldine était au bord de l'explosion. Fort heureusement, le discours « pétassier » fut interrompu par la petite sonnette de la porte de la boutique. Entra une femme d'une cinquantaine d'années, à l'élégance un peu voyante, et nantie d'une paire de seins comme des obus, qui paraissaient aussi naturels que la figure de Michael Jackson.

À la manière décidée dont elle franchit l'espace pour se diriger droit vers le petit comptoir, et aussi à la rapidité avec laquelle la blonde avait remis sa lime à ongles, les deux policiers comprirent qu'ils se trouvaient face à la personne qu'ils venaient voir.

Sans s'être consultés, Boris et Géraldine brandirent leurs plaques de policiers avec un ensemble parfait...

Un quart d'heure plus tard, ils ressortaient de la boutique, munis de renseignements intéressants : les cinq paires de bottes-tour Eiffel avaient été vendues. La patronne (qui n'était en fait que gérante) s'était bien fait tirer un peu l'oreille pour dévoiler l'identité de ses clientes, mais Boris Corentin avait su se montrer à la fois charmeur et persuasif...

Quatre de ces femmes avaient payé leur achat au moyen d'une carte de crédit, on possédait donc leur identité, le nom de leur banque, et il ne serait pas trop difficile de trouver leur adresse pour aller leur faire une petite visite.

Mais, la cinquième, elle, avait réglé sa paire de bottes en numéraire, ne

laissant donc aucune trace derrière elle. La gérante croyait juste se souvenir qu'il s'agissait d'une femme jeune, « plutôt belle » et blonde. Mais, même ça, elle n'en était pas totalement sûre.

— C'est sur celle-là qu'on doit se concentrer, décréta Boris Corentin, cependant qu'ils redescendaient à pied en direction de la place du Châtelet.

— Pourquoi ça ? demanda Géraldine, un peu étourdimement.

— Fais marcher ta cervelle, Petit Bonhomme ! répondit Boris, faussement sévère. Dans quel genre d'activité féminine dispose-t-on essentiellement d'argent liquide ?

— La prostitution, fit aussitôt Géraldine. T'as raison, je suis conne ! Cela étant, on pourrait peut-être commencer par débayer le terrain en allant « interviewer » les quatre autres acquéreuses, non ?

— Tu as raison, approuva Corentin. D'autant plus, d'ailleurs, qu'on n'a pas la moindre idée de la manière dont on va s'y prendre pour trouver la cinquième !

— On commence tout de suite ? proposa Géraldine Hébert, tout excitée.

— *Yes, Madam !* J'appelle Mémé pour le mettre au courant et lui demander de plancher sur la première de la liste. Nous, on va tâcher de se débrouiller avec les trois autres.

— Et puis, on aura peut-être une bonne surprise, fit remarquer Géraldine, en remontant ses petites lunettes rondes sur son nez joliment retroussé. Après tout, les putes *aussi* ont droit à des cartes de crédit !

CHAPITRE VII



Le talon de la botte se posa doucement à la base du membre viril, tendu et gonflé au maximum. Botte en cuir rouge verni, agrémentée d'un étonnant talon de bois clouté, présentant des deux côtés et sur le derrière d'étonnantes et superbes sculptures d'efflorescences végétales.

— Non, maîtresse, par pitié ! Vous allez me faire mal ! J'ai peur...

Sans se soucier des protestations geignardes de son patient – le plus jeune de tout son « cheptel » : à peine 25 ans –, Élisabeth appuya un peu plus fort sur la verge dure comme du bois et de fort belle taille.

Aussitôt, son client se mit à se plaindre, mais une plainte qui, cette fois, trahissait plus le plaisir que la crainte ou la douleur. Élisabeth, debout au-dessus de lui, lui tournait le dos. Comme elle ne portait qu'une paire de bas noirs et un porte-jarretelle de même couleur, le jeune homme, qui se faisait appeler Benjamin, avait une vue imprenable, en levant les yeux, sur sa croupe ronde et ferme, profondément fendue.

Par jeu, pour tester sa résistance et son degré d'excitation, Élisabeth imprima un mouvement de rotation à son pied, dans un sens puis dans l'autre, de façon à ce que la semelle de bois sculptée écrase vraiment la virilité sur laquelle elle pesait de plus en plus fort.

Ce surcroît de souffrance ne fit qu'accentuer les gémissements de plaisir

de Benjamin : c'était un signe, il était à point pour l'estocade finale.

Comme la plupart de ses patients, Benjamin était un homme à manies. Ou, plus exactement, il tenait à ce que le rituel présidant à sa jouissance soit toujours scrupuleusement respecté. Pas question de se permettre la moindre fantaisie, la plus petite innovation, sous peine de lui faire perdre ses moyens – ce qui n'aurait pas du tout fait les affaires d'Élisabeth, obligée dans ce cas de tout reprendre à zéro.

Elles les aimait plutôt bien, ses patients, mais de là à leur consacrer le double de temps pour le même prix... Elle n'était pas Mère Teresa, tout de même !

Élisabeth cessa brusquement de malaxer le membre viril sous sa semelle, déclenchant un petit soupir de frustration chez Benjamin. Mais, aussitôt, elle se laissa tomber sur le tapis de laine, les genoux de chaque côté de son torse, ce qui amena ses deux bottes à hauteur de sa figure.

Avec un gémissement de bonheur, Benjamin se précipita sur elles et, caressant la gauche d'une main, il se mit à lécher amoureuxment le cuir souple de la droite.

Sans le moindre regard pour l'intimité ouverte de sa partenaire, qui ondulait lentement des hanches à quelques centimètres seulement de son visage.

Parce qu'elle le trouvait plutôt mignon, Élisabeth n'aurait rien eu contre le fait que Benjamin s'occupe un peu plus activement d'elle. Ou, disons, de manière un peu plus orthodoxe. Qu'il délaisse un moment ses bottes pour venir lécher autre chose...

Mais ça ne s'était encore jamais produit, depuis près d'un an qu'il venait chez elle une fois par semaine.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Élisabeth se pencha en avant ; jusqu'à ce que ses lèvres entrent en contact avec l'extrémité du sexe mâle qui se dressait fièrement devant elle. Tout en saisissant à pleine main les bourses volumineuses nichées entre les cuisses musclées de son patient, elle engloutit sa verge tendue entre ses lèvres.

Benjamin poussa une sorte de soupir de gratitude, sans cesser de lécher alternativement une botte puis l'autre. Et en balbutiant des mots sans suite et largement incompréhensibles.

Élisabeth sentit la virilité gonflée qui se mettait à palpiter dans sa bouche et elle comprit que le dénouement se profilait à l'horizon. Et même un peu plus près que ça.

Afin d'accélérer encore les choses, elle enroula sa langue autour du membre qui encombrait sa bouche, lui faisant une sorte de fourreau vivant, chaud, humide et agile.

L'effet ne tarda pas à se produire.

Le corps de Benjamin s'arquait tout entier, tandis qu'il se déversait à longs jets brûlants entre les lèvres de sa partenaire. Qui prit bien soin d'avaler la semence masculine jusqu'à la dernière goutte : Benjamin y tenait absolument, et le client est toujours roi.

Même si, en l'occurrence, cette pratique ne faisait pas partie de ce qu'Élisabeth préférait...

Benjamin, bon point pour lui, faisait partie des patients qui n'aimaient pas s'attarder sur place, une fois leur plaisir consommé. Au contraire, il avait plutôt tendance à se rhabiller à toute vitesse, en silence, et à filer sans demander son reste, comme s'il avait honte de ce qu'il venait de faire – ce qui, après tout, était peut-être le cas.

Élisabeth trouvait qu'il n'y avait aucune honte à avoir, quand on satisfaisait ses petites manies sans faire de tort à personne, mais comme ce genre de départ rapide faisait plutôt son affaire, elle s'abstenait de dire quoi que ce soit.

Cette fois encore, Benjamin se rhabilla en évitant de la regarder et fila après un rapide et à peine audible « à la prochaine », qu'Élisabeth avec toute son éducation « aristo » trouva un peu cavalier.

Une fois seule, elle se dirigea vers la salle de bain, pour se plonger avec délices dans l'eau bien chaude et excessivement moussante. C'était son péché mignon, la mousse : elle avait l'impression, seule dans cette immense baignoire, d'être une star de Hollywood dans les années cinquante...

Une fois allongée dans son bain, la nuque confortablement appuyée sur le petit coussin de plastique rose, elle ferma les yeux et poussa un profond soupir de bien-être.

Presque aussitôt, sur l'écran noir de ses paupières closes, ce fut le visage adoré de Khadija Joliette qui apparut. Non seulement son visage, mais également son corps magnifique, entièrement nu.

Et affublé du phallus postiche dont la Libanaise s'était servie, la veille, pour la pénétrer sauvagement et délicieusement, par toutes les ouvertures de son corps pantelant.

Rien que de repenser à ce que sa maîtresse lui avait fait subir, en la traitant de « petite putain lubrique », entre autres gracieusetés, Élisabeth sentit une brusque chaleur moite irradier dans le bas de son ventre.

Glissant sa main droite sous la mousse irisée, elle la laissa filer le long de son ventre et alla l'enfouir entre ses cuisses largement ouvertes. Son index trouva immédiatement le petit bouton dur et gonflé, niché tout en haut de la corolle. Ce contact lui envoya une sorte de décharge électrique délicieuse dans tout le corps et, pour intensifier encore cette sensation affolante, elle plongea résolument ses autres doigts dans le puits mielleux et tiède qui n'en finissait pas de s'ouvrir, de s'épanouir sous la poussée du désir.

L'image de Khadija, nue, splendide, hautaine, mi-femme, mi-homme avec

sa virilité factice, cette image n'avait pas quitté son esprit. Au contraire : elle y prenait maintenant toute la place. Elle y régnait en souveraine.

Les doigts fébriles d'Élisabeth accélérèrent leur rythme, imprimant un mouvement de houle à tout son corps survolté et frémissant.

Après l'avoir délicieusement violée, par-devant, par-derrrière, puis à nouveau par-devant, lui procurant un nombre d'orgasmes dont Élisabeth n'avait pas tenu le compte, Khadija avait exigé de sa servante qu'elle la lèche entre les fesses, longuement, profondément. Ce dont Élisabeth s'était acquittée avec empressement et avidité.

En même temps que sa langue fouillait Khadija au plus intime d'elle-même, Élisabeth avait pincé, griffé, maltraité son clitoris, parce qu'elle savait que c'était comme ça qu'elle aimait être caressée, que ces traitements brutaux étaient la condition de sa jouissance. Laquelle n'avait pas manqué de se produire, pour le plus grand bonheur d'Élisabeth.

Le simple fait de repenser aux halètements de plaisir de Khadija déclencha l'orgasme de cette dernière. Son corps rua si fort, sous l'action de ses doigts fichés dans son intimité ruisselante, qu'elle envoya de l'eau mousseuse un peu partout sur le marbre de la pièce...

Une vingtaine de minutes plus tard, apaisée, propre comme un sou neuf, séchée, enveloppée dans un peignoir rose, Élisabeth quittait la salle de bain. Par habitude plus que par réel désir, presque par réflexe, elle se dirigea droit vers sa pièce préférée : le salon aux bottes.

Elle y passait beaucoup de temps. Elle ne s'y ennuyait jamais, inspectant tous les modèles en sa possession, les caressant du regard et du bout des doigts, les prenant, les palpant, les tournant et les retournant entre ses mains, respirant à pleines narines les odeurs affolantes des différents cuirs dont elles étaient faites...

Élisabeth passa devant « l'armoire aux merveilles », comme il lui arrivait de l'appeler, sans l'intention de s'y arrêter. Mais son regard fut comme happé par l'une des paires qui s'y trouvait, des bottes magnifiques, pas très hautes, en agneau retourné.

Le visage calme et détendu de la jeune femme s'assombrit brusquement et ses lèvres sublimes se tordirent en une sorte de rictus de fureur.

À cause de la mutilation, de l'horrible blessure, du sacrilège même, qu'« on » avait osé infliger à ce modèle, magnifique entre tous.

Car les bottes en question avaient été privées de leurs deux talons, sauvagement arrachés par une main odieusement barbare.

Des talons qui représentaient deux petites tours Eiffel métalliques, pointe en bas.

— Je suis sûre que c'est lui, murmura sombrement Élisabeth du Plieux

pour elle-même. Le salaud ! Ça ne peut pas être quelqu'un d'autre...

Depuis trois jours qu'elle y repensait, à chaque fois qu'elle passait devant l'armoire aux merveilles, Élisabeth s'était forgé une certitude.

Il n'y avait qu'une seule personne pour être restée seule un moment dans le salon aux bottes. Donc, c'était forcément elle qui avait commis ce répugnant forfait.

Cette personne, c'était l'un de ses patients, et l'un de ceux, ironie du sort, en qui elle avait le plus confiance.

Renaud Le Cauchois.

Élisabeth se l'était juré : la prochaine fois qu'il téléphonerait pour passer la voir, elle le laisserait venir comme si de rien n'était. Puis, elle le conduirait devant l'armoire aux merveilles, pour le mettre face à son acte méprisable. Et, ensuite, elle le virerait comme un malpropre, en lui signifiant qu'elle ne voulait plus jamais le revoir.

Et tant pis pour le manque à gagner.

Élisabeth allait refermer les deux battants de chêne, lorsque, soudain, une pensée lui traversa l'esprit.

Et si Renaud Le Cauchois allait justement ne plus revenir *de son propre chef* ? Après tout, il était fort possible qu'il se doute être le principal suspect. Par conséquent, il pouvait très bien ne pas vouloir prendre le risque d'une nouvelle confrontation avec elle. Si ça se trouvait, la dernière fois, il avait peut-être déjà décidé de ne plus revenir.

Et c'est pour ça qu'il aurait eu le sinistre courage de lui voler les tours Eiffel : pour se venger de ce qu'Élisabeth n'avait jamais accepté – plus par jeu qu'autre chose, d'ailleurs – de les chausser pour lui.

Un petit sourire froid étira les lèvres pulpeuses d'Élisabeth : dans ce cas, si c'est ce que ce salaud avait imaginé comme scénario, il allait avoir une sacrée surprise.

Parce qu'il y avait un petit détail qu'il ignorait. Un petit détail qui changeait tout.

Deux mois plus tôt, environ, un jour que, après une petite « séance », Renaud Le Cauchois avait manifesté le désir de prendre une douche, Élisabeth avait avisé son téléphone portable, dépassant de la poche intérieure de sa veste, sur le dossier d'un fauteuil.

Alors, comme ça, plus par espièglerie qu'autre chose, elle avait saisi le petit appareil et en avait relevé le numéro d'appel. Numéro qu'elle avait conservé...

Mais conservé où ?

Il fallut un bon quart d'heure à la jeune femme pour remettre finalement la main sur le *Post it*, collé au fond du tiroir de sa table de chevet, où elle avait rapidement noté les dix chiffres en question.

Aussitôt, elle empoigna résolument le combiné de son poste fixe et composa le numéro de Renaud Le Cauchois. Il allait comprendre sa douleur, cet enfoiré !

On décrocha dès la deuxième sonnerie.

Élisabeth fut un peu décontenancée de tomber sur une voix masculine légèrement différente, un peu plus grave, que celle à laquelle elle s'attendait. Elle se dit que c'était peut-être la ligne qui produisait cet effet.

— Renaud ? C'est vous ?

Il y eut comme une hésitation, à l'autre bout, puis la voix répondit :

— Euh... oui, bien sûr... C'est moi, oui... Qui vous êtes, s'il vous plaît ?

Aussitôt, Élisabeth fut sur ces gardes : la personne qu'elle avait en ligne *n'était pas* Renaud Le Cauchois.

Elle pouvait à la rigueur se tromper sur la voix, mais certainement pas sur la manière de s'exprimer de son patient, qu'elle connaissait trop bien pour ça.

Jamais Renaud Le Cauchois, avec la classe et le raffinement naturel qui étaient les siens, n'aurait demandé : « *Qui vous êtes, s'il vous plaît ?* ».

Lui, il aurait plutôt dit quelque chose comme : « *Qui êtes-vous, je vous prie ?* ». Voire : « *À qui ai-je l'honneur, je vous prie ?* ».

Dans un premier temps, elle crut qu'il s'agissait peut-être de l'un ou l'autre de ses collaborateurs, ou bien un ami, assez intime avec lui pour répondre à sa place sur son portable. Du coup, elle insista :

— J'aurais aimé parler à Monsieur Le Cauchois, je vous prie. Est-ce qu'il est là ?

— Oui, oui, pas de problème, je vais vous le passer, assura la voix masculine. Il est simplement sorti un instant. Si vous voulez bien patienter...

À ce moment-là, l'évidence sauta aux yeux d'Élisabeth du Plieux. Brutale, l'évidence.

Ce type, là, au bout du fil, prétendait que Le Cauchois venait de sortir et lui assurait qu'il allait revenir. Or, trois secondes plus tôt, il avait affirmé qu'il était *lui-même* Renaud ! Pour Élisabeth, ça ne pouvait signifier qu'une seule chose. Une chose assez peu rassurante.

Ça voulait dire que l'homme qu'elle avait en ligne était un flic ! Et qu'il essayait de la faire patienter le plus possible, afin que ses collègues puissent localiser l'appel !

Élisabeth raccrocha précipitamment, le cœur battant la chamade et le feu aux tempes.

Pourquoi ?

Oui, si toutefois son raisonnement était correct, pourquoi le téléphone de Renaud Le Cauchois se trouvait-il entre les mains de la police ? Qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir fait ? Est-ce que ça risquait d'avoir un rapport

quelconque avec elle, avec leurs petites « séances » ?

Élisabeth du Plieux eut beau se triturer la cervelle, elle ne trouva aucune réponse à ces questions. Mais le pressentiment ne la quittait plus que, si jamais elle les trouvait, ces réponses, elle pouvait très bien les trouver assez peu à son goût.

Pour ne pas dire franchement désagréables.

CHAPITRE VIII



La poignée de la porte s'abaissa lentement, et Géraldine Hébert retint son souffle.

En se demandant quel genre de spectacle allait apparaître à ses yeux, lorsque le battant s'ouvrirait.

Elle ne fut pas déçue du voyage.

Elle se trouvait depuis un peu plus d'une demi-heure dans un immense appartement dont les fenêtres principales donnaient sur le Champ-de-Mars et... la tour Eiffel : décidément, on n'en sortait pas.

L'appartement en question – six cent cinquante mètres carrés, lui avait-on suavement précisé à son arrivée sur les lieux – était la propriété de Blandine d'Entlebuch, une Suissesse d'une quarantaine d'années, qui y vivait seule, « à condition de ne pas compter les domestiques, naturellement », avait-elle ajouté, et qui était l'une des quatre clientes à avoir acheté une paire de bottes à talons tour Eiffel, qu'elle avait réglée par carte American Express.

« Plutôt belle femme, avait d'emblée estimé Géraldine, lorsque la soubrette l'avait introduite dans l'immense salon entièrement blanc, où trônait la maîtresse des lieux. Le corps un peu trop lourd pour mon goût, beauté trop classique, mais pas mal tout de même... »

Seulement, très vite, à constater le regard dévorant et dégoulinant de convoitise dont Blandine d'Entlebuch l'avait enveloppée d'entrée de jeu, à la manière fiévreuse dont elle avait emprisonné sa main tendue entre les siennes, Géraldine Hébert avait tout de suite compris à quelle race de femmes elle appartenait.

À la même que la sienne, celle des *féminophiles*.

À priori, évidemment, elle aurait eu mauvaise grâce à avoir quelque chose là contre. Sauf que, dans ce cas particulier, elle était tombée sur une vraie prédatrice. Une dévoreuse de jeunes filles. Pour ne pas dire une femelle en manque de tendresse et d'amour.

Et quand la Suisse se met à être en manque, hein...

Bref, Géraldine avait passé les dix ou quinze premières minutes à essayer d'échapper aux manœuvres d'encerclement charnel auxquelles Blandine d'Entlebuch se livrait sans la moindre pudeur sur sa personne. Et sans se soucier le moins du monde de la soubrette qui entraînait et sortait du salon, en feignant de ne pas remarquer les manières de truie en rut de sa patronne. Ce qui accroissait encore la gêne de Géraldine, pourtant assez peu pudique d'ordinaire.

Enfin, avec bien du mal, et en usant de toute son autorité de policier, elle avait réussi à aiguiller Blandine sur la question qui l'intéressait au premier chef : les bottes à talons tour Eiffel qu'elle avait achetées deux mois plus tôt.

— Vous voulez juste les voir, c'est bien ça ? s'était étonnée la Suissesse qui, à force de défaire un bouton, puis un autre, de son chemisier de soie grège, était à présent dépoitraillée jusqu'au milieu du ventre et avait la moitié des seins à l'air. Pas de problème : je vais vous les chercher...

Un petit sourire égrillard était alors venu éclairer ses traits réguliers mais un peu empâtés.

— Ou plutôt, non, je vais faire beaucoup mieux que ça pour vous, ma petite chérie. Attendez-moi une seconde...

Et elle avait quitté le salon, sur un dernier regard de braise en direction de Géraldine. Qui, seule au milieu de l'immense salon, n'en finissait pas de se féliciter d'avoir préféré le jean à la jupe fendue, le matin même, au moment de s'habiller.

Donc, la porte s'ouvrit lentement et Géraldine Hébert en resta bouche bée.

Blandine d'Entlebuch se tenait dans l'embrasure, chaussée des bottes en question, et en ayant quitté tous ses vêtements, à l'exception de sa culotte de satin saumon et de son soutien-gorge de même couleur. Ces deux pièces de lingerie fine ayant d'ailleurs bien du mal à contenir les masses de chairs pour lesquelles elles avaient été conçues.

— C'est comme ça qu'elle prennent tout leur sens... murmura la Suissesse en fonçant droit sur le canapé où était assise Géraldine, en

accéléra outrageusement le balancement de ses hanches larges, sans se soucier le moins du monde de la présence de sa soubrette.

Celle-ci, une petite brune un peu boulotte, tout en faisant mine de vaquer à ses occupations, lorgnait la scène d'un œil vaguement intéressé. L'espace d'un instant, Géraldine se demanda si, quand sa patronne était en manque, elle ne lui rendait pas le service de...

La seconde d'après, elle ne réfléchissait plus à rien : Blandine venait de se laisser tomber sur le canapé et l'étreignait furieusement entre ses bras, cherchant à plaquer sa bouche sur la sienne, tandis que ses mains portaient fébrilement à la découverte du corps de Géraldine.

Celle-ci décida que ça suffisait comme ça, qu'elle avait passé l'âge de se faire violer par une grande bourgeoise, aussi Suissesse fût-elle.

Résistant à l'envie de lui coller une paire de gifles, elle réussit à se dégager des multiples bras de cette pieuvre alémanique et bondit hors du canapé.

— Mon amour ! mon amour ! mais qu'est-ce qui t'arrive ? bafouilla Blandine, complètement partie dans son délire maniac-érotique. Reviens ! Nous allons être si heureuses ! Viens me faire jouir, folie de mes jours ! amour de ma vie ! espérance d'éternité !

« Une folle, songea Géraldine. Pas d'autre mot... »

— Je suis désolée, Madame, mais je ne broute jamais pendant le service... articula-t-elle, d'une voix parfaitement calme. Une autre fois, peut-être, qui sait ?

Pour faire bonne mesure, et parce qu'elle commençait à trouver la situation assez comique, Géraldine se tourna vers la soubrette, qui assistait à tout ce cirque avec une placidité digne d'éloges :

— Mademoiselle, dès que je serai partie, vous voudrez bien avoir l'obligeance de « finir » Madame, sinon elle risquerait la surchauffe !

Et elle quitta le salon à grandes enjambées, sans se retourner. Ce n'est qu'une fois sur le trottoir qu'elle éclata de rire toute seule, à la grande surprise de la vieille dame qui passait, tirée par son chien en laisse.

À pied, parce qu'il avait cessé de pleuvoir, elle reprit le chemin du quai des Orfèvres. En se disant qu'après tout elle avait tout de même mené sa mission à bien : les bottes de Blandine d'Entlebuch avaient leurs talons bien en place, elle était donc hors de cause.

Une de moins sur la liste...

Une vingtaine de minutes plus tard, Géraldine Hébert pénétrait dans le bureau des Affaires recommandées. Elle y retrouva Aimé Briclot, installé derrière son ordinateur, et Boris Corentin en train d'ôter son blouson, ce qui indiquait qu'il l'avait précédée de très peu.

Il était un peu plus de six heures du soir et le jour déclinait sérieusement. Encore une semaine et, à cause du retour à l'heure d'hiver, il ferait complètement nuit.

— Vous ne devinerez jamais ce qui vient de m'arriver, les garçons ! s'exclama-t-elle, un grand sourire aux lèvres et les yeux pétillants. J'ai manqué me faire violer !

— Par un homme ?! s'exclamèrent Corentin et Brichot avec un ensemble parfait.

Géraldine haussa les épaules :

— Ben non, quand même pas, il ne faut pas toujours tout dramatiser ! Par une femme, figurez-vous ! Et une Suissesse, en plus ! Pas si mal, d'ailleurs...

— Ce qui m'étonne, c'est que tu lui aies résisté, Petit Bonhomme ! fit Boris, avec un petit sourire en coin. Ardente comme je te connais...

— Charrie pas, Grand Chef ! Je te rappelle pour la millième fois au moins que féminophile n'est pas nécessairement synonyme de nympho ! Cela dit, si elle avait été un peu moins folle, et si sa soubrette n'avait pas passé son temps à mater, je me serais peut-être laissé tenter...

— Je me disais aussi... soupira Corentin. Et côté « bottes », ça a donné quoi ?

— Rien de rien : les siennes sont intactes, répondit Géraldine en reprenant son sérieux. Et de votre côté ?

— Pareil avec ma cliente, fit Aimé Brichot.

— Idem pour les deux que je m'étais réservées, ajouta Corentin. Cela étant, avec la seconde, je ne suis pas passé très loin du viol non plus, je dois dire.

Géraldine eut un large sourire, qui fit réapparaître la petite fossette de sa joue droite :

— Et tu as fais comment, toi, pour y couper ?

— Mais c'est tout simple, répondit Boris d'un ton innocent : j'ai juste pris les devants !

Aimé Brichot se composa une mine renfrognée et s'exclama d'un ton faussement scandalisé :

— Si je comprends bien, je suis le seul, dans cette équipe, à la pudeur de qui personne ne songe à attenter ! Le harcèlement sexuel, c'est jamais pour ma pomme !

— Pauvre Mémé ! C'est trop injuste ! fit Géraldine, en contrefaisant le ton pleurnichard du personnage de dessins animés, Calimero.

— Il n'empêche que, du coup, il ne nous reste plus que la cinquième paire de bottes à nous mettre sous la dent, si je puis dire, observa plus sérieusement Boris Corentin. Celle de la cliente qui a payé en liquide.

— Et que, a priori, nous n'avons aucun moyen de retrouver, grimaça Aimé Brichot. C'est gai...

Géraldine regarda tour à tour ses deux coéquipiers, avant de lancer :

— Dites voir, les garçons : ça vous dirait de venir vous faire un petit fricot à la maison, ce soir ?

— Pourquoi, t'as des restes à finir ? demanda gentiment Boris Corentin, avec un petit sourire.

— Tu ne crois pas si bien dire, Grand Chef : c'est exactement ça ! Hier, j'avais un vieux copain de fac à dîner et Jonathan, qui est de plus en plus dingue de cuisine, s'est mis en tête de nous mitonner une daube d'agneau à l'orientale.

— Et alors ? Elle était si ratée que ça ? s'enquit poliment Aimé Brichot.

— Elle était vertigineusement sublime, affirma sobrement Géraldine. Seulement, cet idiot en avait fait pour douze. Et comme il paraît, d'après le chef lui-même, que c'est encore meilleur réchauffé...

— Encore meilleur que vertigineusement sublime, ça va chercher quoi, comme vocabulaire ? demanda Corentin, avec un peu d'ironie.

— C'est hors de ma portée lexicale, balaya Géraldine avec insouciance. Bon, alors, vous en dites quoi ?

— Pas possible pour moi, soupira Aimé Brichot : Jeannette a invité un couple de ses amis, mais ma présence est tout de même requise. Et je ne veux pas provoquer d'incident diplomatique avec la puissance cohabitante...

— Vous avez raison, Mémé : les femmes peuvent être si salopes, parfois ! Et toi, Grand Chef ? Tu viendrais pas m'aider à liquider cette putain de daube, des fois ?

— Pourquoi pas ? répondit Boris. Ça sera toujours meilleur que le surgelé qui m'attend chez moi ! Seulement, j'ai un truc à faire avant et je ne pourrai guère être chez toi avant deux petites heures...

— Pas de souci ! fit joyeusement Géraldine, en battant des mains comme une gamine. Je pars en éclaireur et je nous colle deux ou trois boutanches au frais, histoire qu'on ait de quoi voir venir, question pochtronnerie !

— Le raffinement et la distinction de cette jeune femme me surprendront toujours, bougonna Aimé Brichot, lorsque Géraldine eut quitté le bureau.

Mais, disant cela, il y avait comme une petite flamme de tendresse dans son regard...

*

* *

Boris Corentin arriva sur le palier de Géraldine Hébert à huit heures et demie précises. Son appartement était situé dans un immeuble « ancien » (manière polie de dire vétuste...), rue de Charonne, à l'angle de la rue Trousseau, pas très loin de la Bastille. Au travers de la mince porte de bois, il perçut des voix et un bref éclat de rire, preuve que Géraldine n'était pas seule chez elle. Il frappa.

— Entre, Grand Chef, c'est pas fermé ! cria Géraldine depuis le salon.

Boris s'exécuta. Il découvrit d'abord, à gauche, dans la petite cuisine, la silhouette mince et le visage juvénile de Jonathan Kepler, le « fiancé » de Géraldine, occupé à surveiller ses gamelles avec un sérieux robuchonesque, le front barré de son habituelle mèche blonde.

— Salut, M'sieur Boris ! dit-il avec un grand-sourire. Ça marche, les affaires de keufs ?

— On a connu pire, admit Boris avec un demi sourire. Et toi ? Ton boulot de vendeur d'agence photos ?

— C'est juste en attendant, fit dédaigneusement Jonathan. Dès que je peux, je m'inscris à une école de cuisine. Et alors, là, ils vont voir qui je suis : enfoncés les Loiseau, les Passard, les Veyrat, Senderens et autres Ducasse !

Il redevint sérieux :

— Bon, je m'excuse de pas vous faire la causette plus longtemps, mais faut que je m'occupe de la sauce mousseline, pour les pointes d'asperges...

Boris Corentin passa dans la pièce principale, qui servait de salon et de salle à manger. De « pièce à vivre », comme on disait maintenant. Il y découvrit deux jeunes femmes en grande conversation sur le canapé. La première, un verre de sancerre blanc à la main, n'était autre que Géraldine Hébert, la « puissance invitante ».

L'autre était une gamine de 16 ans, au corps mince et à la beauté fortement métissée. Ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'elle était tunisienne par son père, mi-guadeloupéenne par sa mère.

De fait, son visage avait plus ou moins les caractéristiques morphologiques de celui d'une Noire, mais sa peau était nettement plus pâle, et elle avait en outre d'étonnants yeux d'un vert très clair.

Elle s'appelait Jamila Lakhdar mais, lorsque Aimé Brichot et Géraldine avaient été amenés à la rencontrer, pour les besoins d'une enquête[13], l'adolescente se prostituait dans un squat du 19^e arrondissement, sous le sobriquet, douteux mais explicite, de Pipette...

Rendue par la police à son tuteur légal, un oncle qui n'en avait rien à faire, elle s'était aussitôt tirée de chez lui pour revenir vers la seule personne qui s'était montrée gentille et compréhensive avec elle : Géraldine Hébert. Et, du coup, Jonathan Kepler, qui venait lui-même de s'installer dans le quartier, pour être plus près de sa « future épouse », avait pris la gamine sous sa

protection et l'avait installée dans sa « piaule merdique », *dixit* lui-même. Un arrangement qui semblait, jusqu'à présent, satisfaire toutes les parties en présence.

— Bonsoir Jamila ! claironna Boris, en s'avançant au milieu de la pièce. J'ai l'impression qu'à part ce bon Jonathan, tout le monde se fiche que je sois là !

Le visage de l'adolescente se fendit d'un lumineux sourire et, plus nature que jamais, elle jaillit du canapé pour venir se pendre au cou de Boris et plaquer sa bouche sur la sienne, sans façon, en copains...

— Eh ! doucement ! plaisanta Boris, en l'écartant doucement de lui : je ne tiens pas à être inculpé de détournement de mineure, moi !

— C'est sûr que pour un as de la Brigade mondaine, ça ferait désordre, nota Géraldine en souriant.

— Remarquez que j'ai quand même 16 ans et qu'au-dessus de 15, c'est beaucoup moins grave, il paraît... fit observer très sérieusement Jamila, avant d'ajouter, la mine presque grave : et puis, de toute façon, je suis une femme sérieuse, maintenant, et il n'est pas question que je trompe Jonathan.

— Surtout avec un vieux ! compléta Géraldine. Bon, Grand Chef, je te sers un godet ?

— Va pour un godet ! Il y en a tant que ça, de la daube, pour qu'on se retrouve à quatre ?

— Non, non, c'est pas ça : Jonathan a tenu à venir superviser le dîner lui-même et Jamila, aussi pot-de-colle que n'importe quelle fille amoureuse, est bien évidemment venue avec lui ! Mais dès que tout est prêt, on vire ces deux merdeux et on dîne entre hommes !

— Ça fait vraiment du bien de se sentir aimée et appréciée... soupira comiquement Jamila, en posant gentiment sa tête contre l'épaule de Géraldine.

*

* *

— Tu n'avais pas exagéré, Petit Bonhomme : cette daube était vertigineusement sublime ! fit Boris, en repoussant son assiette vide vers le milieu de la table.

— Le problème, c'est que, malgré nos efforts conjoints, il en reste encore au moins pour deux fois : je ne vais quand même pas bouffer de la daube jusqu'à Noël !

— Tu n'as qu'à apporter le reste demain au bureau : Rabert te la finira en guise de petit déjeuner !

Géraldine éclata d'un rire joyeux : le capitaine Rabert était connu pour son appétit gargantuesque. Lequel se traduisait par un tour de taille plus que respectable et en constante expansion.

— On passe finir la bouteille au salon et je nous mets un peu de zique ? proposa la jeune femme.

Passer au salon était une expression de pure convention, dans la mesure où, en étendant le bras, Corentin pouvait toucher le dossier du canapé...

— Allons-y pour le salon, soupira-t-il en se levant. À condition que la daube me permette d'arriver jusque-là !

Après avoir mis un disque dans le lecteur de CD, Géraldine vint prendre place dans le canapé, à côté de Boris. Il fut surpris – et un peu troublé... – de sentir la tête de la jeune femme se poser contre son épaule.

— Mozart... murmura-t-il. Le quintette avec clarinette... La pureté même...

Ils restèrent silencieux et immobiles un très long moment, se laissant porter par la musique, buvant une gorgée de vin de temps en temps. Au milieu du mouvement lent, le plus sublime peut-être, le plus poignant en tout cas, Géraldine demanda soudain, d'une voix un peu bizarre :

— Dis-moi, Grand Chef, tu crois qu'un jour j'arriverai à être heureuse ? Je veux dire : vraiment heureuse ? Avec une fille qui m'aimera vraiment et pour toujours ? Qui n'aura pas peur de vieillir avec moi ?

Désarçonné par la question, Boris baissa les yeux vers Géraldine. Il fut stupéfait de voir que son visage était baigné de larmes. De grosses larmes qui roulaient silencieusement de ses yeux à ses joues.

— Mais quelle question idiote, Petit Bonhomme ! murmura-t-il tendrement. Évidemment que tu seras heureuse, tiens ! Parce que tu le mérites plus que n'importe quelle femme que je connaisse, ne serait-ce que ça. Tu es aussi belle que tu es intelligente, aussi gentille que tu es drôle... même si tu n'es pas toujours aussi raffinée dans ton langage que ce bon Mémé le souhaiterait !

Géraldine réussit à s'extirper un pâle sourire à travers ses larmes. Elle se leva du canapé et regarda Boris, d'un air un peu confus :

— Je suis conne, hein, par moments ? Ça doit être à cause du pinard. On a quand même pas mal torché – surtout moi –, et j'ai déjà remarqué que le sancerre blanc avait tendance à me rendre un peu trop sentimentale et cafardeuse.

Et, de nouveau, les larmes se remirent à couler de ses magnifiques yeux émeraude.

Boris Corentin se leva à son tour et la prit par les épaules avec douceur. Aussitôt, elle se laissa aller contre lui et enfouit son visage au creux de son épaule. Avec des frémissements de petite fille quémendant chaleur et

protection.

Comprenant que parler n'était pas utile, Boris se contenta de refermer ses bras autour de ses épaules et de lui caresser très doucement les cheveux.

— Tu comprends, dit Géraldine au bout d'un moment, parfois, je me dis que ça aurait été mieux si j'avais été comme les autres filles...

Elle releva la tête vers lui, et Boris la trouva très belle malgré ses larmes ; ou peut-être à cause d'elles.

— C'est pas que je regrette de ne pas être attirée par les mecs, non. Et, en un sens, je suis drôlement contente d'aimer les femmes. Mais je me dis que ça serait plus simple, si j'étais dans la norme...

Boris prit son visage entre ses mains et lui sourit doucement, en plongeant ses yeux dans les siens :

— Ce ne serait pas plus simple, Petit Bonhomme, ne crois pas ça. Les questions que tu te poses, les autres filles se les posent également, à propos des hommes, et elles ne sont jamais simples. Et, je vais te dire : les hommes aussi se les posent... à propos de vous ! Alors, tu vois...

Il y avait une telle intensité dans le regard de Géraldine, une telle attente, un tel espoir sans objet qu'invinciblement Boris se sentit attiré vers elle, par une sorte d'aimantation plus sentimentale que charnelle.

Son visage parcourut la moitié de la distance qui le séparait de celui de Géraldine.

Au lieu de s'écarter ou de se dérober, celle-ci ferma à demi les yeux, et ses lèvres s'entrouvrirent.

Boris pouvait déjà sentir son souffle tiède sur la peau de son menton...

La porte de l'appartement s'ouvrit avec un bruit sec qui les fit sursauter tous les deux. Mus par le même instinct, ils s'écartèrent l'un de l'autre. Et se retrouvèrent face à Jonathan Kepler qui, sans bien comprendre ce qui se passait, devait sentir que la situation était inhabituelle, car il restait immobile à l'entrée du salon, sans rien dire, sans oser avancer ni reculer. Finalement, il reprit ses esprits.

— J'ai oublié mon iPod dans la cuisine et je peux vraiment pas m'en passer ! bredouilla-t-il. Je le récupère et je me sauve : vous dérangez pas pour moi...

Effectivement, quinze secondes plus tard, le jeune homme avait déjà disparu et l'on entendait ses pas décroître rapidement dans l'escalier.

Boris Corentin et Géraldine Hébert se regardèrent. Il n'y eut pas de paroles entre eux, mais leur silence était tout bruisant de réalités qui n'avaient pas besoin d'être formulées à voix haute pour exister.

Ils savaient bien que, dans une sorte de moment magique, de temps suspendu, ils avaient été à deux doigts de franchir la ligne invisible qui les séparait jusque-là.

Ils savaient aussi que l'irruption involontaire de Jonathan les avait brutalement rendus au monde réel.

Ils savaient enfin que ce n'était pas la peine d'essayer de retrouver cette petite bulle d'éternité dans laquelle ils s'étaient un moment retrouvés – et presque unis.

Et, d'ailleurs, le souhaitaient-ils vraiment, l'un comme l'autre ?

— Je crois que je ferais aussi bien d'aller me coucher, Petit Bonhomme... finit par murmurer Boris.

— Moi pareil, Grand Chef... répondit Géraldine en une sorte d'écho très assourdi.

Et ils se séparèrent là-dessus.

Afin de laisser se dissoudre la sorte de nœud qu'il avait dans la poitrine, Corentin décida de rentrer à pied chez lui. La promenade lui prit une vingtaine de minutes et lui fit beaucoup de bien.

En pénétrant dans son studio de la rue de Turbigo, il savait que l'enchantement était dénoué. Et qu'il pourrait de nouveau, le lendemain matin, regarder Géraldine Hébert comme une collègue de travail, même si elle restait, et de loin, sa collègue préférée.

Son Petit Bonhomme...

Dans la minuscule cuisine, il saisit une bouteille de Badoit et en but presque un tiers directement au goulot, histoire de se remettre tout à fait d'aplomb.

C'est à ce moment-là qu'on frappa à sa porte. Par réflexe, Boris consulta sa montre. Onze heures et demie : qui pouvait bien se pointer chez lui à une heure pareille sans même lui avoir téléphoné ? Il n'était pas particulièrement collet monté, mais tout de même...

— Entrez, c'est ouvert ! cria-t-il depuis la cuisine.

La porte s'ouvrit en effet, et Boris Corentin eut la stupeur de voir s'y encadrer la silhouette gracieuse et fine de Ghislaine Delval.

Revenant très vite de sa surprise, Boris nota avec une certaine satisfaction que la jeune femme avait troqué le tailleur trop strict dans lequel il l'avait vue la première fois, dans le bureau de Charlie Badolini, pour une jupe d'un vert lumineux, fendue sur le côté droit, et un chemisier blanc, rehaussé de dentelle au col, dont elle avait négligé de fermer les trois premiers boutons, ce qui laissait apparaître la bordure d'un soutien-gorge également blanc.

— Surpris de me voir, je suppose ? demanda-t-elle de sa belle voix de gorge, grave et veloutée.

— Un peu, je dois dire, admit Boris. Et si je n'avais pas été là ? Vous auriez dû me passer un petit coup de fil...

— Je passais dans le quartier, je suis montée à tout hasard, répondit-elle, en pénétrant dans le studio. Et j'ai toujours préféré les rapports directs au

téléphone...

Boris se dit qu'il se faisait peut-être des idées, mais il lui semblait que Ghislaine Delval avait mis comme un petit sous-entendu trouble dans sa voix, en prononçant les mots « rapports directs »...

— Je crois bien qu'il reste une demi-bouteille de champagne, dans mon frigo de célibataire, proposa-t-il : ça vous tente ?

— Pourquoi pas ? accepta-t-elle, en s'asseyant dans l'unique fauteuil Voltaire de la pièce, celui-là même qu'Aimé Brichot avait cassé un jour... et généreusement fait réparer à ses frais. Je suppose que vous faites le coup du champagne à toutes les femmes qui viennent ici, commandant...

— Pourquoi dites-vous ça ? demanda-t-il, avec un ton de reproche.

— Votre réputation vous précède un peu partout, vous savez. Elle est, d'une certaine manière, flatteuse. Bien que, personnellement, elle ne m'impressionne pas beaucoup, je dois l'avouer...

Depuis qu'elle était entrée, Corentin avait l'impression que la jolie rousse le provoquait. En même temps, il la sentait tendue, sur ses gardes. Comme si elle jouait à se faire peur, en venant chez lui à une heure pareille.

Il finit de déboucher la demi-bouteille, versa le vin pétillant dans les deux seules flûtes qu'il possédait et revint dans la pièce principale.

Ghislaine Delval avait croisé les jambes et, du fait de sa jupe fendue, dévoilait sa cuisse droite quasiment jusqu'en haut. Ce dont elle ne pouvait pas ne pas avoir conscience.

En se penchant vers elle pour lui tendre sa flûte, Boris eut une vue plongeante, par la profonde échancrure du chemisier, sur sa poitrine, de taille moyenne mais qui semblait d'une fermeté et d'un galbe parfaits.

Là non plus, elle ne pouvait pas ne pas savoir quel genre de spectacle elle lui offrait...

— Et nous buvons à quoi ? demanda Boris, en levant son verre devant lui.

— À un hasard très heureux qui est la raison de ma présence ici, commandant, répondit-elle, en trempant ses lèvres dans le champagne, avec une sensualité qui paraissait très étudiée. Cet après-midi, le téléphone portable de Renaud Le Cauchois a reçu un appel.

En une fraction de seconde, Corentin redevint ce qu'il ne cessait jamais complètement d'être : un policier d'élite, à l'intelligence et aux sens toujours en éveil.

— Et alors ? demanda-t-il, en s'asseyant au bord du lit, en face de Ghislaine.

Comme par hasard, celle-ci attendit qu'il soit installé pour décroiser les jambes et les recroiser dans l'autre sens, façon Basic Instinct.

Sauf que, elle, elle portait une culotte. Blanche.

« Et très probablement en satin », jugea Boris Corentin, incorrigible.

— Alors, il s'agissait d'une femme, reprit Ghislaine Delval. Qui a d'abord cru parler à Arnaud lui-même. Mais, à cause de la stupidité du lieutenant qui lui répondait, elle a vite compris qu'on était en train de la mener en bateau, et elle a raccroché presque aussitôt.

— Si bien, fit Boris Corentin sur un ton un peu ironique, que vous n'avez pas été capables de localiser l'appel. Pour une unité tellement d'élite qu'elle n'existe même pas, vous avouerez que ce n'est pas très fort !

— Le lieutenant en question ne fait plus partie de notre groupe depuis quelques heures... répondit Ghislaine Delval d'un ton parfaitement calme. Mais là n'est pas la question. Il se trouve que l'échange téléphonique a *quand même* duré suffisamment pour que nous puissions circonscrire l'origine géographique de l'appel. Et vous savez d'où il provenait, commandant ?

Boris Corentin répondit du tac au tac, d'une voix aussi tranquille que celle de son interlocutrice :

— De la partie de Saint-Germain-en-Laye où a été retrouvé le corps de Renaud Le Cauchois, bien entendu.

Là, il marqua un point. Une seconde ou deux, la jeune femme eut l'air décontenancé. Et elle posa sur Corentin un regard nettement plus chaleureux.

— Je vois que vous savez être à la hauteur de votre réputation, commandant, dit-elle d'une petite voix un peu moqueuse. Sur le plan « flicard », évidemment. Pour le reste, je suppose qu'il doit s'agir plus d'une légende dorée que d'autre chose...

Là, d'un coup, Boris se sentit pas mal agacé. C'était quoi, ces petites piques qu'elle lui lançait depuis le début, ces mini-provocations pour l'asticoter ? Comme si elle voulait voir jusqu'où elle pouvait aller sans qu'il réagisse.

Eh bien ! ça y était : la ligne jaune venait d'être franchie. Advienne que pourra...

Sans un mot, Boris Corentin déplia son mètre quatre-vingt-cinq et se dirigea droit vers le fauteuil Voltaire où Ghislaine Delval avait pris place. Il la prit par les épaules et, avec une certaine douceur, mais tout de même une autorité irrésistible, il la fit se mettre debout.

— Mais, enfin... commença-t-elle à protester, assez faiblement d'ailleurs.

Elle n'eut pas le loisir d'aller plus loin : Boris venait de la plaquer contre lui et de poser ses lèvres sur les siennes. Pour un baiser dans lequel il mit moins de douceur que de virilité. Pour lui apprendre...

Alors qu'il s'attendait à une rebuffade immédiate et à une scène, il fut plutôt surpris de la sentir s'abandonner complètement. Et même de plaquer d'elle-même son ventre contre lui, tout en répondant à son baiser avec une fougue au moins égale à la sienne.

Pour le coup, il ouvrit grand les vannes de son propre désir. Car, malgré sa carapace de froideur dédaigneuse, Ghislaine Delval restait à ses yeux une femme hautement désirable. Et pas seulement à cause de son prénom...

Il abandonna sa bouche afin de laisser ses lèvres parcourir son cou et sa nuque, dont la peau au grain d'une extrême finesse se mit à frissonner sous ses morsures légères.

En même temps, il sentait son sexe s'ériger à grande vitesse. La jeune femme ne put faire autrement que de le sentir aussi. Loin de s'en effaroucher, elle plaqua encore plus étroitement son ventre contre cette barre de chair dure, imprimant à son bassin un léger mouvement tournant.

Sans interrompre ses petites agaceries labiales, Boris laissa ses mains descendre le long du dos sinueux de sa partenaire, et ses mains vinrent emprisonner ses fesses, menues mais d'une fermeté irréprochable.

Instinctivement, Ghislaine cambra les reins pour s'offrir davantage à la caresse masculine, et un soupir rauque s'exhala de sa bouche aux lèvres entrouvertes sur une sorte de demi-sourire d'extase.

De son autre main, Boris emprisonna l'un de ses seins superbement galbés, en éprouvant sous ses doigts la masse élastique et ferme, sentant sous sa paume la dureté du mamelon, fièrement érigé.

La respiration de Ghislaine s'était notablement accélérée. Cependant, quoique vibrant de tout son corps, elle restait totalement passive, ne prenant aucune initiative, ne se risquant à aucune caresse, à part les pressions de plus en plus insistantes de son ventre contre le sexe tendu de son partenaire.

Se disant malgré cette apparente inertie que tous les obstacles étaient levés, Boris glissa l'une de ses mains par la fente de la jupe et, par-devant, la glissa adroitement à l'intérieur de la petite culotte de satin. Ses doigts jouèrent un court moment avec les poils frisés de la toison féminine, dont il se demandait si elle était aussi flamboyante que ses cheveux. Puis, il les laissa continuer leur progression naturelle et logique...

La réaction de Ghislaine Delval le prit totalement de court. Au moment où le bout de son index effleurait le clitoris dardé, la jeune femme s'arracha de ses bras, fit un brusque saut en arrière, en poussant un petit cri de frayeur.

— Non ! Il ne faut pas... souffla-t-elle d'une voix un peu haletante. Je ne veux pas être... Une de plus... Comme toutes les autres... Il vaut mieux que je m'en aille...

Il y avait quelque chose d'égaré dans son regard magnifique. Un mélange du désir qui, visiblement, continuait de la tenailler malgré elle, avec quelque chose de plus obscur. Un blocage profondément enfoui.

Avant que Corentin ait eu le temps de revenir de sa surprise, Ghislaine Delval était déjà à la porte du studio, dans un mouvement rapide qui ressemblait à une fuite éperdue, causée par la panique.

Interloqué – et aussi plutôt frustré... – Boris Corentin se retrouva seul, sans avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il se dit que la visite de Ghislaine Delval n'avait tout de même pas été inutile : grâce au coup de fil de cette mystérieuse femme, l'enquête était bel et bien relancée.

D'autant que, plus il y réfléchissait – et même si aucun élément tangible ne venait étayer son intuition –, plus il se disait que l'auteur de ce coup de téléphone providentiel pouvait fort bien être la cinquième femme ayant acheté les fameuses bottes, aux talons tour Eiffel...

CHAPITRE IX



— Ne bouge pas, reste comme tu es... Cambre-toi, ma belle... Mieux que ça !

À quatre pattes sur le lit, ses longs cheveux noirs pendant de chaque côté de sa tête, Khadija Joliette creusa docilement les reins et tendit sa croupe splendide vers l'arrière, dégageant le beau fruit mûr, rose, légèrement luisant et presque entièrement glabre, de sa féminité.

Elle était entièrement nue, à part les escarpins en crocodile et à bouton d'argent, à talons très fins, qu'elle avait gardés à ses pieds, par pure fantaisie.

C'était un cadeau qu'Élisabeth avait tenu à lui faire, trois semaines plus tôt. Cadeau de prix : elle avait dû déboursier près de trois mille euros pour que Khadija puisse ressortir de la boutique de luxe, avec les escarpins aux pieds...

— Viens... souffla la Libanaise d'une voix rauque et implorante. Viens dans ma chatte. J'ai envie que tu me baisses très fort... comme un homme... Non, mieux que ça : comme une bête ! Un animal sauvage...

Debout au pied du lit, contemplant l'affolant spectacle que lui offrait sa maîtresse, Constantin Vassilievitch Dolenko prit tout son temps pour dégrafer son impeccable pantalon d'alpaga anthracite, malgré l'appel suppliant de la jeune femme, prosternée, totalement offerte.

Son sexe épais et noueux jaillit de l'étoffe, raide comme la justice, gonflé comme un député mis en examen.

— Recule vers le bord du lit, ordonna-t-il d'une voix neutre : je n'ai pas envie de grimper dessus...

Totalement soumise aux désirs de son amant, Khadija s'exécuta, ce qui eut pour effet de faire frissonner sa croupe large et rebondie.

— J'aime vraiment bien ton gros cul, nota placidement le Russe, avec une délicatesse toute à son honneur. On dirait la croupe d'une pouliche de race !

D'une certaine manière, c'était déjà plus gentil...

De toute façon, Khadija adorait la façon brutale, grossière que Constantin avait de la traiter. Quand c'était dans un contexte spécifiquement érotique, sexuel, ça avait le don de la rendre folle de désir pour lui.

Hors contexte, évidemment, elle appréciait un petit peu moins, tout de même...

Lorsque ses genoux atteignirent l'extrême bord du lit, Khadija écarta les genoux et, posant son front sur ses avant-bras, tendit sa croupe aussi fort qu'elle le pouvait.

La fournaise qui la dévorait entre les cuisses devenait presque insupportable, à force de tension et d'attente. Mais elle savait qu'il ne servirait à rien de renouveler sa supplique à Constantin Dolenko : il ne la prendrait que quand il le jugerait bon, et pas une seconde plus tôt.

Ça aussi, cette sensation d'être totalement à la disposition de son bon plaisir, ça mettait la jeune femme en transes. Alors que, jamais, auparavant, elle n'aurait toléré une telle muflerie, un tel « machisme » de la part d'aucun de ses amants.

Mais, dès que Constantin était apparu dans sa vie, tous les autres avaient été balayés de sa mémoire et de sa vie, comme des brins de paille sous un coup de vent.

Tout son corps fut pris d'un profond frisson, lorsque les grosses mains du Russe s'agrippèrent solidement à ses hanches larges et moelleuses.

Khadija ne put retenir un gémissement rauque, en sentant le formidable membre de son amant parcourir doucement, de bas en haut, jusqu'au petit anneau plissé de ses reins, les moindres replis frémissant de son intimité.

Ça aussi, c'était une chose qui poussait son désir à son comble : elle ne savait jamais quelle ouverture de son corps Constantin allait choisir. Et cette attente, mélange d'impatience et d'appréhension, lui faisait sentir encore plus délicieusement sa dépendance érotique vis-à-vis de lui.

Khadija émit un long soupir de gratitude en se sentant soudain investie jusqu'au plus profond d'elle-même, par la voie « normale ».

À chaque fois, il lui semblait que la virilité de Constantin avait été conçue uniquement pour elle, moulée d'après son propre corps, tant elle la comblait,

la « remplissait » si exactement, si parfaitement, si sublimement.

À la force et la rapidité de ses coups de reins, la Libanaise comprit que son amant était parti pour jouir très vite. Ça faisait tout à fait son affaire, vu qu'elle-même était proche du point d'ébullition.

Effectivement, en moins d'une minute, Constantin explosa impétueusement en elle, l'inonda à longs jets brûlants et saccadés. Cette douche épaisse et chaude déclencha son propre orgasme, et elle jouit en hurlant longuement, tout son corps tétanisé, comme à son habitude.

Lorsque Constantin se retira d'elle, en prenant tout son temps, lui arrachant un ultime sursaut de plaisir, elle se laissa tomber à plat ventre sur le lit aux draps chiffonnés, le feu à la tête et la respiration haletante.

Sans plus s'occuper de sa maîtresse, Dolenko fila dans la petite salle de bain attenante, afin de s'y « rafraîchir ». Il était en train de tourner le robinet d'eau chaude, lorsque, de la chambre, lui parvint un petit cri de douleur, aussitôt suivi par un « merde ! » retentissant.

Il revint dans la pièce et trouva Khadija assise sur le lit, l'un de ses escarpins à la main.

— Qu'est-ce qui t'arrive, encore ?

— Je me suis à moitié tordu la cheville en descendant du lit, le renseigna la jeune femme, qui avait l'air furieuse. Non seulement ça fait un mal de chien, mais en plus j'ai cassé le talon de ma chaussure ! Tu imagines ce que ça doit coûter, de faire réparer des pompes de cette valeur ?

Constantin Dolenko haussa les épaules, avec un petit sourire froidement ironique :

— Tu n'auras qu'à faire casquer ta petite pute : elle t'adore tellement, elle ne pourra pas te refuser ça...

— Tu en as de bonnes ! se rebiffa Khadija, toujours rouge de colère. Si tu crois que...

Elle s'interrompt net. Ses yeux s'écarquillèrent, et son regard s'illumina, comme sous l'effet d'une brusque découverte.

— Bon sang, mais que je suis conne ! s'exclama-t-elle, en bondissant du lit.

Sans se soucier du fait qu'elle était totalement nue, elle se rua hors de la chambre et fonça droit vers le salon, où se tenait Dimitri. Lequel s'empourpra joliment en découvrant la « femme » de son patron en tenue d'Ève.

— Dis voir, Dimitri, fit Khadija, sans paraître remarquer que son pubis se trouvait juste à la hauteur du visage écarlate du Russe, tu as toujours la petite tour Eiffel que tu as récupérée dans la main de Le Cauchois ?

Le tueur regarda tour à tour la jeune femme – sans savoir trop où la regarder – et son patron qui venait de surgir également de la chambre :

— Euh... non, Mademoiselle... bafouilla-t-il avec un accent russe à

couper au couteau, je... je l'ai...

— Arrête, imbécile ! lui intima Dolenko, dans leur langue commune. Je suis certain que tu ne l'as pas balancée, tête de mule comme je te sais ! Allez, donne-la !

Constantin ne savait absolument pas ce que Khadija avait en tête, mais il avait le pressentiment qu'il fallait la laisser aller au bout de son idée.

Docile, le tueur sortit la petite tour Eiffel de sa poche et la tendit à la jeune femme. Toujours en évitant de la regarder avec trop d'insistance, mais n'y parvenant pas complètement. Au moment de repartir vers la chambre, Khadija eut un drôle de petit sourire trouble, en constatant la présence d'une grosse bosse, entre les cuisses musculeuses du tueur...

— Tu peux m'expliquer à quoi rime tout ce cirque, maintenant ? demanda Constantin, dès qu'ils furent à nouveau seuls. En dehors du malin plaisir que tu sembles prendre à trimballer ton cul et ta chatte sous les yeux de ce pauvre Dimitri... Entre parenthèses, je te préviens que si, un de ces jours, il te saute sur le poil et qu'il te carre sa queue entre les miches, ce n'est pas lui qui prendra ma main sur la figure, tu es prévenue !

Khadija se pendit à son cou et plaqua son corps voluptueux contre le sien :

— Mon chéri d'amour ! roucoula-t-elle, en prenant une mine extasiée. J'adore quand tu es jaloux ! Et si tu me bats après que Dimitri m'aura violée, ça sera encore meilleur...

— Espèce de truie en chaleur ! fit Constantin, sans pouvoir s'empêcher de rire. Bon, tu me le dis quelle mouche t'a piquée, ou je commence les torgnoles tout de suite ?

— Toujours des promesses... badina la Libanaise, avant de reprendre son sérieux : bon, qu'est-ce qui m'est arrivé, il y a une minute ?

— Tu t'es vautrée en descendant du lit et tordu la cheville. Mais je ne vois pas ce que...

— Attends ! l'interrompit-elle. Il en a résulté quoi, à propos de mon escarpin ?

— Tu as cassé le talon. Et alors ?

Khadija eut un petit sourire supérieur :

— Alors, qu'est-ce qu'il y a plein les armoires, chez cette conne d'Élisabeth ?

Constantin Dolenko parut un peu décontenancé par l'incongruité apparente de la question, mais il répondit pourtant, presque docilement :

— Des bottes, évidemment, mais encore une fois je...

Soudain, il s'interrompit et son visage s'illumina sous le coup de l'inspiration.

— Bon Dieu de merde ! éructa-t-il. Tu penses que cette saloperie de tour

Eiffel pourrait être...

— Un talon de bottes, oui mon seigneur et maître ! triompha Khadija. Au moment où je prononçais le mot « talon », tout à l'heure, j'ai eu un flash. Je me suis revue, il y a bien deux mois, avec l'autre connasse m'expliquant qu'elle avait repéré une paire de bottes qui lui plaisait mais qu'elle hésitait parce qu'elles étaient vraiment hors de prix, et gnin-gnin-gnin... Des bottes dont les talons étaient...

— ... De petites tours Eiffel ! conclut Dolenko.

— Et examine celle-ci, fit Khadija en lui tendant l'objet : on voit bien qu'elle a été arrachée d'un support quelconque et que, en plus, la pointe est abîmée, plus ou moins écrasée, comme le serait un talon qui a déjà servi !

Le visage de Constantin Dolenko se figea soudain et son regard prit une fixité minérale effrayante.

Immédiatement, son sens aigu des réalités avait repris le dessus.

— Il faut absolument que tu prennes rendez-vous avec ta pute gouine et que tu ailles chez elle rapidos, décréta-t-il, d'une voix sans réplique.

— Pourquoi ça ? se risqua quand même à demander timidement Khadija.

— Pauvre conne ! éructa le Russe. Pour vérifier que le deuxième talon de la paire est toujours en place ! Parce que, s'il a disparu lui aussi...

*

* *

Élisabeth du Plieux prit le livre qui trainait sur le canapé et alla le poser sur un guéridon, à l'autre bout de la pièce. Pour le reprendre aussitôt et aller le remettre à sa place initiale.

Elle ne tenait pas en place, depuis une petite heure. Elle avait l'impression que son cœur battait deux fois plus vite que d'habitude et qu'il n'y avait plus assez d'air autour d'elle pour qu'elle puisse respirer à fond.

Jamais, elle s'en rendait compte, elle n'avait été aussi heureuse, aussi excitée. C'était à en crier.

Car, dans moins d'un quart d'heure, maintenant, « elle » serait là...

Élisabeth n'en revenait pas encore du coup de téléphone de Khadija. Jamais encore sa maîtresse ne lui avait dit des choses aussi douces à entendre.

— Élisabeth, ma chérie, j'ai très envie de te voir... maintenant ! Je n'arrête pas de penser à ton corps depuis ce matin, ça me rend folle ! J'ai envie de te faire l'amour, de te faire crier de plaisir ! Je peux venir tout de suite ?

Elisabeth avait presque crié son « oui ! » dans le combiné. Elle avait décommandé son « patient » de la demi-journée d'une façon assez cavalière, ce qui n'avait pas eu l'air de trop lui plaire. Mais la jeune femme s'en fichait complètement : dans quelques minutes, elle serait blottie entre les bras – ou entre les cuisses... – de Khadija, plus rien d'autre au monde n'avait d'importance...

À peine le téléphone raccroché, Élisabeth s'était précipitée dans la salle de bain afin de se parfumer. Puis dans sa chambre afin d'y passer la tenue que Khadija lui avait demandé de revêtir : sa guêpière rouge, avec le porte-jarretelle et les bas assortis.

— Pas de culotte ! avait exigé la Libanaise, d'une voix catégorique. En arrivant, je ne veux aucun obstacle entre ta petite chatte et moi...

Le coup de sonnette arracha un petit cri à Élisabeth, tellement ses nerfs étaient à fleur de peau. Elle se précipita vers le vestibule, ouvrit la porte avec brusquerie et tomba dans les bras de Khadija avec un gémissement de bonheur, sans même se soucier si quelqu'un d'autre ne se trouvait pas dans la cage d'escalier au même moment.

Les deux femmes s'étreignirent avec une sorte de violence passionnée. Leur baiser était si impétueux que, parfois, leurs dents s'entrechoquaient. Comme elle l'avait promis, la main de Khadija étaient allée directement se loger entre les cuisses ouvertes d'Élisabeth et ses doigts jouaient dans les replis de son intimité trempée, arrachant à la jeune femme des gémissements de plaisir, des sanglots de bonheur.

De son côté, Élisabeth ne restait pas inactive. Ses mains pétrissaient avec fièvre la croupe de sa maîtresse, à travers la combinaison de cuir qu'elle portait presque toujours pour faire de la moto.

Soudain, n'en pouvant plus de désir, elle réussit à s'écarter de Khadija et, la prenant par la main, essaya de l'entraîner vers la droite :

— Viens, mon amour... dans la chambre... haleta-t-elle. Je veux être toute à toi...

Mais la Libanaise reprit le contrôle de la situation et, au contraire, l'entraîna dans la direction opposée.

Vers le salon aux bottes.

— Avant, on va faire un petit détour par là, murmura-t-elle, en passant un petit bout de langue rose sur ses lèvres humides et agressivement sensuelles. Je te veux le cul nu... mais les pieds bottés ! Et je vais moi-même choisir celle que tu vas porter pour jouir sous ma langue !

Vaincue, Élisabeth se laissa entraîner. Tellement perdue dans son désir d'amour, que ce soudain intérêt pour les bottes ne la surprit pas, de la part de Khadija qui, pourtant, n'y avait jamais prêté la moindre attention.

D'un geste un peu trop théâtral, Élisabeth ouvrit la double porte de

l'armoire aux merveilles :

— Choisis, mon amour ! Et, après, prends-moi toute ! Je t'aime tellement, si tu savais !...

Mais Khadija avait l'esprit à mille lieues du plaisir qu'Élisabeth implorait d'elle.

Simplement parce que ses yeux, après quelques secondes de recherche, venaient de tomber sur une paire de bottes de cuir fauve, mutilées.

Des bottes auxquelles manquaient *les deux* talons.

*

* *

Khadija Joliette fit grimper sa grosse cylindrée sur le trottoir, juste devant l'immeuble où elle partageait l'appartement de Constantin depuis déjà plusieurs mois.

Elle attacha la roue avant de sa moto après le poteau du parcimètre, sous l'œil intéressé et admiratif de deux adolescents visiblement maghrébins. Instinctivement, elle bomba le torse, afin de faire saillir les globes de ses seins, nus sous sa combinaison de cuir. Histoire d'alimenter un peu les fantasmes des deux gamins. Durant quelques secondes, tout en bataillant avec son antivol, elle les imagina se masturbant frénétiquement, après avoir convoqué son image à elle...

Elle fut donc passablement dépitée lorsque, se redressant, elle réalisa que ce qu'ils admiraient, en bavant presque, c'était sa moto...

Khadija négligea comme d'habitude l'ascenseur antique et grimpa les trois étages au pas de charge. Assourdi par l'épais tapis bleu roi et chamarré de feuilles d'or, qui ornait l'escalier impeccablement ciré.

Elle sonna trois coups brefs, puis un long : le code établi par Constantin, pour éviter toute surprise désagréable...

Comme d'habitude, ce fut Dimitri qui vint ouvrir. Tout de suite, Khadija eut l'impression que le tueur ne la regardait pas comme d'habitude. Pas comme un employé regarde la maîtresse de son patron.

Juste comme un homme vigoureux et jeune regarde une jeune et belle femme...

Khadija eut l'explication de ce regard « chargé », lorsque Dimitri, dans son français à peine compréhensible, lui apprit que Dolenko avait dû sortir et qu'il ne serait pas de retour avant une heure, voire une heure et demie.

Khadija fut surprise de ressentir un certain trouble à se savoir seul avec l'homme de main. À la dérobée, elle l'observa d'un œil nouveau. Et se dit qu'il n'était vraiment pas mal, malgré son air naturellement peu « éveillé »,

c'était le moins que l'on pouvait dire.

En fait, Dimitri lui avait toujours fait l'effet d'être un parfait crétin borné. Mais, là, en plus, elle réalisait qu'il était taillé en athlète et que ses traits dégageaient une sorte de virilité un peu « brute de décoffrage », d'autant plus émoustillante à cause de cela même.

Sans parler du respectable « paquet » que semblait contenir son jean élimé...

Les perspectives de viol dont Constantin l'avait menacée, un peu plus tôt dans la journée, lui revinrent en mémoire.

« Pourquoi attendre passivement le viol ? », se demanda-t-elle, le rouge aux joues.

Bien qu'elle ait été en service commandé auprès d'Élisabeth du Plieux, la manière dont la prostituée s'était donnée à elle, dont elle s'était soumise à tous ses caprices, y compris les plus osés, tout cela avait tout de même fini par répandre un certain feu dans ses veines.

Un feu qui, malgré le trajet de retour à moto, sous la pluie qui s'était remise à tomber, n'était pas encore tout à fait éteint...

— Bien, je vais me changer en attendant que Constantin revienne, dit-elle, d'une voix légèrement assourdie.

Elle se dirigea vers la chambre dont elle eut bien soin de laisser, comme par négligence, la porte entrouverte. Jetant un coup d'œil en direction de celle-ci, elle eut un petit sourire gourmand : Dimitri s'était posté dans le vestibule de manière à avoir l'essentiel du lit dans son champ visuel...

Khadija se défit de sa combinaison, en mettant le maximum de sensualité dans ses gestes. Puis, de trois quarts par rapport à la porte entrebâillée, elle fit glisser lentement sa petite culotte le long de ses cuisses fuselées, couleur de pain d'épice, dévoilant le petit rectangle soigneusement taillé de sa toison noire.

Elle s'étira langoureusement, faisant saillir ses seins, dont les pointes brunes étaient incroyablement dardées : de son poste d'observation, dans l'ombre du couloir, Dimitri ne pouvait pas ne pas s'en aviser...

Le problème c'est que, sans doute bloqué par l'image de son patron, il ne faisait pas mine de bouger !

« Très bien, tu joues les timides ? songea Khadija, un petit sourire retroussant sa lèvre épaisse et fardée. On va faire donner la grosse artillerie... »

Elle s'allongea sur le lit, une jambe allongée et l'autre repliée sur le côté, dévoilant la fente nacrée de son sexe. Puis, ouvrant le tiroir de la table de nuit d'une main, elle en sortit son jouet favori, lorsqu'elle était seule. Mais que Constantin, certains soirs particulièrement torrides, daignait parfois utiliser avec elle, en plus de son « ustensile » naturel.

Il s'agissait d'un superbe phallus couleur d'ébène, au réalisme impressionnant. Et pas seulement dans sa forme et ses détails visuels : fabriqué dans une matière dont Khadija n'avait jamais pu se rappeler le nom savant, ce godemiché « nouvelle génération » avait également la texture, le toucher, la résistance, l'élasticité et la dureté d'un membre viril de chair. Les yeux fermés, c'était presque à s'y tromper.

En évitant de regarder en direction de la porte, Khadija fit glisser l'extrémité de l'impressionnante verge en direction de ses seins, dont elle agaçait un court moment les pointes brunes, érigées et dures.

Puis, elle fit descendre l'engin le long de son ventre frémissant, jusqu'entre ses cuisses largement ouvertes. Là, d'un mouvement souple et progressif du poignet, elle fit disparaître le phallus noir dans son intimité offerte à tous les outrages, à tous les plaisirs.

Khadija réprima un sourire de triomphe en entendant le frottement de la porte en train de s'ouvrir en grand. Les yeux mi-clos, elle s'efforça de ne pas tourner la tête dans cette direction, continuant de faire aller et venir en elle le gros phallus rigide et doux.

Enfin, elle vit Dimitri surgir dans son champ visuel, au pied du lit. Ouvrant encore plus grand les cuisses, pour lui offrir le spectacle le plus obscène possible, elle ouvrit grand les yeux. Ce qu'elle découvrit faillit lui arracher un cri.

Le Russe avait ouvert en grand son jean et était occupé à caresser un sexe véritablement énorme, tel que Khadija n'en avait encore jamais vu. Au jugé, elle estima qu'il devait faire à peu près une fois et demie la longueur et le volume de l'engin de caoutchouc qui allait et venait dans son intimité en fusion. Du coup, elle perdit complètement la tête.

Arrachant littéralement le godemiché de son ventre, elle l'envoya dinguer à l'autre bout de la pièce. Puis, ouvrant son sexe à deux mains, elle regarda Dimitri droit dans les yeux, en passant sa langue sur ses lèvres desséchées par le désir qui la possédait.

Ou plutôt, par le désir d'être possédée. Investie au plus profond, au plus secret, au plus brûlant, au plus palpitant d'elle-même.

Comprenant que cet affolant « chemin des dames » lui était ouvert, le Russe se rua sur elle, en balbutiant des mots incompréhensibles, dans sa langue.

Au dernier moment, alors que l'invraisemblable matraque de chair noueuse effleurait déjà les replis frémissants de son intimité, Khadija fut prise d'une ultime appréhension, la peur d'être déchirée, mutilée par ce chibre féroce.

Mais, à sa grande et délicieuse surprise, Dimitri fit preuve malgré sa « rusticité » d'une telle douceur, d'un tel savoir-faire, qu'il pénétra en elle sans la moindre difficulté pour lui, ni désagrément pour elle.

Et, lorsqu'elle se sentit à ce point envahie, dilatée, comblée au sens premier du terme, Khadija sut tout de suite qu'elle était en route pour l'un des plus fabuleux orgasmes de sa vie de femelle ardente...

*

* *

Dimitri n'avait pas quitté la chambre depuis plus d'une minute, lorsque Khadija, repue d'amour, hébétée de plaisir, fourbue de jouissance, entendit s'ouvrir la porte de l'appartement.

Elle se mit à trembler rétrospectivement : il ne manquerait plus que, du bas de l'escalier, Constantin l'ait entendue hurler son bonheur, sous les formidables coups de boutoir de son homme à tout faire !

Elle se convainquit aussitôt que non, qu'il devait être encore dans la rue, au moment où Dimitri explosait en elle, en un invraisemblable raz-de-marée brûlant.

Khadija sauta hors du lit et fonça sous la douche, avant que son amant ne la découvre sur le lit, encore à moitié en pâmoison. Le jet d'eau froide lui remit immédiatement les idées en place le calme au corps.

Constantin Dolenko n'attendit même pas qu'elle ait fini et pénétra dans la salle de bain, la mine préoccupée.

— Alors ? demanda-t-il seulement, en écartant sans ménagement le rideau de la douche et sans un regard pour le corps ruisselant d'eau de sa maîtresse.

Celle-ci ferma le robinet, afin qu'ils puissent s'entendre et fit signe au Russe de lui passer l'immense serviette éponge repliée sur le radiateur spécialement conçu à cet effet.

— Alors, tu avais raison, mon chéri, répondit-elle : les deux talons-tours Eiffel ont été arrachés des bottes.

Le visage de Dolenko se ferma et son regard bleu clair devint d'une fixité inquiétante.

— Ce qui veut dire, presque à coup sûr, que c'est cet imbécile de Le Cauchois qui a subtilisé les talons à la pute, gronda-t-il. Dimitri en a ramassé un, quant à l'autre...

— Il peut être n'importe où, tenta de minimiser Khadija, en essuyant ses seins ruisselants.

— N'importe où, y compris sur le bureau des flics chargés de l'enquête ! la contra durement Dolenko. Or, s'ils l'ont, ils risquent de remonter jusqu'à ta copine. Quand je dis : ils risquent, en fait on peut en être pratiquement assuré : ne jamais sous-estimer l'adversaire. Forcément, la pute sera amenée à leur parler de toi, de ton insistance à connaître l'heure du rendez-vous de Le

Cauchois chez elle.

— Mince, tu as raison... murmura Khadija, frappée par le raisonnement implacable de son amant. Mais qu'est-ce qu'on peut faire, dans ce cas ?

Constantin Dolenko ne répondit pas tout de suite. Les sourcils froncés, il réfléchissait, et Khadija respecta son silence scrupuleusement.

Finalement, un sourire froid et coupant comme une lame de rasoir étira les lèvres du Russe. Sans regarder sa maîtresse, il énonça ses conclusions et son verdict d'une voix calme, presque impersonnelle :

— C'est assez simple, finalement : il faut couper la piste qui pourrait permettre aux flics de remonter du cadavre de Le Cauchois jusqu'à nous. La couper de manière rapide et définitive. Or, l'endroit le plus évident pour couper cette piste, c'est à son « nœud » le plus fragile, le plus incertain : ta copine la pute, en un mot...

Il braqua enfin ses yeux d'acier dans ceux de Khadija, qui ne put s'empêcher de frissonner sous leur lumière glaciale :

— Avant ce soir, ta petite « Vénus bottée » aura cessé de vivre, dit-il d'une voix parfaitement naturelle.

CHAPITRE X



— Eh ! c'est pas du bol, ça, Grand Chef ? Une place quasiment devant l'entrée de l'immeuble !

— Ça doit être ton super karma, Petit Bonhomme. Je vois pas autre chose...

— C'est ça, fous-toi de moi, en plus ! rigola Géraldine Hébert en descendant de la 307 de service, pilotée par Boris Corentin, de Paris à Saint-Germain-en-Laye.

Où ils avaient rendez-vous avec une certaine Élisabeth du Plieux, « à partir de cinq heures », leur avait-elle précisé au téléphone.

Il était cinq heures dix, c'était bon.

Aidés par leurs collègues locaux, les policiers de la Brigade mondaine n'avaient pas eu grand mal à localiser la jeune femme. Dans la mesure où sa réputation de prostituée « discrète et sans histoires » était tout de même connue des flics de Saint-Germain. Une rapide enquête de voisinage avait en outre permis d'établir que la jeune femme était « une folle de bottes », *dixit* un témoin, qu'elle ne sortait jamais de chez elle autrement chaussée et qu'elle en possédait « une floppée », *dixit* le même.

Ensuite, Boris Corentin y était allé au flan. Il avait composé le numéro

d'Élisabeth du Plieux, était tombé directement sur elle et lui avait annoncé qu'il l'appelait de la part de Renaud Le Cauchois.

— Tiens donc ! s'était exclamée la jeune femme. Et il va bien, ce salopard ?

La preuve était faite qu'elle le connaissait donc, ce qui était tout ce que voulait savoir Corentin. Accessoirement, la question prouvait également qu'elle ignorait encore la mort de son client. Ce qui pouvait être utile.

Ensuite, Boris Corentin s'était présenté *es qualité* et avait sollicité un rendez-vous. Élisabeth du Plieux avait commencé par refuser tout net, allant jusqu'à évoquer la « déontologie de sa profession ».

— Manque pas d'air, celle-là ! avait soufflé Géraldine Hébert, l'air estomaqué. Pourquoi pas le secret de la confession, tant qu'à y être ?

La prostituée s'était nettement radoucie lorsque Corentin lui avait fait miroiter la perspective d'une convocation au quai des Orfèvres, et elle avait finalement accepté d'ouvrir sa porte aux policiers, « mais seulement après cinq heures », ainsi qu'elle l'avait précisé à deux reprises.

Dans un premier temps, Boris Corentin avait proposé à Aimé Brichot de l'accompagner. Histoire de ne pas risquer de réveiller les vieilles tensions entre son coéquipier et Géraldine Hébert. Ménager la chèvre et le chou, toujours...

La réponse d'Aimé Brichot l'avait surpris. Agréablement surpris, même :

— Tu ne crois pas que tu devrais plutôt emmener Géraldine ? Si vous voulez mettre votre cliente en confiance pour en tirer le maximum, ça peut être bien qu'une femme soit là, non ? À peu près de son âge, en plus...

— Tu as parfaitement raison, Mémé, avait chaleureusement répondu Corentin. Je reconnais bien là le grand professionnel que tu es ! Le limier d'élite que rien ne fatigue...

— Charrie pas, Boris, comme dirait *ta* Géraldine ! avait ajouté Brichot, avec un petit sourire en coin.

C'est comme ça que Corentin et sa jeune coéquipière se retrouvaient devant l'immeuble cossu où vivait la prostituée avec laquelle Renaud Le Cauchois se livrait à des activités sexuelles que la morale réprouve.

— Allons-y pour du Plieux... soupira Boris, en composant le code que la jeune femme lui avait donné d'assez mauvaise grâce, par téléphone.

— On ne doit pas dire Plieux tout court, en supprimant la particule ? s'étonna Géraldine, tandis qu'ils pénétraient dans le hall, presque aussi vaste que l'appartement de la jeune policière, rue de Charonne.

— Non, on ne doit pas ! répondit Corentin en négligeant l'ascenseur pour se diriger vers l'escalier. On ne peut le faire que quand la particule est « de ». Quand c'est « du » ou « des » ou « d'apostrophe », elle reste en place. Et puisque j'en suis à donner un cours magistral sur le sujet, sachez, jeune

femme inculte, que même avec « de », la particule demeure lorsque le nom ne possède qu'une seule syllabe, ou encore deux avec la deuxième muette.

— Ben dis donc, je ne te savais pas si calé, Grand Chef ! s'épata Géraldine, alors qu'ils arrivaient au palier du troisième étage.

— Ai pas fini de t'étonner... murmura Boris en souriant, avant d'enfoncer le bouton de la sonnette.

Élisabeth du Plieux devait les guetter derrière la porte, car celle-ci s'ouvrit immédiatement.

Les deux policiers se trouvèrent face à une jeune femme blonde, à la coiffure très *sixties*, au corps à la fois voluptueux et élancé, vêtue d'une petite robe noire toute simple, très ajustée et s'arrêtant nettement plus haut que le genou. Elle permettait de constater qu'Élisabeth du Plieux n'avait pas à rougir de ses appas, comme on disait dans la littérature de jadis. À cause de son maquillage, un peu trop appuyé, de ses lèvres trop rouges et de ses yeux charbonneux, Géraldine la jugea « un poil vulgos », cependant que Corentin, moins regardant sur ce chapitre, la trouvait très « consommable »...

— Tiens ! Je m'attendais plutôt à voir arriver deux hommes... s'exclama-t-elle d'une voix chaude, assez agréable, et avec un petit sourire en coin.

— Pas trop déçue ? demanda Géraldine du tac au tac, prête à sortir ses griffes féministes.

— Au contraire... murmura la blonde, en lui lançant un regard appuyé, presque caressant.

Regard qui fit qu'aussitôt Géraldine la trouva déjà nettement moins « vulgos »...

La maîtresse des lieux les fit entrer et les précéda jusqu'à un petit salon, assez chaleureux, dont les deux fenêtres donnaient sur un parc et, au-delà, sur la forêt de Saint-Germain. Sur une table basse en marqueterie, une bouteille de champagne refroidissait dans son seau métallique et trois flûtes de cristal attendaient qu'on veuille bien les remplir.

Pas à dire : Mademoiselle du Plieux savait recevoir. Même lorsqu'il s'agissait d'une visite dont elle aurait évidemment préféré se passer...

Élisabeth se posa gracieusement sur le petit canapé et désigna d'un geste plein d'élégance les deux fauteuils, de l'autre côté de la table basse. Elle croisa lentement les jambes, ce qui permit à Boris et Géraldine d'apercevoir le liseré d'une petite culotte de dentelle noire.

— On a toujours prétendu, autour de moi, que déboucher une bouteille était un travail d'homme... murmura-t-elle simplement, en plongeant ses grands yeux noisette dans ceux de Boris, avec un imperceptible battement de cils.

Corentin ne se le fit pas dire deux fois et remplit parfaitement son rôle de sommelier d'occasion.

— Et maintenant, si vous me disiez ce qui vous a conduits chez moi... murmura Élisabeth, après avoir trempé ses lèvres incarnates dans le champagne. Je sais bien que le type d'activité que j'exerce intéresse *a priori* la Brigade mondaine, mais tout de même ! Je puis vous assurer que je ne travaille pour aucun proxénète, que je ne touche jamais à la drogue et que je ne me suis jamais livrée au racolage sur la voie publique – c'est bien ainsi que l'on dit, je crois ?

Elle semblait parfaitement maîtresse d'elle-même, mais Boris Corentin savait qu'ils possédaient de quoi la déstabiliser, le moment venu.

— Effectivement, Mademoiselle du Plieux, votre... petit commerce ne nous intéresse pas, *en tout cas pas aujourd'hui*, répondit-il, en insistant tout de même un peu sur les derniers mots de la phrase. Nous souhaitons que vous nous parliez de Renaud Le Cauchois. Qui est bien un de vos clients, si je ne m'abuse ?

— C'est exact, acquiesça Élisabeth, bien que je préfère appeler ces messieurs mes *patients*.

— Exercice illégal de la médecine... glissa Géraldine, avec un petit sourire, que la blonde lui rendit.

— Le problème, voyez-vous – et je suis bien certaine que vous me comprendrez –, c'est que si je me mets à raconter la vie de mes patients à la police, ce ne sera pas très long que je me retrouverai avec une salle d'attente totalement vide et contrainte à faire des ménages pour assurer ma maigre pitance...

— Ça, ce serait plutôt *votre* problème ! répliqua Corentin, un peu plus sèchement. La prostitution étant légale, nous n'avons effectivement rien à vous reprocher, mais on ne va quand même pas vous ouvrir un boulevard !

— Et puis, si la prostitution est légale, l'entrave à la Justice, elle, est parfaitement répréhensible, ajouta Géraldine pour faire bonne mesure.

Élisabeth du Plieux se mordit la lèvre inférieure et son regard perdit un peu de son amabilité.

— De toute façon, qu'est-ce que je pourrais bien vous dire, à propos de Renaud Le Cauchois ? reprit-elle, sur un ton un tantinet agacé. Il venait ici environ deux fois par mois, en me prévenant toujours à la dernière minute, il faisait avec moi... eh bien ! ce pour quoi il était venu, nous prenions un verre en discutant de tout et de rien, puis il repartait et je n'entendais plus parler de lui jusqu'à la fois suivante. Voilà tout !

— Vous dites qu'il ne vous prévenait jamais de ses visites chez vous qu'à la dernière minute ? releva aussitôt Géraldine. C'est intéressant, ça...

Élisabeth eut un léger haussement d'épaules :

— Je ne vois pas très bien en quoi : chacun ses petites manies, non ?

Boris Corentin décida que c'était le moment de lâcher sa « bombe » :

— C'est important, parce que ça nous donne une indication précieuse, en ce qui concerne sa mort...

Élisabeth pâlit légèrement et demanda d'une voix moins assurée :

— Renaud est... Renaud est mort ?

— Il a été assassiné de trois balles tirées pratiquement à bout portant, poursuivit implacablement Corentin.

— Mais pourquoi ?... Quand ?...

— Pourquoi, c'est exactement ce que nous aimerions savoir, justement. La réponse à votre deuxième question est beaucoup plus simple : Renaud Le Cauchois a été abattu il y a exactement six jours, à moins de deux cents mètres d'ici, alors qu'il sortait précisément de chez vous.

— Et comment est-ce que son ou ses assassins pouvaient-ils le guetter précisément ici, alors que vous venez de nous dire qu'il ne se décidait à venir chez vous qu'à la dernière minute ? insista Géraldine Hébert.

Élisabeth du Plieux était en train de se décomposer à vue d'œil. Son teint était devenu blême, sa lèvre inférieure tremblait convulsivement et elle lançait de brefs regards à droite et à gauche, très vite, comme si elle s'attendait à voir surgir les tueurs en question.

Boris Corentin s'apprêtait à lui demander carrément si c'était elle qui avait prévenu les assassins de Le Cauchois, mais finalement il s'en abstint. La jeune femme faisait montre d'un désarroi tellement intense, d'une telle panique presque, qu'elle ne pouvait pas jouer la comédie. Pas à ce point.

Mais si ce n'était pas elle qui avait renseigné l'assassin, qui alors ? L'une des explications les plus plausibles était que ce dernier disposait peut-être d'un complice ici même, dans l'immeuble, et qu'il aurait été prévenu par ce dernier. En tout cas, ça valait le coup de se livrer à une enquête serrée sur les autres locataires ou propriétaires.

— Est-ce que nous pourrions voir votre collection de bottes ? demanda abruptement Corentin.

Élisabeth du Plieux eut l'air passablement étonnée de cette demande.

— Mais comment savez-vous que je...

Elle se reprit aussitôt et ajouta d'un ton où l'ironie le disputait à l'amertume :

— C'est vrai que c'est en quelque sorte votre métier d'être au courant de ce genre de choses...

— En quelque sort, oui ! confirma fermement Géraldine, en se levant de son fauteuil. On y va ?

— Suivez-moi, c'est par ici...

Même s'ils s'attendaient plus ou moins à quelque chose de ce genre, Boris Corentin et sa jeune collègue furent tout de même épatés par la quantité de

bottes qu'ils découvrirent en pénétrant dans le salon qui leur était consacré. Ou plus exactement dans le « temple », car c'était bien de cela qu'il s'agissait.

Il y en avait de toutes les couleurs, de toutes les formes, toutes les matières.

— Waouh ! fit Géraldine, ce qui résumait parfaitement l'impression produite par cette accumulation.

— C'est quelque chose, hein ? fit Élisabeth, visiblement très fière de sa collection. Je peux passer des heures dans cette pièce sans jamais me lasser...

— Je suppose que ces... accessoires entrent pour une bonne part dans l'attrance que vos *patients* éprouvent pour vous, émit Corentin, qui ajouta aussitôt, galamment : en plus de votre grande beauté naturelle, évidemment !

— Merci, commandant... murmura Élisabeth, avec un petit sourire de gratitude. En effet, on ne peut rien vous cacher : mes patients trouvent, tout comme moi d'ailleurs, que les bottes féminines ont un grand attrait érotique... Mais ça ne m'explique pas pourquoi vous teniez à les voir !

— En fait, c'est une paire bien particulière qui m'intéresse, répondit calmement Boris : celle dont les talons sont de petites tours Eiffel...

De nouveau, Élisabeth devint toute pâle, et dut même s'appuyer au montant de l'armoire aux merveilles.

— Pour... pourquoi celles-ci en particulier ?

— Parce qu'on a retrouvé l'une de ces tours dans la poche de Renaud Le Cauchois, la renseigna Géraldine. Et nous voudrions vérifier d'après l'autre talon qu'il s'agit bien de la même...

— Quant à ça, c'est impossible, répondit catégoriquement Élisabeth, en retrouvant son assurance.

— Et pourquoi ?

— Parce que ce salopard de Renaud – excusez-moi d'insulter un mort, mais il le mérite –, ce salopard de Renaud, donc, a arraché *les deux* talons, avant de s'enfuir d'ici comme un voleur qu'il était en effet !

Boris Corentin échangèrent un regard et comprirent qu'ils pensaient à la même chose.

À savoir : dans ce cas, où était donc passée la deuxième tour Eiffel ?

— Elle est peut-être tombée de sa poche lorsqu'il a été tué... suggéra Géraldine. Là-dessus, elle aura été ramassée par le premier gamin qui passait...

— Oui, c'est possible... marmonna Boris Corentin, les sourcils froncés.

Mais, au fond de lui-même, il avait du mal à y croire. Ça lui paraissait un peu trop simple.

En réalité, sans qu'il comprenne lui-même très bien pourquoi, il lui semblait qu'il était important de déterminer où se trouvait le deuxième talon.

Sous peine de surprises peu agréables.

*

* *

Il était plus de neuf heures du soir lorsque Boris Corentin tourna enfin le coin de la rue de Turbigo. Géraldine Hébert et lui avaient quitté Élisabeth du Plieux juste après l'épisode du salon aux bottes. Boris lui avait remis sa carte en lui demandant de l'appeler si jamais un détail quelconque lui revenait, concernant Renaud Le Cauchois. Sans trop d'illusion.

Ensuite, de retour au quai des Orfèvres, Aimé Brichot et lui avaient commencé à se pencher sur la liste des habitants de l'immeuble de Saint-Germain-en-Laye, dont un tiers était locataire et les autres propriétaires de leurs appartements respectifs.

Ils n'avaient eu le temps que d'effectuer un premier « balayage », mais d'ores et déjà la piste s'annonçait assez peu prometteuse. Aimé Brichot avait tout de même promis à sa flèche de reprendre tout ça dans le détail, dès le lendemain matin.

Quittant le quai des Orfèvres, Corentin était rentré directement, s'arrêtant au passage chez l'Arabe afin d'y acheter une tranche de jambon et une barquette de taboulé pour une personne : l'envers un peu tristoun, certains soirs, de sa joyeuse vie de célibataire...

Poussant la porte de son studio, il resta totalement décontenancé en découvrant, négligemment installée dans son fauteuil Voltaire, Ghislaine Delval. Vêtue d'un long manteau gris clair, à l'élégance sobre, qui la couvrait du cou jusqu'à mi-mollets.

— La porte n'était pas fermée à clé, dit-elle en se levant, et je me suis autorisée à...

— Vous avez bien fait, assura Boris, plus ou moins revenu de sa surprise. C'est pour ça que je ne ferme jamais : pour que les jolies femmes en perdition puissent toujours trouver refuge chez moi !

— Je ne suis pas en perdition, commandant ! Et je ne crois pas être si jolie que ça, malheureusement...

« Allons bon ! songea Corentin, en déposant son sac en plastique sur la tablette prolongeant l'évier de la cuisine. Elle ne va pas me faire un coup de déprime, en plus ! Et qu'est-ce qu'elle peut bien être revenue faire ici, après la petite scène d'hier soir ? »

— Eh bien, moi, je trouve que vous êtes mieux que jolie : belle ! assura-t-il en revenant dans la pièce principale. Et ceux qui ont osé vous faire croire le contraire sont soit des goujats, des brutes dénuées de sens esthétique, soit d'inconvertibles homosexuels !

La jeune femme eut un pâle sourire :

— C'est gentil de le dire, en tout cas... Mais je sais ce que j'avance : beaucoup d'hommes me trouvent froide, dure. Je crois que je leur fous un peu la trouille, en fait...

Boris eut un petit sourire où perçait une gentille ironie et il murmura :

— C'est curieux, d'après mon expérience d'hier soir, j'avais plutôt l'impression que c'est vous qui aviez la trouille d'eux... de moi, en tout cas !

— Je sais, j'ai été totalement stupide... soupira Ghislaine Delval. C'est aussi pour ça que je suis revenue ce soir : pour vous demander de ne pas me considérer *seulement* comme une demi-folle !

— Quoi qu'il en soit, affirma Boris, je vous confirme que je n'ai pas du tout peur de vous...

— Vous êtes certain ? demanda-t-elle d'une voix brusquement changée. Même comme ça, commandant ?

La jeune femme écarta d'un geste assez lent les deux pans de son manteau, qu'elle laissa glisser au sol. Et, sous les yeux ébahis de Corentin, elle apparut pratiquement nue, vêtue en tout et pour tout d'un ensemble slip-soutien-gorge de dentelle blanche, extrêmement minimaliste.

Revenant très vite de sa surprise, Boris prit tout son temps pour détailler son corps souple, mais beaucoup moins mince qu'il l'aurait cru.

Ghislaine Delval avait des seins haut placés et d'un volume digne de respect, des hanches pleines, de longues jambes fines, un ventre parfaitement plat et une croupe assez menue mais d'une parfaite rotondité et qui avait l'air très ferme. À travers la semi-transparence de sa petite culotte, on distinguait le triangle flamboyant de sa toison intime.

C'était une vraie rousse...

Durant plus d'une minute, Ghislaine Delval se laissa détailler, admirer, en silence, sans que son visage régulier trahisse la moindre émotion.

Enfin, satisfait de son examen, Boris fit deux pas dans sa direction. Il sentit tout son corps se raidir lorsque ses mains se posèrent sur ses épaules nues.

Durant une seconde ou deux, il se dit qu'elle allait lui refaire le même plan que la veille et se sauver en courant. Toute réflexion faite, elle était peut-être bien à moitié folle. En tout cas, quelque peu secouée.

Finalement, elle se laissa aller contre lui, ses seins élastiques s'écrasant moelleusement contre son torse.

— Vous avez dû être terriblement frustré, hier soir, murmura-t-elle, tandis que Boris lui caressait doucement les épaules et le dos, comme pour l'approvoiser. Je m'en suis voulu aussi pour ça... Est-ce que vous vous êtes branlé en pensant à moi, après mon départ ?

Boris Corentin ne se considérait pas comme un homme « bégueule », mais

là, tout de même... il trouvait la question un peu directe, pour ne pas dire totalement déplacée. Il choisit de botter en touche.

— Et vous ? demanda-t-il, sur le même ton de conversation mondaine.

— Moi, oui, répondit-elle avec une simplicité désarmante. Ou, plus précisément, j'ai fait l'amour avec mon *sex toy* préféré. J'ai beaucoup joui... Mais je crois qu'il est plutôt moins gros que vous...

Et, avec un naturel parfait, elle empoigna le sexe de Boris, sans doute pour vérifier son hypothèse.

— Vous ne bandez pas, commandant ? s'étonna-t-elle. Vous voyez bien que je ne vous plais pas ! Vous mentez effrontément, comme tous les autres...

Là, elle commençait vraiment à lui courir et Corentin décida que ça suffisait.

Il écarta fermement Ghislaine de lui et, la prenant par les épaules, la força à s'asseoir sur le bord du lit. Puis il recula d'un pas et la lorgna d'un œil sévère :

— Écoutez-moi une bonne fois, Mademoiselle Delval. Je ne sais pas quelle image vous avez des hommes en général ni de moi en particulier, mais je vous assure qu'elle est complètement débile ! Qu'est-ce que vous vous imaginez ? Qu'on ressemble à vos *sex toy* ? Toujours raides, toujours prêts ? Qu'il suffit de nous exhiber un quart de fesse ou un bout de nichon pour qu'on vous saute sur le paletot ? Eh bien ! vous vous trompez du tout au tout, permettez-moi de vous le dire ! Vous vous comportez comme une gamine stupide ! Stupide et même pas perverse, ce qui pourrait encore avoir son charme !

Ghislaine Delval le dévorait de ses grands yeux verts, un sourire extatique flottant sur ses lèvres pulpeuses.

— J'aime bien être disputée par vous, commandant, murmura-t-elle d'une voix de petite fille. C'est très troublant... Ça ne vous gêne pas si je reste comme je suis ? C'est agréable de sentir vos regards sur mon corps...

Névrosee en plein, la super fliquette. Découragé, Boris Corentin se demandait si, dans son mystérieux groupe, ils étaient tous aussi « à l'ouest » que Ghislaine Delval. Avec des protecteurs de cet acabit, la France pouvait dormir sur ses deux oreilles, pas à dire...

S'il y avait une chose que Boris trouvait particulièrement et rhédbitoirement « débandante » chez une femme, aussi belle qu'elle pût être, c'était la dinguerie. L'exaltation qui tourne à vide. L'hystérie en régime de croisière.

— Vous n'auriez pas un truc à boire ? demanda soudain la jeune femme, d'une voix redevenue normale, comme si de rien n'était. Un truc fort, je veux dire...

Boris réussit à mettre la main sur une demi-bouteille de cognac et lui en

servit un fond de verre, qu'elle avala cul sec, avant de lui tendre le récipient.

— Vous n'allez pas vous saouler, en plus ? fit-il, légèrement inquiet.

— Rassurez-vous, commandant : je tiens parfaitement l'alcool et je connais mes limites. Vous pouvez verser... Et prenez-en un aussi, j'ai horreur de boire seule !

Elle avait retrouvé son ton un peu « pète-sec » de femme habituée à être obéie. Et ça ne semblait pas du tout la gêner d'être toujours en petite culotte transparente et en soutien-gorge ultra-échancré.

— En fait, le véritable motif de ma venue, c'est que mes supérieurs et moi avons besoin de savoir où vous en êtes dans votre enquête...

Ça avait quelque chose de surréaliste, cette jeune femme qui parlait boulot en slip et soutien-gorge, à un homme qu'elle ne connaissait pas une semaine plus tôt.

Boris Corentin en arrivait à se demander s'il n'avait pas rêvé l'épisode précédent...

Jouant le jeu, il lui expliqua en quelques phrases comment ils avaient réussi à identifier Élisabeth du Plieux et ce qui s'en était suivi. Ghislaine Delval mit tout de suite le doigt sur le point sensible :

— C'est ennuyeux, cette deuxième tour Eiffel qui a disparu, murmura-t-elle, les sourcils froncés.

— Je sais, c'est ce que je me suis dit aussi, confirma Corentin, avec un petit hochement de tête.

Ma collaboratrice, le lieutenant Géraldine Hébert pense qu'elle a pu tomber de la poche de Le Cauchois lorsqu'il a été assassiné.

— Géraldine, hein ? Et je suppose que vous la baisez aussi, celle-là ? Elle doit être folle de votre gros machin ! Et vous la sautez au bureau ou plutôt ici ?

— Ah ! non, ça ne va pas recommencer !

— Pardon, commandant, mais, par moments c'est... enfin, ça sort tout seul, quoi... Bref, nous disions ? Ah ! oui : la deuxième tour Eiffel... Bien sûr, c'est possible qu'elle ait roulé dans le caniveau ou je ne sais où. Seulement, il se peut aussi que le tueur la lui ait prise, pour je ne sais quelle raison. Auquel cas, si jamais il n'est pas trop idiot, il peut très bien remonter cette piste-là...

Boris Corentin comprit tout de suite ce que Ghislaine Delval voulait dire.

— Ce qui signifierait qu'alors Élisabeth du Plieux serait en danger, c'est ça ?

— Oui, c'est ce que je veux dire, confirma calmement la jeune femme, en finissant son cognac.

— Vous oubliez une chose, tempéra Corentin : elle ne pourrait être en

danger que dans la mesure où elle serait impliquée personnellement dans le meurtre de Le Cauchois. Sinon, si elle n'est qu'un maillon innocent...

Un mince sourire se dessina sur les lèvres pulpeuses de Ghislaine Delval :

— Et vous y croyez, vous, au maillon innocent, commandant ? Vous me surprenez un peu...

Boris Corentin ouvrit la bouche pour argumenter. Au même moment, la sonnerie un peu stridente du téléphone les fit sursauter tous les deux.

CHAPITRE XI



Élisabeth du Plieux marchait à grandes enjambées, le regard fixe, fonçant à travers la nuit sans rien voir de ce qui se passait autour d'elle.

D'ailleurs, il ne se passait rien. La nuit était tombée depuis déjà un moment, il tombait une petite pluie très fine et, donc, ce coin résidentiel de Saint-Germain-en-Laye était désert.

Après la visite des deux policiers de la Brigade mondaine, et les révélations qu'ils lui avaient faites concernant l'assassinat de Renaud Le Cauchois, Élisabeth s'était mise à réfléchir.

Et les conclusions auxquelles elle était arrivée n'avaient rien de particulièrement réjouissantes. Même si tout son esprit refusait encore d'y croire.

Il n'empêche qu'une petite voix insinuante, au fond de sa tête, lui murmurait que Khadija avait insisté pour qu'elle lui téléphone au moment où Renaud Le Cauchois serait chez elle. Ce qu'elle avait fait. Or, qu'est-ce qui était arrivé ? Un tueur avait guetté la sortie d'immeuble de son patient et l'avait froidement abattu de trois balles.

De là à penser que Khadija, sa maîtresse adorée, était étroitement mêlée à cette horreur...

Or, ça, Élisabeth se refusait vraiment à l'envisager. Mais, alors, la petite voix reprenait son insidieux raisonnement et tout recommençait...

À force de tension, Élisabeth avait fini par ne plus pouvoir rester en place, elle avait l'impression de virer folle. C'est pourquoi, elle avait quitté son appartement pour aller marcher dans les rues de Saint-Germain. N'importe où, au hasard. Histoire de s'aérer un peu la tête.

Pour sortir, elle avait choisi de chausser une paire de bottes signée Pierre Hardy, en cuir marron avec bride de cheville. Une petite fantaisie qu'elle avait payée huit cents euros sans sourciller : le plaisir n'a pas de prix...

Le modèle n'était pas idéal pour une longue marche, avec ses hauts talons très fins, mais Élisabeth n'aurait jamais pu se résoudre à sortir en talons plats. Même pour arpenter des rues quasiment désertes...

Au bout d'une demi-heure, elle sentit la fatigue commencer à s'accumuler dans ses mollets et ses cuisses. En plus, il se mettait à faire un peu frisquet.

C'est qu'il ne s'agirait pas d'attraper la crève, *en plus !*

Au moment où elle décida qu'il était temps de rentrer, Élisabeth s'aperçut qu'en fait de marcher droit devant elle, elle avait plutôt tourné en rond dans le quartier : elle se trouvait à moins de cinquante mètres de l'enceinte du parc situé en face de son immeuble.

En passant devant la petite porte grillée permettant d'accéder au parc, elle se fit la réflexion machinale que celle-ci était encore ouverte, et battait légèrement contre son chambranle, alors que l'heure de la fermeture était dépassée depuis un bout de temps.

Elle eut encore le temps de se dire que l'agent municipal avait dû oublier de venir fermer.

Elle eut aussi celui de percevoir un bruit de pas très léger, juste derrière elle.

À la seconde où Élisabeth commença à éprouver une certaine appréhension, c'était déjà trop tard.

Une masse brutale venait de lui sauter brusquement sur le dos, l'emprisonnant entre deux bras énormes, d'une force incroyable.

Elle voulut crier mais, juste avant qu'elle le fasse, une grosse main puant le tabac se plaqua contre sa bouche.

Puis, Élisabeth se sentit tirée en arrière, brutalement et avec une rapidité telle qu'elle se trouva dans l'incapacité totale de s'y opposer.

Sans trop avoir le temps de comprendre ce qui lui arrivait, elle se retrouva à l'intérieur du parc, derrière un gros massif épineux et très fourni. Face à un homme blond, à l'air assez abruti, qui la regardait avec un petit sourire figé.

Donc, avec celui qui la ceinturait, ça signifiait qu'ils étaient deux.

Quant à ce qu'ils voulaient...

Le blond qui lui faisait face tira un cran d'arrêt de sa poche de blouson, en fit jaillir la lame et en appliqua la pointe sur la gorge de la jeune femme.

— Si tu cries, je coupe, d'accord ? dit-il avec un fort accent slave, probablement russe, songea Élisabeth. De la tête, elle fit signe qu'elle avait compris. Alors, le deuxième homme libéra sa bouche. Mais continua de la maintenir serrée contre lui. Élisabeth prit alors conscience qu'il en profitait pour lui peloter les seins sans se gêner.

Et aussi, plus bas, qu'il était en pleine érection.

— Qu'est-ce que vous voulez ? souffla-t-elle, en s'efforçant de rester calme, malgré la peur intense qui lui tenaillait le ventre. De l'argent ? C'est ça ? Je n'ai presque rien sur moi, mais prenez-le...

Le blond continua à sourire niaisement, sans prendre la peine de répondre. Pendant que l'autre lui malaxait la poitrine avec une ferveur grandissante.

Des violeurs ? Les manières de celui qui la plaquait contre lui et l'érection qu'Élisabeth sentait contre ses fesses donnaient quelque poids à cette éventualité...

C'est alors que le peloteur lâcha une phrase assez longue à son complice, en russe pour ne pas risquer d'être compris de leur victime.

Évidemment, les deux hommes ne pouvaient pas deviner que, durant ses longues années de pensionnat, la meilleure amie d'Élisabeth du Plieux s'appelait Evguenia Krostieff. Evguenia avait appris deux choses à Élisabeth.

Comment lécher une fille pour lui donner le maximum de plaisir, d'abord.

Et, ensuite, le russe.

Affaire de langues vivantes, dans les deux cas, donc...

Deux connaissances que, dans les années suivantes, Élisabeth avait trouvé bon d'entretenir, en les pratiquant dès que c'était possible.

Mais, là, soudain, Élisabeth se mit à regretter intensément de comprendre la langue de Tolstoï. Car une panique glacée venait de s'emparer de son cerveau, le paralysant complètement.

Ce que l'homme qui la maintenait prisonnière avait dit était d'une clarté terrifiante :

— *Elle est vraiment pas mal, cette fille, non ? C'est quand même dommage de devoir égorger un morceau pareil, tu ne trouves pas ?*

Voilà exactement ce qu'il avait dit. Et Élisabeth avait alors compris qu'elle n'avait affaire ni à des voleurs, ni même à des violeurs.

Mais à des assassins. Décidés à l'abattre froidement. Sur ordre, probablement, puisque le Russe venait de dire qu'il était dommage de *devoir* l'égorger.

À ce moment, le type qui la ceinturait s'appuya un peu plus contre elle et, de nouveau, elle sentit son sexe dur se frotter contre sa croupe.

Alors, elle entrevit son salut. Ou, du moins, une petite possibilité de salut. En se disant qu'un homme qui bande pour une femme cesse d'être invulnérable.

Donc, il fallait s'engouffrer dans cette faille-là, jouer du désir que ce mec ressentait pour elle. Et tenter de provoquer le même chez le blond au sourire niais.

Après ? Après, elle aviserait. Pour le moment, la seule chose qui comptait, c'était de gagner du temps. Ne pas paniquer, surtout ne pas crier. Se montrer sensuelle, provocante, malgré la trouille qui lui nouait les tripes.

L'instinct de survie fut plus fort que la peur. Élisabeth trouva assez de ressources en elle pour s'arracher un sourire provocant, en regardant le blond droit dans les yeux, sans omettre de passer comme machinalement sa langue sur ses lèvres.

En même temps, elle se cambra, de façon à ce que ses fesses appuient davantage sur le membre raide de l'autre, en leur imprimant un léger mouvement tournant.

— Eh ! Dimitri ! mais on dirait qu'elle y prend goût, cette salope ! s'exclama en russe le bénéficiaire de ce petit traitement. Elle est en train de se frotter le cul contre ma bite comme une vraie chienne en chaleur !

— Variant, mon petit vieux, le sexe, c'est ce qui te perdra, crois-moi... répondit le dénommé Dimitri, sur un ton un peu agacé.

— Mais non, je te jure que c'est vrai ! protesta Variant. Tiens, regarde : je suis sûr qu'elle a les nichons qui bandent...

D'un geste brutal, il ouvrit l'imperméable d'Élisabeth. Aussitôt, celle-ci cambra le buste pour faire saillir sa poitrine. Sans cesser de se frotter à la verge de Variant.

— Bon sang, c'est vrai qu'elle a l'air d'en vouloir ! murmura Dimitri, d'une voix changée.

Sa petite « prestation » avec Khadija, quelques heures plus tôt, n'avait pas suffi à le vider de son énergie sexuelle. Au contraire, il avait l'impression que ça n'avait servi qu'à la multiplier.

Il eut le souffle quasiment coupé lorsque la fille qu'ils tenaient à leur merci avança le bras dans sa direction. Et qu'elle posa sa main sur le devant de son jean.

— *Boljemoï !* t'as raison : on dirait qu'elle en veut, cette salope ! souffla-t-il.

— On pourrait peut-être en profiter un peu avant de la zigouiller, non ? suggéra Varlam, qui avait glissé sa main entre les cuisses d'Élisabeth. Après tout, qui le saura ? C'est sûrement pas elle qui ira le raconter, en tout cas !

Les deux hommes eurent un petit rire stupide, qui fit frissonner Élisabeth, autant de dégoût que de peur. Mais elle parvint à rester dans son personnage

de « chienne en chaleur ». Gagner du temps, le plus possible...

Elle se laissa complaisamment faire lorsque Varlam la débarrassa de son imperméable. Dessous, elle portait un pull angora noir et une jupe fendue de même couleur.

Elle écarta complaisamment les cuisses lorsque la main de Varlam se faufila sous la jupe, jusqu'à sa petite culotte de soie, qu'il arracha sans façon.

— Espèce de sale brute ! souffla-t-elle, en prenant une voix chavirée. Mais continue, mon beau : j'aime ça, moi, les vrais hommes...

Dimitri, lui, avait glissé ses grosses paluches sous son pull et pétrissait ses seins comme un boulanger sa pâte. Élisabeth entreprit de le dégrafer. Elle fut stupéfaite du membre énorme qu'elle mit au jour. Et pourtant elle en avait vus...

— Tu es monté comme un taureau, toi ! s'exclama-t-elle en prenant une voix de petite fille. Tu vas me faire bien jouir, quand tu me la mettras dans la chatte !

Derrière elle, Varlam s'était déboutonné lui aussi et tentait de glisser son sexe, beaucoup moins imposant, entre les fesses d'Élisabeth, afin de la pénétrer, par ici ou par là, sans autre forme de procès.

Ce qui ne faisait pas du tout les affaires de la jeune femme, qui avait autre chose en tête.

— Attends, ne sois pas si impatient, ma belle brute ! minaуда-t-elle. Tu me la mettras tout à l'heure, et jusqu'au fond encore ! Mais, avant, j'ai envie de vous sucer tous les deux : deux superbes queues comme ça, je ne veux pas les laisser passer ! Tiens, mets-toi à côté de ton copain..

Définitivement dompté, sa méfiance dissoute dans le désir, Varlam obéit et se plaça à droite de Dimitri, dont l'in vraisemblable pieu de chair pointait hors de son jean ouvert, tel un mât de cocagne noueux et palpitant.

Le cœur battant, Élisabeth s'accroupit devant eux. C'était maintenant que tout allait se jouer. Si elle commettait la moindre erreur, elle se retrouverait aussitôt avec la gorge ouverte de part en part, et tout serait dit.

Elle commença par donner de petits coups de langue à l'une et à l'autre virilités pointées vers son visage.

Puis, comme si elle n'en pouvait plus de désir, elle avala goulûment le sexe de Varlam, qui poussa un long soupir de satisfaction, tandis que, de la main droite, elle empoignait les énormes testicules de Dimitri.

À présent, il fallait être rigoureusement synchrone. Question de vie ou de mort.

Après avoir adressé au ciel une prière courte mais intense, Élisabeth mordit de toutes ses forces le sexe qui allait et venait dans sa bouche, juste à la base du gland.

En même temps, elle tordit violemment les testicules qu'elle tenait dans sa

main.

Les deux hurlements masculins se confondirent, cependant que du sang tiède jaillissait dans la bouche de la jeune femme, manquant la faire vomir.

Elle se redressa très vite. Varlam, le sexe déchiqueté par ses dents, s'écroula à genoux, les mains crispées sur son bas-ventre, en râlant sourdement.

Mais Dimitri, moins sévèrement atteint, restait debout ; une intense stupéfaction douloureuse se peignait sur son visage obtus.

Pour faire bonne mesure, Élisabeth leva sa jambe, la replia, avant de la détendre brusquement, de toute sa force.

Son talon pointu atteignit Dimitri juste à la base de la verge. De nouveau, il hurla et tomba à genoux à son tour.

Élisabeth pivota sur elle-même et se mit à courir vers la grille du parc, aussi vite que ses bottes le lui permettaient.

Juste avant de franchir la petite porte, un coup d'œil jeté en arrière la rassura un peu : les deux tueurs étaient toujours à terre. Elle continua tout de même à courir, jusqu'à ce qu'elle se trouve à l'abri, dans le hall de son immeuble.

Négligeant l'ascenseur, qu'il aurait fallu appeler et attendre, elle grimpa quatre à quatre les étages. Ce n'est qu'une fois derrière sa porte blindée, dûment verrouillée, que la tension nerveuse se relâcha.

Et qu'Élisabeth éclata en sanglots convulsifs.

*

* *

Dimitri faisait le dos rond, attendant que l'orage s'éloigne. Ce qui ne semblait pas être pour tout de suite.

Constantin Dolenko était littéralement ivre de fureur. Blanc, les traits déformés par la rage, les yeux lançant des éclairs féroces, il contemplait son homme de main comme s'il s'agissait d'un énorme cafard.

Dimitri se disait qu'il n'avait jamais vu son patron dans une telle fureur et qu'il serait bien capable de le descendre sous le coup de la rage.

Ce que le tueur acceptait, avec un certain fatalisme typiquement slave.

En rentrant de Saint-Germain, il avait bien fallu avouer à Dolenko l'échec de leur mission. Mais le pire, c'est qu'il avait *aussi* fallu lui donner la raison pour laquelle ils s'étaient fait « enfumer » par la fille que Varlam, recruté pour la circonstance, et lui étaient chargés d'éliminer. Et ça, ça avait vraiment du mal à passer.

Pour couronner le tout, Dimitri se sentait encore des élancements passablement douloureux dans la région du bas-ventre...

— Je ne sais pas ce que tu mérites le plus, grinça Dolenko, d'une voix dangereusement calme : que je te tue de mes propres mains ou que je me contente de te couper la bite et les couilles pour te regarder te vider de ton sang comme un lapin, *un putain de lapin* !

Tout ça, débité en russe...

Bien qu'elle n'ait pas compris un traître mot, Khadija sentit tout de même que la menace se précisait un peu trop. Elle sortit du silence dans lequel elle s'était enfermée depuis le retour piteux de Dimitri.

— Constantin, mon chéri, ça ne sert à rien de te mettre dans des états pareils : ce qui est fait est fait et je...

— Toi, ta gueule ! la coupa Dolenko. Si j'ai besoin de ton avis, je te le ferai savoir ! Tu ne vas quand même pas prendre la défense de ce malfaisant, si ?

Khadija s'abstint de répondre. Elle commençait à bien connaître son amant : avec lui, c'était presque toujours du genre « je gueule d'abord et ensuite je réfléchis ». Elle attendait donc la suite...

Effectivement, Dolenko cessa de tourner en rond comme un lion furieux dans sa cage et se laissa tomber sur le canapé. Il pointa son index en direction de son homme de main :

— Oh ! et puis, après tout, je ne vois même pas pourquoi je m'occupe encore de toi : disparais de ma vue, connard ! Va te dissoudre ailleurs !

Dimitri ne se le fit pas répéter. Après un bref regard de gratitude en direction de Khadija, il parut se volatiliser, tellement il mit peu de temps à quitter le salon.

Lorsqu'ils furent seuls tous les deux, Constantin Dolenko dégrafa tranquillement son pantalon et mit à l'air libre sa verge encore molle.

— Viens ici, toi ! intima-t-il à Khadija. Fais-moi bander et pompe-moi à fond : je ne vois guère que ça pour arriver à me calmer. Et tâche de me sortir tous tes talents de bouffeuse de bites, hein !

Khadija se précipita et tomba à genoux entre les cuisses de son amant. Elle adorait quand il lui parlait sur ce ton-là. Ce n'était sans doute pas très « féministiquement correct », mais ça la mettait dans des états pas possibles...

— Après ça, c'est toi qui iras chez la pute, décréta Dolenko, tandis que la langue chaude et agile de Khadija s'enroulait autour de son sexe assoupi. Au moins, de toi elle ne se méfiera pas et tu pourras la zigouiller facilement. Il faut absolument qu'elle ait cessé de vivre avant demain matin. Sinon, je pressens du vilain...

CHAPITRE XII



— Vous ne répondez pas, commandant ? demanda Ghislaine Delval, juste après la deuxième sonnerie du téléphone, posé sur la table de chevet.

— Si, bien sûr... répondit Boris Corentin, en saisissant le combiné, l'air un peu contrarié.

Il aurait préféré être seul, pour ça. D'autant que la présence de Ghislaine, toujours à demi allongée sur son lit, en petite culotte et soutien-gorge commençait à lui peser.

— Allô ? Boris Corentin à l'appareil...

— Ah ! commandant, j'ai eu tellement peur de ne pas réussir à vous joindre ! fit une voix féminine, haletante comme si sa propriétaire venait de courir un cent mètres.

Voix vaguement familière, mais qu'il n'identifia pas tout de suite, tellement elle semblait déformée par une sorte de terreur intense.

— Il vient de se passer quelque chose de terrible, ici, dans le parc de Saint-Germain... reprit sa correspondante, qui parlait tellement vite et tellement bas qu'il était difficile de comprendre tout ce qu'elle disait.

C'est au nom de Saint-Germain que Corentin réalisa qu'il s'agissait d'Élisabeth du Plieux. Du coup, il se tendit imperceptiblement, son regard se

fit plus aigu, ce qui n'échappa pas à Ghislaine Delval.

— Qu'est-ce qui s'est passé de si terrible, dites-moi ? demanda-t-il, sur un ton qui se voulait apaisant. Essayez de vous calmer, Mademoiselle...

Il entendit sa correspondante prendre une profonde inspiration, avant de poursuivre :

— On a essayé de me tuer, il y a environ vingt minutes... Dans le parc...

Avec un sans-gêne incroyable, Ghislaine Delval enfonça la touche haut-parleur du téléphone, pour pouvoir profiter de la conversation. Ulcéré, Corentin faillit la couper immédiatement, mais il se ravisa.

D'abord, il n'était pas indispensable d'affronter la jeune femme pour un motif aussi secondaire. Et, ensuite, de toute façon, il faudrait qu'il la mette au courant de la conversation en question, alors...

— Qui a cherché à vous tuer ? demanda-t-il à Élisabeth du Plieux.

Celle-ci se mit alors à raconter ce qui venait de lui arriver avec les deux Russes, sans rien cacher de la manière dont elle avait endormi leur méfiance avant de les mettre hors de combat en les prenant par leur « point faible ».

Du coin de l'œil, Corentin vit le visage de Ghislaine Delval s'animer lorsque sa correspondante évoqua la nationalité de ses deux agresseurs. Il se promit d'aborder ce point un peu plus tard, avec elle.

— Vous avez fait preuve de beaucoup de cran, assura Boris dans le combiné. Surtout, vous ne sortez plus de chez vous tant que nous ne sommes pas là. Et vous n'ouvrez votre porte à personne, en particulier s'il s'agit de gens que vous ne connaissez pas !

— Vous... vous croyez qu'ils vont essayer de nouveau de me... balbutia Élisabeth, qui semblait toute prête à replonger dans la panique.

— Non, non, je ne le pense pas ! se hâta de dire Corentin. Mais il vaut mieux être très prudent, n'est-ce pas ? Mes collègues et moi serons chez vous d'ici une demi-heure, trois quarts d'heure maximum. Ça va aller ?

— Oui, oui, répondit Élisabeth d'une voix déjà plus ferme. Je vous remercie, commandant...

Boris Corentin raccrocha et tourna vers Ghislaine Delval un regard peu aimable.

— Je vous signale que, d'ordinaire, j'aime assez conserver la maîtrise de mon téléphone ! dit-il sur un ton très froid.

— Moi, c'est pareil... répondit-elle avec un naturel sidérant. Mais il y a des cas de force majeure, reconnaissez-le. Bon, revenons aux choses sérieuses : il est évident que ceux qui ont agressé votre amie...

— Ce n'est pas mon amie !

— Si vous m'interrompez tout le temps, on n'y arrivera pas, commandant ! Bref, je disais qu'il est évident que les agresseurs d'Élisabeth

du Plieux sont probablement les mêmes que les assassins de Renaud Le Cauchois. Par conséquent, ça m'étonnerait qu'ils en restent là, contrairement à ce que vous avez essayé de faire croire à cette pauvre fille. Alors, qu'est-ce que vous comptez faire ?

— Prévenir mes deux coéquipiers qu'on se retrouve à Saint-Germain dans une demi-heure, pour commencer, répondit Corentin, qui avait de plus en plus de mal à cacher son profond agacement. Ensuite, nous nous occuperons d'évacuer mademoiselle du Plieux pour aller la mettre à l'abri de toute récidive de la part des tueurs.

— Vous allez la conduire où ? voulut savoir Ghislaine Delval, avec une certaine précipitation dans le ton.

C'est cette précipitation qui amena Boris Corentin à ne pas lui répondre avec trop de précision. Et même à ne rien lui dire du tout du plan qu'il avait en tête.

— J'y réfléchirai en route... se contenta-t-il de dire, avec un geste vague de la main.

Ghislaine sauta au bas du lit :

— Très bien, je viens avec vous !

— Il n'en est pas question !

Ils étaient face à face au milieu du studio, aussi déterminés Fun que l'autre.

Boris Corentin crut que la jeune femme allait crier, exploser, le menacer de représailles hiérarchiques, ou quelque chose de ce genre-là. Au lieu de ça, elle se contenta d'un petit sourire et d'un léger haussement d'épaules :

— Comme vous voudrez, commandant. Après tout, c'est votre enquête... Par contre, je vous attendrai ici, afin que vous me mettiez au courant en rentrant.

Boris Corentin faillit lui dire qu'il commençait à en avoir sa claque de la voir squatter chez lui, mais il jugea préférable de remettre les mises au point à plus tard. Pour le moment, il avait plus important et plus urgent à faire. Et, tout d'abord, prévenir Aimé Brichot et Géraldine Hébert des nouveaux développements de leur affaire.

Il quitta son studio sans ajouter une parole et sans un regard pour Ghislaine Delval.

Si bien qu'il ne la vit pas se précipiter sur son manteau et le revêtir.

*

* *

La sonnerie fit sursauter violemment Élisabeth du Plieux, qui s'était à

demie assoupie sur le canapé. Son cœur se mit à battre plus vite et le sang lui monta d'un coup à la tête.

Elle imaginait déjà ses deux agresseurs de début de soirée, ayant réussi à pénétrer dans l'immeuble et venant « achever le travail »...

Puis, reprenant ses esprits, elle se dit qu'elle était vraiment trop bête : ce ne pouvait être que le commandant Corentin et ses deux acolytes. Dont la jeune Géraldine Hébert, pour laquelle elle se sentait un certain penchant...

Du reste, Boris Corentin n'était vraiment pas mal non plus, si on aimait le genre beau gosse hyper viril, ce qui lui arrivait aussi de temps en temps...

Durant une seconde ou deux, Élisabeth se prit à rêver de ce que pourrait donner une petite « séance » à trois, avec ces deux-là... Est-ce que la jeune rouquine, Géraldine, aimait les femmes ? Il lui semblait bien que oui, à certains regards, certains sourires...

Mais est-ce qu'elle flashait sur les bottes ? Ça, c'était déjà moins sûr...

Avant de téléphoner à Boris Corentin, Élisabeth avait éprouvé le besoin de prendre un bain. Comme pour se laver, au propre comme au figuré, de ce qu'elle venait de subir, dans le parc. De ce qu'elle avait été obligée de faire pour sauver sa peau.

En sortant de la baignoire, un peu apaisée, elle s'était contenté d'enfiler un ample peignoir en tissu éponge, d'un blanc immaculé. C'est donc dans cette tenue « basique » qu'elle se dirigea vers la porte d'entrée.

En appliquant son œil au judas, elle fut saisie de découvrir sur son paillason non les trois policiers qu'elle attendait, mais Khadija Joliette. Laquelle, devinant probablement qu'elle était observée au travers de l'œilleton, se fendit d'un gentil sourire et d'un petit geste de la main.

Durant une seconde ou deux, Élisabeth se remémora la consigne de Boris Corentin : n'ouvrir à personne d'autre qu'à lui, en particulier à des inconnus.

Mais Khadija était tout sauf une inconnue ! Et jamais elle ne pourrait envisager de lui nuire, Élisabeth en était bien certaine ! Elle l'aimait trop pour seulement y songer.

Alors ? Que faire ? Obéir à la consigne policière ou suivre son propre instinct ?

Avant même de s'être clairement formulé la réponse à elle-même, Élisabeth avait déjà la main sur la poignée de la porte et l'ouvrait.

Elle se précipita dans les bras de Khadija et lui tendit ses lèvres pour un baiser où elle mit toute la passion dont elle était capable. D'une main, elle repoussa la porte. Toute à son étreinte, elle ne s'aperçut pas que celle-ci ne se refermait pas complètement.

Et Khadija pas davantage.

— Je suis tellement heureuse de te voir... soupira Élisabeth, en entraînant sa maîtresse vers le salon. Il faut que je te raconte la chose horrible qui m'est

arrivée. Et, après, je veux que tu me fasses l'amour comme jamais ! Je veux jouir sans fin... Dans tes bras...

La Libanaise la suivit sans rien répondre. Intérieurement, elle se sentait glacée.

Glacée par ce qu'elle s'apprêtait à faire et qui était une grande première pour elle.

Elle se demandait si elle allait avoir le courage d'accomplir le geste que Constantin Dolenko avait exigé d'elle. Si elle n'allait pas flancher à la dernière seconde.

— Ne regarde pas ses yeux ! lui avait recommandé Constantin. Tout le secret est là...

Facile à dire pour quelqu'un comme lui, mais quand c'était la première fois..

En débouchant dans le salon sur les talons d'Élisabeth, Khadija passa machinalement la main sur le devant de son blouson. C'est là, dans la grande poche intérieure qu'elle avait glissé l'objet que Constantin Dolenko lui avait remis juste avant son départ.

Un pistolet extra-plat, muni d'un silencieux.

*

* *

Au moment où Boris Corentin rangeait le long de la grille du parc la 307 qui les avait amenés de Paris, Aimé Brichot et lui, les deux policiers eurent la surprise de voir arriver Géraldine Hébert, casquée et installée à l'arrière de la moto pilotée par le jeune Jonathan Kepler, son « promis ».

— Je vous attends là, Mademoiselle Géraldine ? demanda le pilote, en prenant un air important.

Géraldine ouvrait la bouche pour répondre à son soupirant, mais Boris Corentin la prit de vitesse :

— C'est inutile, Johnny ! On la ramènera nous-même ! Allez file, maintenant : c'est une réunion de travail, ici, pas une matinée enfantine !

Dépité, Jonathan grommela quelque chose à propos des flics qui n'aiment pas la jeunesse, rabattit la visière de son casque intégral et démarra en faisant hurler les gaz et en poussant les rapports au maximum.

— T'aurais pas dû lui parler comme ça, grand Chef, lui reprocha gentiment Géraldine. Surtout devant moi : c'est quand même mon fiancé officiel, je te rappelle !

Boris Corentin se força à sourire :

— Tu as raison, Petit Bonhomme, j'ai été un peu vache sur ce coup-là... Mais je me sens un peu tendu, depuis tout à l'heure, il faut dire...

— C'est cette histoire d'agression qui te chiffonne ? s'enquit Aimé Brichot.

— Pas toi ?

— Si, moi aussi, admit Brichot. J'ai l'impression qu'on n'en a pas fini, avec eux. Je veux dire : avec les tueurs.

— Espérons qu'on se trompe tous les deux, soupira Boris Corentin, en composant le code d'accès de l'immeuble. Bon, on y va ?

Comme Boris Corentin et Géraldine Hébert se dirigeaient vers l'escalier, Aimé Brichot n'osa pas appeler l'ascenseur, comme il en avait eu l'intention. Ce n'était pourtant pas l'envie qui lui en manquait...

Arrivé le premier sur le palier du troisième, Corentin s'apprêtait à enfoncer le bouton de la sonnette, mais il suspendit son geste.

En constatant que la porte était entrebâillée.

*

* *

Khadija caressait lentement les fesses nues d'Élisabeth. Celle-ci se cambrait au maximum, creusait les reins, comme pour inciter sa maîtresse à plus d'audace, à introduire ses doigts dans le sillon brûlant et doux qui séparait en les unissant les deux masses de chair ferme.

Khadija l'avait tout d'abord débarrassée de son peignoir, et Élisabeth prenait un grand plaisir au contact rugueux du blouson de cuir sur sa peau nue et frissonnante.

De son autre main, la Libanaise agaçait tour à tour les mamelons tendus de la superbe poitrine qui s'offrait à elle, arrachant de petits soupirs de plaisir à Élisabeth, qui dévorait son cou de baisers passionnés.

— Branle-moi ! implora soudain la jeune femme. Fais-moi jouir, mon amour !

Bien qu'elle se sente toujours aussi glacée, à l'intérieur d'elle-même, à mille lieues de toute idée de plaisir, Khadija se sentait toute prête à accorder à la jeune femme la faveur qu'elle réclamait.

Cette ultime faveur...

Elle la prit par les épaules et la poussa doucement sur le canapé, situé juste derrière elle. Élisabeth s'y laissa tomber voluptueusement et resta ainsi, prostrée, alanguie, les jambes largement ouvertes sur le triangle d'or de son intimité, superbement obscène.

Malgré son peu de goût pour ce genre de pratiques, Khadija allait se laisser tomber à genoux entre ses cuisses et plonger ses lèvres au cœur de sa fournaise intime.

C'est alors qu'elle perçut un bruit, en provenance du vestibule. Instantanément, elle fut en état d'alerte et porta par réflexe la main à la poche intérieure de son blouson. Le contact avec la crosse rugueuse de l'arme la rassura.

Aussitôt après, les deux femmes entendirent une voix d'homme, toujours en provenance de l'entrée :

— Mademoiselle du Plieux ? Vous êtes là ?

Élisabeth referma les cuisses avec précipitation et ramassa son peignoir pour en recouvrir son corps nu.

— Bon sang ! s'exclama-t-elle, je les avais complètement oubliés, eux ! C'est de ta faute, mon amour : tu me fais perdre la tête...

— Qui ça : eux ? demanda Khadija, d'une voix sourde, tous les muscles tendus.

— C'est vrai, je ne t'ai pas dit, la renseigna rapidement Élisabeth : j'ai appelé la police, juste après mon agression et ils m'ont promis de passer voir si tout allait bien.

En une fraction de seconde, Khadija Joliette comprit qu'elle était coincée. Et par la faute de cette idiote !

Au même moment, elle vit un homme très beau et taillé en athlète apparaître dans l'encadrement de la porte du salon, suivi par deux autres personnes qu'elle distinguait mal.

Sans même réfléchir, elle sortit son pistolet de son blouson, attrapa Élisabeth par le cou et la plaqua contre son propre corps. Sans s'occuper de son cri de protestation.

Puis, elle appuya le silencieux de son arme sur sa tempe et recula jusqu'au mur du fond de la pièce.

— Khadija, mon amour, mais qu'est-ce qui te prend ? Tu deviens dingue !

— Ta gueule, connasse ! grinça la Libanaise, qui n'avait plus besoin de feindre la passion. Vous, reculez et laissez-nous passer, sinon je lui fais sauter la cervelle !

Les trois policiers étaient maintenant dans la pièce, Aimé Brichot et Géraldine Hébert légèrement en retrait par rapport à Boris Corentin. La tension était à son comble, presque palpable. Et terriblement dangereuse.

Corentin écarta légèrement les bras de son corps et ouvrit les mains, en signe d'apaisement, pour montrer qu'il n'avait pas d'arme.

— Vous devriez lâcher cette arme tout de suite, quoi que vous soyez, prononça-t-il aussi calmement que possible. Vous devez bien vous rendre compte que vous ne pourrez pas vous en tirer. La partie est finie...

L'expression finale employée par Boris Corentin insuffla une sorte de rage et de détermination absolue, dans l'esprit de la Libanaise.

Oui, dans un sens, ce sale flic avait raison, elle s'en rendait parfaitement compte. La partie était finie... mais elle ne l'était *que pour elle* ! Or, ce qui comptait seul, c'était la Cause ! La grande cause sacrée à laquelle elle avait décidé de vouer sa vie, et même de la donner si ce devenait nécessaire, un jour. Et il semblait bien que ce jour était arrivé.

Aux yeux de Khadija Joliette, tout était désormais très simple. Pour que la Cause continue de vivre, il fallait absolument que Constantin Dolenko conserve sa liberté d'action et sa liberté tout court.

Or, si jamais ils faisaient parler Élisabeth, ce qu'ils n'auraient probablement aucun mal à faire, cela leur permettrait sûrement de remonter jusqu'à lui.

Par contre, elle, Khadija, savait très bien qu'elle ne parlerait pas. Parce qu'elle était une vraie combattante. Une âme pure. Un vrai soldat d'Allah.

Par conséquent, le maillon faible, c'était Élisabeth du Plieux. Donc, elle savait très bien où était son devoir. Il n'y avait plus qu'une chose à faire.

Une chose toute simple...

Tétanisés, les trois policiers virent distinctement l'index de la jeune femme se crispier sur la queue de détente de son arme, tandis qu'une sorte de rictus déformait ses traits, comme si elle était en train de produire un effort énorme.

L'instant d'après, il y eut un petit « plof ! », et le crâne d'Élisabeth du Plieux vola en morceau, aspergeant sa meurtrière d'un mélange de sang et de cervelle.

La malheureuse mourut instantanément, sans comprendre ce qui lui arrivait.

Khadija Joliette laissa tomber le corps sans vie à ses pieds et braqua son arme en direction de ses trois adversaires. Déterminée, dans son exaltation, à en tuer au moins un ou deux avant de finir en beauté. En combattante.

Mais elle ne fut pas tout à fait assez rapide pour déclencher le carnage programmé.

Comprenant ce qu'elle avait en tête, tel un fauve surentraîné, Boris Corentin venait de bondir sur elle.

Au moment où il retombait de tout son poids sur la Libanaise, un coup de feu partit et il entendit le cri poussé par Géraldine Hébert, derrière lui.

Il n'eut pas le temps de s'inquiéter pour sa jeune collègue. Khadija se débattait comme une forcenée et, malgré sa très nette supériorité physique, il eut toutes les peines du monde à lui arracher son pistolet des mains.

Il envoya l'arme au loin, dans son dos. Elle fut rattrapée au vol par Aimé Brichot qui se précipita vers les deux adversaires et braqua le pistolet droit sur

la jeune femme.

— STOP ! cria-t-il. On ne bouge plus, on ne fait plus un geste, on évite même de respirer trop fort !

L'autorité de sa voix était telle que la Libanaise s'immobilisa machinalement. Ce qui permit à Boris Corentin de la maîtriser pour de bon, de lui passer une menotte au poignet droit et de fixer l'autre au radiateur.

Puis, il se retourna vers Géraldine Hébert, mortellement inquiet pour elle.

Elle s'était laissée glisser le long du mur, à droite de la porte, était plutôt pâlichonne, grimaçait de douleur et se tenait le bras gauche dans la main droite.

La manche de son blouson de toile claire était déjà inondée de son propre sang.

— Petit Bonhomme ! Ne t'inquiète pas, j'appelle tout de suite des secours ! dit-il en empoignant son portable.

Géraldine réussit à grimacer une espèce de sourire, pas très convaincant :

— Te fais pas de mouron, Grand Chef : c'est pas encore aujourd'hui que tu seras débarrassé de moi ! J'ai juste morflé dans le gras du bras, j'ai l'impression que j'arrive à le remuer. Mais putain, ce que ça fait mal !

Dès qu'il eut joint le commissariat de Saint-Germain-en-Laye, leur demandant d'envoyer d'urgence une ambulance ainsi que des renforts, Corentin revint vers la Libanaise. Qu'Aimé Brichot surveillait comme du lait sur le feu, bien qu'elle fût attachée au radiateur.

La Libanaise semblait avoir retrouvé tout son calme et toisait les deux hommes avec une sorte de moue méprisante, hautaine. Mais il y avait également une espèce d'exaltation malsaine dans ses grands yeux noirs.

— Je ne vous dirai rien ! les avertit-elle, d'une voix sifflante. C'est même pas la peine d'essayer.

— C'est ce que nous verrons, répondit calmement Boris Corentin. En attendant, j'aimerais tout de même que vous me disiez pourquoi vous avez tué cette malheureuse...

Khadija Joliette eut un petit rire désagréable, qui la rendit presque laide :

— Vous connaissez un moyen plus sûr et plus définitif pour empêcher quelqu'un de raconter des conneries, vous ? Moi, j'ai trouvé que celui-là !

À ce moment, Boris Corentin perçut un glissement de pas, derrière lui. D'abord, il crut que c'était déjà les secours qui arrivaient et il fut surpris d'une telle rapidité. Et puis, il n'avait entendu aucune sirène...

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et en resta muet de stupeur, durant une seconde ou deux.

La personne qui venait d'apparaître dans le salon n'était autre que Ghislaine Delval. Enveloppée dans son long manteau gris clair, sous lequel,

probablement, elle devait toujours être en slip et soutien-gorge...

— On peut savoir ce que vous faites là ? demanda Corentin, sur un ton peu aimable.

Au lieu de lui répondre, la jeune femme jeta un coup d'œil rapide au cadavre d'Élisabeth du Plieux, dont le crâne éclaté ne parut pas l'impressionner outre mesure.

Puis, elle consentit à s'approcher de Boris, sur qui elle posa un regard aussi calme que possible.

— Commandant Corentin, je souhaiterais que vous me fassiez un résumé circonstancié de ce qui s'est passé ici.

Boris faillit la gifler pour lui apprendre à « causer meilleur », comme auraient dit les jumelles Brichot. Il se retint à temps : ce n'était vraiment pas le moment de déclencher une mini-guerre des polices...

Il se plia donc à l'exercice imposé. Lorsqu'il mentionna le prénom de Khadija, qu'il avait entendu prononcé par Élisabeth du Plieux, au moment où la Libanaise l'avait prise en otage, Ghislaine Delval parut soudain saisie d'une excitation nouvelle. Elle se tourna vers la jeune femme enchaînée :

— Vous êtes Khadija Joliette ? demanda-t-elle, à la grande surprise des trois autres, qui se demandaient comment elle pouvait connaître le nom de cette fille.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre, pouffiasse ? répondit aimablement la Libanaise.

Ghislaine Delval ne se formalisa pas pour si peu. Elle eut même un petit sourire :

— De toute façon, je ne vois même pas pourquoi je pose la question, vu que je possède une photo de vous : *vous êtes* Khadija Joliette.

— Et alors ? répliqua la Libanaise, de plus en plus agressive et tendue.

— Alors, rien... À part ça, tout de même ! répondit posément la jeune femme.

Ce qui se passa ensuite, aucun des trois policiers ne voulut le croire, sur le moment.

Tellement c'était hallucinant.

Invraisemblable.

Impensable.

Cloués sur place par la stupeur, ils virent Ghislaine Delval sortir de la poche de son manteau un revolver noir à la crosse argent.

Ils la virent braquer le canon court de l'arme droit vers le front de Khadija Joliette, qui affichait à présent un air d'incrédulité totale.

Puis, posément, calmement, en prenant le temps d'ajuster son tir, elle pressa la détente.

La moitié du front de la Libanaise vola en éclats sous l'impact de la balle. Dont le bruit tira enfin Boris Corentin de l'espèce d'hypnose dans laquelle cette scène inouïe l'avait plongé.

— Mais vous êtes devenue complètement dingue ou quoi ? hurla-t-il, en saisissant la jeune femme par les épaules pour la secouer comme un prunier.

— Veuillez me lâcher, commandant, et retrouver la maîtrise de vos nerfs ! demanda sèchement Ghislaine Delval, toujours aussi calme, au moins en apparence.

Son ton était si impérieux que Corentin la lâcha en effet, et passa la main sur son visage, comme pour effacer de ses yeux ce qui venait de se produire.

— Khadija Joliette est – ou plutôt : était – la maîtresse en titre de Constantin Vassilievitch Dolenko.

— Connais pas ! aboya Corentin d'une voix rogue.

— Sans importance, éluda sa collègue. Nous le soupçonnions fortement d'être à l'origine de l'assassinat de Le Cauchois, afin de prendre sa place dans le dispositif des trafics d'armes au départ de l'Europe. Grâce à vous, et à la présence de Khadija Joliette, nous en avons maintenant la certitude.

— Mais pourquoi l'avoir tuée, bon Dieu ! explosa à son tour Aimé Brichot, aussi indigné que sa flèche par cet acte de pure barbarie.

— Pour que Dolenko pense que sa maîtresse a été abattue dans le feu de l'action par la police et qu'elle n'a pas eu le temps de nous parler de lui. C'est d'ailleurs la version qui figurera sur le rapport final. De cette manière, mon groupe va pouvoir le suivre pas à pas dans sa prise de contrôle. Et nous frapperons quand ce sera devenu vraiment intéressant. Alors que, sinon, se sentant en danger, il risquait de tout démanteler et nous étions obligés de repartir de zéro.

— Et vous croyez peut-être que nous allons vous laisser gentiment arranger les choses à votre sauce sans rien dire ? gronda Corentin, ulcéré.

— C'est en effet ce qui va se passer, commandant, répondit tranquillement la jeune femme. Votre hiérarchie recevra dans moins d'une heure des instructions formelles dans ce sens. Il s'agit d'une affaire intéressant la sécurité nationale, et qui sort donc très nettement de votre champ de compétences, j'ai le regret, mais le devoir de vous le dire.

Une sorte de nostalgie passa fugitivement dans ses magnifiques yeux verts, et c'est d'une voix plus douce qu'elle ajouta :

— Je pense qu'il est préférable que je sorte d'ici avant que n'arrivent les renforts que vous avez demandés. Il est temps de nous dire adieu, commandant : je ne pense pas que nous aurons l'occasion de nous revoir.

— Je n'en aurai aucun chagrin ! lâcha Corentin, toujours sous le coup de l'indignation.

Mais, presque aussitôt, il s'en voulut de cette méchanceté gratuite, en

voyant le voile de tristesse qui éteignait le regard émeraude de Ghislaine Delval.

Les trois policiers la regardèrent s'éloigner en direction du vestibule, tandis que, au loin, retentissait une sirène d'ambulance se rapprochant rapidement.

Ils la virent franchir le seuil, hésiter un instant, esquisser le mouvement de se retourner, puis finalement disparaître silencieusement.

Comme un mauvais rêve dissipé par le réveil.

Un cauchemar que les premiers rayons du jour effacent...

CHAPITRE XIII



Boris Corentin prit une profonde inspiration, avant d’adresser à Charlie Badolini la « phrase qui tue » :

— Et si je mettais ma démission dans la balance, Monsieur le divisionnaire ? Assortie de l’assurance que j’irais ensuite trouver les principaux journaux de ce pays pour leur expliquer à quelle forfaiture la police française a accepté de se livrer ?

— Ce serait du chantage, ce qui n’est pas tolérable – ainsi qu’une gaminerie, ce qui serait désolant de votre part ! répondit Badolini du tac au tac.

Mais il y avait dans sa voix éraillée une nuance de compréhension, pour ne pas dire de tendresse, face à l’attitude de son subordonné préféré.

— De toute façon, votre démission ne changerait rien à rien. La version officielle est que mademoiselle Christine Joliette, dite Khadija, a été abattue en situation de légitime défense, alors qu’elle s’apprêtait à tirer sur des policiers en service – ce qui n’est pas complètement faux, reconnaissez-le. Et quoi que vous puissiez aller raconter aux journalistes, le ministère niera jusqu’au bout votre version des faits. En plus, vous devez bien le savoir, il y a des méchants et des tordus, dans ces parages-là : ils n’hésiteront certainement pas à vous salir et à vous déconsidérer, si jamais ils estiment devoir le faire

pour que prévale la version officielle.

Charlie Badolini se pencha par-dessus son grand bureau Empire et regarda Boris Corentin avec une sorte de bienveillance attendrie.

— De vous à moi, Boris, et à titre tout à fait personnel, dit-il d’une voix beaucoup plus douce, je comprends parfaitement votre colère et les sentiments qui vous agitent depuis quatre ou cinq jours. Je suppose que j’aurais éprouvé les mêmes, si on m’avait fait un coup pareil à votre âge. Mais vous ne devez pas vous laisser emporter par le ressentiment, ce serait un trop beau cadeau à leur faire, vous ne trouvez pas ?

Charlie Badolini se redressa, se composa une mine renfrognée, reprit un ton plus sec, moins paternel – bref, redevint commissaire divisionnaire :

— C’est pourquoi je refuse votre démission ! Et maintenant, soyez gentil de me laisser, j’ai du travail...

Boris Corentin quitta le bureau sans un mot. Non parce qu’il était fâché après Badolini, mais parce qu’il n’y avait tout simplement rien à ajouter.

Cela faisait cinq jours que l’affaire Le Cauchois était terminée, mais il ne parvenait toujours pas à avaler ce qui s’était passé. Sans cesse il repensait à la jeune Libanaise, froidement assassinée par un policier en exercice, qui allait jouir de la plus totale impunité.

Du reste, il en arrivait à se demander si Ghislaine Delval faisait *réellement* partie de la police.

Car depuis ces cinq jours, il avait mené sa petite enquête, au sein des différents services de police, où il comptait d’assez nombreux amis, ainsi qu’au ministère de l’Intérieur.

Nulle part on n’avait été capable de lui fournir le moindre renseignement sur la jeune femme.

C’était comme si elle n’existait pas. N’avait même jamais existé.

Quant à Constantin Dolenko, le plus que probable commanditaire de deux assassinats, celui de Renaud Le Cauchois et ensuite celui d’Élisabeth du Plieux, il allait pouvoir continuer tranquillement ses petites activités mafieuses, sans être aucunement inquiété.

En tout cas dans un premier temps...

Boris Corentin, la mine sombre, pénétra dans le bureau des Affaires recommandées et s’étonna de le trouver vide. Et, soudain, il se détendit un peu.

Il avait failli oublier qu’Aimé Brichot et lui étaient invités à dîner chez Géraldine Hébert, en arrêt maladie en raison de la balle qui était venue se loger dans son bras gauche, ne provoquant heureusement qu’une blessure sans gravité et qui, surtout, ne lui laisserait aucune séquelle.

Dans la foulée, Boris se souvint que Brichot avait souhaité partir un peu plus tôt, car il tenait absolument à trouver un superbe bouquet de fleurs pour

leur hôtesse.

Il quitta le bureau presque aussitôt, juste le temps d'attraper son blouson à la patère, derrière la porte. Cette petite soirée chez Géraldine ne pourrait lui faire que du bien. L'aider à prendre un peu de distance par rapport à l'affaire...

Il lui fallut une petite demi-heure pour rallier la rue de Charonne et se retrouver sur le palier de Géraldine Hébert. De l'autre côté de la porte lui parvenaient des murmures de conversations, ponctués par quelques rires brefs. Féminins, les rires.

— Entre, Grand Chef, c'est ouvert ! cria Géraldine, après qu'il eut frappé deux coups.

Le bras en écharpe, la jeune femme trônait dans son fauteuil favori. Debout à côté d'elle, la jeune Jamila faisait tomber deux glaçons dans le whisky qu'elle venait de lui verser.

— Tu vois ça, Grand Chef : je me fais servir comme une reine de Saba !

— Profiteuse ! fit Aimé Brichot, installé dans le canapé, occupé à se battre avec un sachet de noix de cajou qu'il ne parvenait pas à ouvrir.

Sur la table déjà dressée trônait le magnifique bouquet de glaïeuls qu'il avait apporté à la maîtresse de maison. Laquelle en avait été plus que contente : émue.

Bien évidemment, Jonathan Kepler était invisible, sans doute occupé à œuvrer en cuisine, d'où parvenaient en effet des bruits de gamelles, ainsi que des odeurs de rôti et d'ail parfaitement alléchantes.

— On te sert un godet ? s'enquit Géraldine, en souriant gentiment à Boris.

— Ça fera pas de tort, approuva celui-ci, en s'installant près d'Aimé Brichot, qui venait enfin de triompher de son sachet récalcitrant.

Aussitôt, Jamila Lakhdar, très mignonne dans sa petite robe bleu ciel, alla chercher un autre verre dans le petit vaisselier situé à droite du meuble à disques.

— Alors ? demanda Aimé Brichot. Comment s'est passée ton entrevue avec Baba ?

Avant de répondre, Boris Corentin prit le temps d'avaler une gorgée de whisky, un peu trop généreusement servi par Jamila. Elle avait une bonne excuse pour ça : elle ne buvait jamais d'alcool et n'avait donc qu'une connaissance empirique des proportions raisonnables...

Reposant son verre sur la table basse en verre fumé, Boris leur raconta ce qui s'était passé dans le bureau du commissaire divisionnaire. Lorsqu'il en arriva à sa menace de démission, il fut interrompu par l'exclamation de Géraldine :

— Quoi ? Comment ça, ta dem' ? Mais je rêve, là ! Tu te rends compte

que la police sans toi, ce serait comme... comme... Comme une foufoune sans poils, voilà !

Jamila Lakhdar éclata d'un rire joyeux, tandis qu'Aimé Brichot soupirait :

— Quelle élégance dans le choix de la comparaison ! Quel raffinement dans l'expression !

Tout le monde se calma et Corentin put terminer son récit, en se hâtant de préciser que sa démission avait été catégoriquement refusée par Charlie Badolini.

— Le seul élément positif de cette journée, nota Boris en conclusion, c'est que j'ai reçu un coup de téléphone de Marie-Odile Le Cauchois, qui m'a remercié de ce que j'avais fait pour retrouver les assassins de son mari. Et elle a aussi émis le souhait qu'on puisse se revoir bientôt...

— Tiens donc ! s'exclama Géraldine, l'œil pétillant. La veuve éplorée envisagerait-elle de se *deséplorer* dans des bras puissants z'et virils ?

— Et tu vas vraiment la revoir ? s'enquit Aimé Brichot, en piochant une noix de cajou dans le sachet.

Pour la première fois depuis son arrivée, le visage de Boris Corentin s'éclaira d'un petit sourire :

— Je n'ai pas le choix, il me semble ! Cette pauvre femme a déjà assez souffert comme ça, je ne vais pas en plus ajouter la frustration au deuil...

— Alors, là, Grand Chef, je peux dire que je te retrouve ! s'exclama Géraldine, en battant joyeusement des mains et en souriant à Boris avec une grande tendresse.

[1] « Ces bottes sont faites pour marcher ».

[2] Tu dis tout le temps que tu as quelque chose pour moi

Une chose que tu appelles l'amour mais avoue

Que tu as fait des trucs que tu n'aurais pas dû

Et que tu te montres plus tendre avec quelqu'un d'autre...

[3] Ces bottes sont faites pour marcher

Et c'est exactement ce qu'elles vont faire

Sache qu'un de ces jours

Elles vont te piétiner !

[4] Vous êtes prêtes, les bottes ?

Allez-y : piétinez-le !

[5] Surnom donné par ses subordonnés à Charlie Badolini.

[6] Rappelons que cette histoire se déroule à la fin du mois d'octobre, à un moment où l'insoutenable suspense bat encore son plein, à propos du candidat socialiste...

[7] Le siège du ministère de l'Intérieur, situé à deux pas du palais de l'Élysée.

[8] Rappelons que cette histoire se déroule à la fin du mois d'octobre, à un moment où l'insoutenable suspense bat encore son plein, à propos du candidat socialiste...

[9] Surnom traditionnellement donné à Bossuet (1627 – 1704), qui fut évêque de cette ville.

[10] La deuxième équipe des Affaires recommandées.

[11] Voir le Brigade mondaine N° 272, *Princesse vaudou*.

[12] À propos de ces deux personnages, voir principalement le Brigade mondaine 272, *Princesse vaudou*.

[13] Là, encore, voir *Princesse vaudou*... on ne le répétera plus !